This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

TABLEAU

STATISTIQUE, POLITIQUE ET MORAL

DU

SYSTÈME MILITAIRE

DE LA RUSSIE,

Par Joseph Czański,

MILITAIRE POLONAIS.

> En général tous les peuples qui ont un gouvernement purement militaire, ne peuvent que déchoir, à moins que cet esprit militaire ne soit alimenté par des guerres continuelles.....
>
> LLOYD.

PARIS,

HEIDELOFF ET CAMPÉ, ÉDITEURS,

RUE VIVIENNE, N.° 16.

1833.

Paris, Imprimerie d'Ad. Morssard,
rue de Furstemberg, n.° 8 *bis*.

PRÉFACE.

Depuis que les armées de la Russie inondent tous les états voisins, tantôt pour les conquérir, tantôt pour les protéger, on est curieux de connaître le système militaire de cet empire; mais c'est un mystère que peu de personnes ont été à même d'expliquer. La plupart de ceux qui se sont occupés de cette matière ardue, compliquée, n'ont donné que des renseignemens inexacts, et n'ont porté sur sa forme et sa solidité que des jugemens erronés. Et comment en serait-il autrement? On ne pénètre point en Russie comme on veut : on n'y voyage pas par plaisir comme en Allemagne, en France, en Italie ou en Espagne. La plupart des Européens qui s'y rendent pour affaires de commerce, suivent pour ainsi

dire un itinéraire obligé qu'ils parcourent le plus vite possible, en poste ou en traîneau, et c'est toujours vers le même point qu'aboutit le terme de leur course. Or, cette manière de voyager n'est pas favorable aux observations. Le petit nombre d'étrangers qui aurait l'intention d'explorer cet empire, est arrêté par les obstacles sans nombre que ce gouvernement ombrageux et jaloux accumule sur leur passage. Leur voyage est semé d'avanies; ils ne peuvent guère séjourner en paix et en liberté qu'à Pétersbourg et à Moscou. C'est dans ces deux capitales qu'ils réunissent leurs matériaux et font leurs observations.

Mais là se présentent encore de grands obstacles. Le premier est l'embarras que leur cause l'ignorance de la langue russe; et quand bien même ils la posséderaient, comme tout se passe dans l'ombre et le mystère des chancelleries, qu'aucun document officiel sur l'administration intérieure, les finances et la guerre n'est

rendu public par la voie de la presse, on sent combien il doit être difficile de se faire une idée des choses et des hommes. Réduits à demander des communications officieuses aux agens du gouvernement, qui ont leurs instructions secrètes, ils n'obtiennent souvent, après d'opiniâtres démarches, que des documens falsifiés qui servent ensuite de base à leurs investigations et à leurs calculs.

C'est à cette difficulté de pénétrer dans l'intérieur de la Russie et de se procurer de bons renseignemens, qu'il faut attribuer les contes ridicules qu'on a débités sur la puissance militaire de cet empire. Plusieurs écrivains ont prétendu que son armée dépassait un million d'hommes; d'autres, au contraire, l'ont rabaissée au point de soutenir qu'elle ne pourrait porter au-delà de ses frontières plus de 120,000 combattans. Il y a erreur notable dans les deux données : l'armée russe n'est ni aussi considérable, ni aussi faible; elle n'est ni à craindre, ni à mépriser. Nous

l'avons étudiée assez long-temps, et nous croyons faire une chose utile d'en présenter le tableau.

Cette esquisse, destinée dans l'origine à faire partie de l'introduction d'une histoire de la guerre de Pologne, nous a paru pouvoir en être détachée sans inconvénient. Il est douteux que notre ouvrage soit publié. L'intérêt qu'inspirait ma patrie aux prises avec le colosse du Nord, s'affaiblit tous les jours. Elle a succombé, et les nobles débris d'une armée digne d'un meilleur sort, maintenant dispersés en Europe, sont presque partout en butte aux accusations de révolte et de sédition, traqués et poursuivis comme pourraient l'être des brigands souillés de meurtre et de pillage !

Mais s'il est vrai que les conférences de Munchen-Graetz soient, comme celles de Pillnitz, les préliminaires obligés d'une lutte nouvelle entre la France et les puissances du Nord, l'esquisse que j'offre pourra jeter quelque lumière sur un su-

jet important et trop peu connu dans ce pays, et j'aurai en cela marqué ma reconnaissance de l'hospitalité qu'elle m'a accordée depuis deux ans.

On remarquera sans doute que j'ai réparti les troupes de l'armée russe en brigades, divisions et corps d'armée ainsi qu'elles l'étaient pendant la campagne de Pologne et qu'elles se trouvaient encore l'année dernière. Je dois en donner la raison. Les changemens apportés dans l'organisation par l'ukase du mois d'avril 1833, ne portant que sur le nombre des régimens et des brigades d'infanterie, ne changent pas l'effectif des unités de force telles que le bataillon, l'escadron ou la batterie, ni même celui des divisions et des corps d'armée. Nous avons donc cru devoir laisser subsister l'ancienne organisation. Elle donnera aux lecteurs une idée exacte de l'armée telle qu'elle était à la fin de la guerre de Pologne, et les mettra à même de conclure ce qu'elle sera d'après la nouvelle organisation.

Quoique Polonais, nous ne nous sommes pas laissé entraîner par notre ressentiment contre les Russes ; nous avons pensé que, dans un sujet où il fallait apporter des lumières, on devait faire taire la passion.

INTRODUCTION.

Il n'y a pas cent cinquante ans que la Russie était encore presque inconnue en Europe. Ce n'est que depuis le règne de Pierre I.er qu'elle a été mise au nombre des puissances de cette partie du monde. Les amis de l'humanité saluèrent l'avènement de ce prince au trône, comme le signal de l'affranchissement de plusieurs millions d'individus plongés dans l'ignorance et l'esclavage. Ils s'étaient flattés qu'en tirant cette vaste contrée de la barbarie dans laquelle elle gémissait, ce monarque lui procurerait, avec les lumières dont il semblait faire un si grand cas, la liberté civile qui est le premier et le plus indispensable des biens de l'homme civilisé; mais telle ne fut pas la volonté de ce prince trop tôt qualifié de grand. Il ne voulut de lumières dans son empire que ce qu'il lui en fallait pour avoir des sujets plus dociles et moins grossiers; il ne visa jamais à abolir la servitude et dissiper l'ignorance; il n'eut que l'intention de former un peuple de soldats. Il ne cassa les strélitz que pour avoir une milice plus obéissante; il ne

porta des coups terribles à la noblesse, qu'afin de substituer à l'olygarchie le despotisme d'un seul. Il trompa toutes les espérances des philosophes, et légua à ses successeurs un système d'usurpation et de conquêtes.

Dès 1717, on vit une armée de 25,000 Russes camper dans le Mecklenbourg, et Pierre I.er ne dissimula plus le projet qu'il avait de conquérir un port à l'embouchure de l'Elbe; sa politique astucieuse se montra dans la première entrevue qu'il eut à Havelberg avec le roi de Prusse; il y donna la mesure de son ambition. Déjà il ne prétendait qu'à s'immiscer dans les affaires intérieures de l'Allemagne, et trafiquer de ses libertés, œuvre que ses successeurs tâchèrent toujours d'accomplir, soit par la politique, soit par la force.

Une fois admis dans l'alliance européenne, les czars marquèrent leurs premières démarches par leur duplicité. Profitant des divisions qui régnaient entre les diverses puissances, ils entretinrent les méfiances des unes et des autres, et, à l'aide de secours et d'interventions adroitement ménagés, ils reculèrent les bornes de leur empire et renversèrent l'équilibre de la vieille Europe.

C'est peu pour le cabinet de Saint-Péters-

bourg d'avoir démembré l'empire Ottoman et la Pologne, d'avoir arraché la Finlande à la Suède, et envahi une partie de la Perse, il médite de s'étendre jusqu'à l'Oder et jusqu'au Bosphore. Il menace à la fois l'Europe et l'Asie par les positions militaires qu'il a prises. Il peut, en Orient, faire crouler l'empire des Perses, ou se ménager, par son alliance, les moyens de faire la guerre avec succès dans l'Inde aux Anglais; à l'Occident, il peut s'emparer de Constantinople, et ranger sous sa domination tous les peuples qui professent la religion grecque orthodoxe et schismatique, qui sortent de la souche slave et peuplent les rives du Danube, et jusques aux côtes de l'Adriatique.

Il est évident, pour quiconque a étudié la politique de la Russie depuis un siècle, que son ambition, au lieu de se calmer, s'enflamme par le succès; qu'elle compte pour rien les obstacles qu'on oppose à l'exécution de ses projets, et qu'elle se flatte de renverser à main armée ceux que sa diplomatie cauteleuse ne parviendra pas à éluder.

C'est pour cela que les empereurs, depuis Pierre I.er, ont toujours eu un soin particulier de l'armée, qu'elle est l'objet de leur constante sollicitude.

L'armée est en effet la partie prépondérante de l'état; c'est sur elle que repose la puissance du souverain; c'est par elle que la civilisation se propage dans l'empire; c'est aussi vers elle que se portent tous les soins, tous les calculs, toutes les attentions du gouvernement. Elle est tout à la fois pour les chefs un sujet de jalousie et d'orgueil. C'est à peine si les empereurs Alexandre et Nicolas, et les grands-ducs souffraient qu'on s'en entretînt. Le rouge leur montait au visage à la moindre critique qui paraissait dans les journaux étrangers sur les parades de Pétersbourg et de Varsovie. Les czars consentiraient peut-être à imposer des bornes à la vénalité des magistrats, mais ils n'oseront jamais prescrire des limites à celle des officiers.

Il est probable que la Russie n'eut pas d'armée permanente jusqu'au XVI.e siècle; les nobles accouraient en masse pour défendre le pays, et formaient la cavalerie, alors la partie la plus nombreuse des armées. Ils équipaient à leurs frais une partie de leurs serfs qui combattaient à pied.

Pendant la campagne les troupes recevaient la solde, et avaient la dénomination de *troupes de nourriture* (kormowym woyskom). Il y avait

pourtant quelques bandes qui servaient sans solde. La campagne finie, toutes ces troupes retournaient dans leurs foyers, et chacun reprenait ses travaux champêtres; si cette milice était obligée de rester encore quelque temps sous les armes pour faire un service intérieur, elle recevait la solde.

Les armes principales étaient alors le carquois et les flèches, l'arc et la hache. On se servait aussi de longs couteaux en guise de poignards. Les fantassins portaient de longues piques, les cavaliers de plus courtes et des casques. L'origine des strélitz, espèce de milice permanente, date, suivant quelques historiens, du règne d'Oleg, c'est-à-dire du IX.e siècle; mais il est certain que Jean II, fils de Basile, surnommé le Conquérant, organisa un corps qui se servait d'armes à feu, et avec lequel il conquit les royaumes de Kazan et d'Astracan, et qu'il surnomma streltzy. Ce czar prit aussi à son service un certain nombre de kalmouks, qui recevaient un rouble et une fourrure de peau de mouton par an.

Ce fut le czar Michel Fedorovitch qui introduisit la cavalerie régulière, mais en très-petit nombre dans l'armée. Le czar Alexis Michaïtovitch adopta le premier quelques usages euro-

péens. Ce fut lui qui organisa les dragons, et qui forma en 1645 les régimens d'infanterie de Butyrsk et de Moscou.

Chacun de ces régimens devait se composer de cinquante-deux compagnies de cent hommes. Ce czar fit traduire plusieurs ouvrages de tactique, et prit à son service trois mille Anglais, Écossais et autres étrangers.

Mais Pierre I.er peut être regardé à juste titre comme le créateur de l'armée permanente; aidé par Lefort et Gordon, il en augmenta et régularisa les cadres, fixa le service et détermina la discipline. Des compagnies de jeunes gens qui avaient partagé ses jeux d'enfance à Préobrajenskoy et Siemienofskoy, il forma plus tard deux régimens d'infanterie, dont les Anglais Artamon et Chambon furent les premiers colonels.

En 1698, il cassa le corps de strélitz, qui avait dès-lors acquis en Russie presque les mêmes priviléges et la même influence dans les affaires de l'état que les janissaires en Turquie. Avant la fin du XVII.e siècle, Pierre avait déjà vingt-neuf régimens d'infanterie et de cavalerie, répartis en trois inspections, dont Golowin, Weyde et Repnin surveillaient l'instruction et l'administration.

Peu après, Menzykof forma le régiment d'infanterie d'Ingiermanland; Galitzin douze régimens de dragons qu'instruisit Ronne, en sorte qu'en 1706, l'armée russe comptait cinquante régimens de toutes armes. L'écossais Bruce érigea le corps du génie, et donna quelques réglemens à l'artillerie, dont l'emploi dans les armées russes remonte à 1482, mais où elle était encore dans l'enfance.

On sait qu'après la bataille de Pultawa, l'armée, d'après la nouvelle organisation qu'elle reçut, consistait en trente-trois régimens d'infanterie et vingt-quatre de cavalerie, non compris les troupes qui devaient tenir garnison en Livonie et en Esthonie. A la fin de la vie de Pierre I.er, elle se composait déjà de quarante régimens d'infanterie et de trente de cavalerie.

L'impératrice Anne Ivanowna augmenta considérablement l'artillerie. On ajouta à la garde, sous son règne, le régiment d'Ismaïlow et celui des gardes à cheval.

Pendant le règne de Catherine II, ses cadres s'élargirent à mesure qu'un événement heureux lui préparait de nouveaux succès : en 1794, ils renfermaient plus de 200,000 hommes. Paul qui n'avait que l'opiniâtreté d'un prince

belliqueux, suivit les exemples de ses prédécesseurs. C'est de son règne que datent les changemens que subit l'armée dans son organisation. Jusques là on avait copié servilement le système prussien. L'expédition de Souvarof, en Italie, ayant mis en opposition les Russes avec les Français, on eut lieu de remarquer combien l'armement, l'instruction, la tactique de ceux-ci, étaient préférables à ceux des alliés. On abandonna donc les anciens réglemens pour calquer les nouveaux sur celui d'une nation pour laquelle on avait trop long-temps affecté du mépris.

Bien qu'Alexandre, en héritant de la couronne qui venait d'être arrachée à son père, fût loin de voir sans une secrète jalousie la prépondérance des armes françaises, il continua la réforme entreprise par Paul. Les régimens cessèrent de porter le nom de leurs chefs, pour prendre ceux des principales villes et des provinces de l'empire. L'artillerie qui exige plus que les soins communs aux autres armes, subit de grandes réformes, moins encore dans son personnel que dans son matériel, et dans les établissemens où on le fabrique. Les anciennes manufactures d'armes, les fonderies, et les

poudreries furent agrandies; et on les pourvut de nouvelles machines qui accélérèrent le travail en diminuant le nombre des bras.

Avant qu'Alexandre intervînt dans la guerre de l'Autriche avec la France, l'effectif de l'armée russe ne s'élevait pas à moins de 300,000 hommes. Dans la campagne de 1806, il en mit 100,000 à la disposition de la Prusse. La force des trois armées russes opposées à l'invasion des Français, est évaluée à plus de 250,000, non compris les troupes de garnison, ni l'armée de Moldavie montant ensemble à 100,000 hommes, ni le corps de Finlande dont la force n'était pas moindre de 15,000 combattans.

En 1813 et en 1814, l'armée russe fut portée à 500,000 hommes dont environ les trois cinquièmes passèrent la Vistule. Une chose digne de remarque, c'est que tous les changemens notables apportés depuis 150 ans dans l'organisation, les institutions, la tactique, l'habillement de l'armée russe, sont dus à des étrangers qui ont été attirés dans le pays par les empereurs. Sous Pierre I.er, le génevois Lefort, l'anglais Gordon, l'écossais Bruce, furent l'ame de l'armée. Sous Catherine II, elle ne reçut d'impulsion que des allemands, Mu-

CHAPITRE I.ER

Aspect physique de la Russie. — Gouvernement. — Population. — Finances. — Industrie. — Commerce. — Routes. — Canaux. — Administration de l'Empire.

L'Empire de Russie occupe environ le neuvième de l'hémisphère boréal tant en Europe, qu'en Asie et en Amérique. Il renferme, non compris la Pologne, 372,881 milles carrés, et avec ce royaume 375,175. Il confine, au nord, à l'Océan glacial; à l'est, à la mer d'Okhotsk, à la Chine, à la Tartarie et à la mer Caspienne; au sud, au Caucase et à la mer Noire, à l'empire Ottoman, à l'Autriche et à la république de Cracovie; à l'ouest, à la principauté de Moldavie, à l'Autriche, à la Prusse et à la Suède. On estime sa plus grande longueur, du revers septentrional du Caucase vers les sources de la Samoura, à Enontekis, dans la Bothnie orientale, à 680 myriamètres; et sa plus grande Étendue.

largeur, des sources de la Silva sur le versant occidental de l'Oural, à Loutsk, frontière occidentale de Volhynie, à 240 myriamètres.

Sol. Le sol de ce vaste empire est généralement plat et peu accidenté. Le long de la frontière occidentale règne, dans la Finlande et les gouvernemens d'Olonetz et d'Arkhangel, une chaîne de hauteurs peu élevées, que l'on peut regarder comme un appendice du système scandinavique; à l'est, la chaîne de l'Oural sépare la Russie Européenne de la Russie Asiatique, et le Caucase qui formait naguère la limite de la Perse, de la Turquie et de l'empire russe; enfin, au midi, se terminent les derniers contre-forts du système des Karpathes.

Mais si la Russie a peu de hautes montagnes, elle a cependant les fleuves les plus considérables de l'Europe; confinant à cinq mers, c'est là qu'ils vont porter le tribut de leurs eaux. L'Océan arctique reçoit le Passwig, la Kola, la Petchora, l'Obi, le Jenissei, le Taïmoura, l'Anabara, la Katangha, l'Olonka et la Lena.

La mer Blanche absorbe le Vig, le Kem, l'Onega, la Dvina et le Mezen; dans la mer Caspienne, s'embouchent l'Oural, le Volga, la Kouma, le Terek, le Soulak, la Samoura, l'Iem-

ber, l'Araxe et le Kour; le Kouban, le Don, le Dnieper, le Dniester, le Danube et le Rion se déchargent dans la mer Noire; enfin la Vistule, le Niémen et la Dvina versent dans la Baltique. La partie septentrionale de l'empire est couverte de lacs et de bois de sapins, et la partie méridionale de marais; à l'est et au sud, sont de vastes steppes.

Sous le rapport de la fertilité, l'empire russe peut être divisé en deux parties distinctes : la première partie qui est la vieille Russie, se compose de plusieurs gouvernemens groupés autour de Moscou; c'est un pays assez peuplé, dont le sol, quoique couvert pendant six à huit mois de neige et de frimats, produit pourtant des récoltes de céréales, quelques fruits et des plantes potagères. La seconde partie, qui est la Russie antérieure, se partage, en quelque façon, en deux zones de nature et d'aspect tout-à-fait différent par la Polésie. Cette contrée, qui a elle-même un caractère tout particulier, s'étend 25 myriamètres de l'ouest à l'est, et 17 du midi au nord, et contient près de 365 myriamètres carrés. Ce n'est qu'un immense marais entrecoupé des dunes, dont la hauteur varie de 16 à 25 mètres au-dessus du niveau de la plaine; il est coupé par une multitude de petites rivières ab-

sorbées par le Prypetz, qui le traverse de l'ouest à l'est, et se jette dans le Dnieper à Czarnobyl. Au printemps, la partie méridionale est inondée quand le Styr déborde, et toute la contrée au midi de Pinsk est sous l'eau. On peut croire que la Polésie était autrefois un lac tel que la mer Caspienne ou le Baikal. On y a trouvé des débris de vaisseaux. C'est un désert marécageux tel que l'Europe n'en offre pas, à l'exception de la Finlande septentrionale et de la Laponie ; il est en partie couvert et entouré par d'immenses forêts.

La petite ville de Pinsk occupe le milieu de cette terre de désolation, et celle de Brzesc et Mozyr les extrémités occidentale et orientale. Les habitans de la Polésie sont pauvres ; ils sèment peu et se livrent habituellement à la chasse et à la pêche.

Le pays entre le Dnieper et le Dniester, partagé en deux par le Bog, est d'une extrême fertilité ; la nouvelle Russie, jusqu'au Dnieper et au Bog, est un pâturage continu, mais il manque de bestiaux ; sur la droite du Bog dans le pays occidental des Nogaïs, les marais s'étendent jusqu'au Dniester ; l'Ukraine, la Podolie et la Volhynie fournissent abondamment des légumes et des graines céréales, et peuvent

devenir les contrées les plus florissantes et les plus peuplées de la Pologne.

Depuis Brzesc, le Boug limite la Russie jusqu'à la ci-devant Podlachie. Sa rive gauche est généralement plus élevée. Dans les endroits bas, il y a, le long de ce fleuve, des marais qui ne portent pas l'homme par le froid le plus rude. Les marais alternent avec des forêts considérables, telles que celle près de Xiejopol, la forêt d'Orchowa près de Wlodawa, et la grande forêt de Sterdyn près de Bialobrzegi.

La Duna qui, avec le Dniéper, ouvre entre Witebsk et Orsza une porte dans l'intérieur de la Russie, traverse un pays qu'on peut appeler fertile, mais qui ne suffirait pas pour nourrir une armée de l'Europe occidentale. En avant de ces pays, lisière de la Russie, il y a au nord le bassin de la Vistule; à l'ouest, celui de l'Oder; au sud, le commencement des Karpathes et le bassin du Pruth.

Gouvernement.

Le gouvernement russe est despotique ou absolu, le pouvoir suprême réside dans les mains d'un seul, la monarchie ne peut pas être partagée entre les enfans du souverain comme dans les anciens temps. C'est de Jean Vasiliévitch que date l'indivisibilité de la monarchie

moscovite ; il prit le premier le titre d'autocrate de toutes les Russies (*Samodzierzca wsiei Rosiei*), ou souverain absolu. Pierre I.er remplaça en 1721 le titre de czar par celui d'empereur ; mais il ne fut reconnu comme tel par la France qu'en 1763, et par la Suède qu'en 1767. Il ajouta au pouvoir temporel l'autorité sacerdotale. La couronne devint héréditaire ; mais la volonté du monarque étant la loi, et l'empereur pouvant écarter selon ses caprices les ordonnances rendues à l'égard de l'hérédité, il arriva que les souverains disposèrent du trône par testamens, cessions et ukases. Toutefois on remarque qu'ils étaient, de temps à autre, aussi obligés à faire des capitulations avec la nation ; et la noblesse prétendait avoir le droit d'élection de ses monarques. L'impératrice Anne signa un acte qui lui interdit de nommer un successeur ; et son manifeste de 1730 va même jusqu'à dire, *qu'elle est élevée au trône par la volonté et le choix unanime de la nation*. Alexandre rendit un décret d'après lequel la succession devait demeurer invariablement fixée, et pourtant plus tard, il a éloigné du trône Constantin ; il est vrai qu'il s'appuyait dans cette exclusion sur la renonciation expresse de son frère.

Nicolas rétablit l'hérédité dans la ligne directe masculine, d'après la loi salique. Au résumé, le droit de succession est de fait indéterminé, et par cela il dépend d'une conjuration, d'une intrigue de palais, ou d'un soulèvement de quelques troupes de la capitale, qui peuvent disposer du trône, comme elles disposèrent de celui de Pierre III et de Paul I.

Paul est celui des souverains russes des temps modernes, qui a déployé l'absolutisme le plus complet. On n'ignore pas qu'il s'était fait grand-maître de l'ordre de Malte, et il prétendait que jusqu'aux simples ordres donnés par lui à la parade, tous devaient être considérés comme des ukases. A ses yeux, tous ses sujets, sans distinction de sexe et de condition, devaient également obéir à sa volonté et à ses caprices. Alexandre, pour se faire bien venir de la noblesse en montant sur le trône encore fumant du sang de son père, confirma ses anciens priviléges, et lui en concéda de nouveaux.

D'après le statisticien Arseniéf, la population de l'empire a augmenté de 14 millions, de 1722 à 1782, et en trente ans, de 1782 à 1812, de 17 millions; toutefois ce n'est pas au développement de la prospérité du pays, mais bien Population.

plutôt à l'extension du territoire ajouté à l'empire, par les conquêtes faites sur la Suède, la Turquie et notamment par le démembrement de la Pologne, qu'elle est redevable de cette augmentation de population. En 1812, la population s'élevait à 45 millions d'habitans; la révision, opérée en 1816, prouva qu'elle était diminuée de plus d'un million d'ames. Aujourd'hui Schnitzler élève la population de l'empire russe à 55 millions d'ames, et Balbi à 60 millions; nous ne savons sur quels documens ce dernier fonde ses calculs; ce chiffre est évidemment exagéré, et nous avons de bonnes raisons de penser qu'il ne monte pas à plus de 50 millions. En effet, la mortalité en Russie est de un sur quarante, et quoique depuis seize ans la guerre n'ait pas dévasté de provinces, elle n'a pas cessé d'enlever beaucoup d'hommes dans les expéditions de Perse, de Turquie et de Pologne. D'ailleurs, la peste connue sous le nom de dziuma, et le choléra, ont fait de nombreuses victimes dans le midi de l'empire; à quoi il faut ajouter que tant de milliers d'hommes, condamnés à servir un quart de siècle, sont presque improductifs pour la population, et que tous ces esclaves, qui se traînent à la suite de la cour impériale, des

princes, des seigneurs et de tous les nobles, sont voués la plupart au célibat, et meurent sans postérité. Les panégyristes même les plus chauds de la Russie ont reconnu que, dans ce pays, il n'y avait qu'un mariage sur cent quarante habitans, tandis que dans les autres la proportion dépasse un sur cent trente.

Revenus

Les revenus de la Russie se sont accrus énormément depuis quarante ans. Ils étaient :

En 1713, de	7,370,000	roubles en numér.
En 1791, de	45,000,000	roubles en papier.
En 1802, de	115,000,000	» »
En 1812, de	280,000,000	» »

Le dernier relevé qui a eu lieu, et qui peut être considéré comme le plus rapproché de la vérité, se compose des articles suivans :

Capitation des serfs.	70,500,000
Capitation des autres classes inférieures.	62,000,000
Douanes	51,000,000
Monnaies.	8,500,000
Eaux-de-vie.	93,000,000
Sel	8,800,000
Mines	12,000,000
Centième denier.	5,700,000
Timbre, enregistrement. . . .	5,500,000
Exemptions du recrutement, amendes	7,000,000
TOTAL.	324,000,000

Non compris les corvées et un grand nombre de prestations en nature, d'impôts locaux qui permettent au gouvernement russe de mener à bien des entreprises importantes sans recourir au trésor impérial.

Dépenses et Dette.

Quoique les revenus aient augmenté considérablement, ils ne balancent plus depuis longtemps les dépenses. En 1764, l'armée de terre et la marine ne coûtaient que 10,200,000 roubles. Catherine II ayant augmenté ses armées de terre et de mer, se vit obligée pour la première fois de faire usage en 1768 du papier-monnaie; elle n'en émit d'abord que pour 40 millions de roubles. Ce papier gagna dans l'origine 5 p. 100 sur les monnaies d'argent et de cuivre; dès-lors les dépenses du gouvernement russe dépassèrent sensiblement les revenus. En 1786, les nouvelles guerres firent augmenter la dette jusqu'à 60 millions. En 1796, l'émission des assignats fut portée à 157 millions, et la valeur du rouble en papier tomba à 70 kopeck. Paul augmenta la masse déjà existante du papier de 55 millions, et le rouble en papier descendit à 65 kopeck effectifs. De 1812 à 1816, Alexandre, maître de la planche, créa pour 600 millions de papier, en sorte qu'il

lui a fait perdre les trois quarts de sa valeur nominale, et l'a réduit à 25 kopeck. La dette de la Russie s'élevait en 1831 à 723,234,259 roubles en papier, à laquelle ajoutant les 80 millions de l'emprunt contracté en 1832, on aura 803,234,259 roubles; elle s'élèverait bien au-delà si la guerre de France n'avait été soldée par l'Angleterre; celle de Perse, par les millions tirés de la France; celle de Turquie, par la Perse; celle de Pologne, par la Turquie.

L'industrie est encore à son berceau dans l'empire de Russie; elle ne s'occupe que de la confection de peu d'objets. Les grosses toiles de chanvre et les cuirs étaient, il y a cinquante ans, presque les seuls articles destinés au commerce extérieur qui subissent quelque préparation. Industrie.

On a remarqué que les fabriques ont pris beaucoup d'accroissement depuis les décrets de Milan. Elles ont été depuis la paix de 1815 l'objet d'une protection spéciale de la part des empereurs, qui ont maintenu en leur faveur les prohibitions prononcées par le système continental de Napoléon.

Mais les calculs de l'autorité n'ont pas tous été heureux sous ce rapport, parce que, basés

principalement sur son intérêt particulier, trop en-dehors des intérêts nationaux, ils ne pouvaient avoir d'effet généralement avantageux et durable. Néanmoins, grâce aux moyens de communication par la navigation à la vapeur, les diligences et les transports accélérés, on a obtenu des résultats très-satisfaisans depuis une dixaine d'années. L'accroissement que la fabrication du coton a pris de 1822 à 1832, est de 230 p. 100; celle de la soie de 25; de la laine de 30; du chanvre 45; des produits chimiques 110.

Le produit des mines d'or a quintuplé dans le même espace de temps; celui des mines d'argent a augmenté de 31 p. 100; le cuivre, le fer et la fonte donnent 13, 19 et 26 p. 100; et dès la troisième année de leur découverte, les mines de platine ont fourni une quantité plus considérable de ce métal que celle qui existait alors en Europe. Cependant, en prenant la force de l'homme pour unité, et ajoutant les machines à vapeur, l'emploi des animaux et des forges hydrauliques aux cent dix mille bras occupés par les usines russes, on ne trouve encore que 409,294 pour le chiffre des forces productives employées en 1831; et la valeur totale de ces richesses ne

s'élevait encore qu'à 509,574,397 roubles, d'après les documens officiels.

En 1762, la totalité du commerce ne s'élevait pas au-dessus de 25 millions de roubles; un septième environ de cette somme était censé le bénéfice net de la Russie. En 1775, la totalité de ses opérations commerciales fut portée à 34 millions de roubles, et après le dernier démembrement de la Pologne, en 1795, son commerce actif et passif s'élevait à 57 millions, dont 14 étaient son bénéfice. Mais, depuis, ses établissemens sur la mer Caspienne, la mer Noire, et dans l'Asie jusqu'à l'Euphrate, l'ont considérablement augmenté, et les constructions de canaux, ainsi que les défrichemens de marais ont beaucoup favorisé, par des communications faciles et promptes, le commerce de l'intérieur. La mer Baltique se réunit avec la mer Caspienne par les voies d'Olonetz, de Tver et de Iaroslaf, qui aboutissent toutes trois au Volga. La mer Caspienne communique par deux voies avec l'Océan septentrional, la mer Noire avec la mer Baltique; Moscou est l'entrepôt du commerce de l'intérieur et avec la Perse et la Turquie. Commerce.

Comme il n'existe en Russie que deux classes

d'hommes, les maîtres et les esclaves, on sait que les négocians et les marchands ne peuvent prospérer qu'aux dépens des droits de la première classe, et en augmentant le bien-être de la seconde. Le gouvernement est donc convaincu que l'industrie et le commerce tendent de jour en jour à s'émanciper et à s'appuyer sur la masse du peuple, avec laquelle ils ont des intérêts identiques, et qu'ils ne sont pas disposés à sacrifier leurs avantages pour satisfaire l'ambition, les vues personnelles ou les idées chevaleresques des empereurs ou d'une caste privilégiée.

La classe des commerçans, aussi suspecte au gouvernement que celle des industriels, est privée de toute influence dans les affaires de l'intérieur du pays, et l'on veille à ce que, par ses relations et ses communications avec l'étranger, elle ne puisse acquérir des idées libérales, et les répandre dans le pays. Les sujets russes n'ont donc presque point de vaisseaux ni de bâtimens avec lesquels ils puissent porter les produits de leur sol et de leurs manufactures dans les autres parties du monde, et y opérer par eux-mêmes les échanges dont ils ont besoin. Généralement, ce sont les négocians étrangers qui viennent chercher les pro-

duits russes dans les ports russes; mais avant d'obtenir la permission de les acheter, ils doivent payer au fisc des droits considérables, qu'ils ne manquent pas de regagner sur la vente de leurs marchandises; et comme le petit nombre de marchands qui trafiquent avec la Russie peuvent s'entendre entre eux, ils sont toujours les maîtres d'établir les prix qu'il leur plaît, comme ils le sont aussi de se défaire de telle ou telle de leurs marchandises en échange des produits russes.

Ainsi, en Russie, où les hommes, les fortunes, toutes les ressources sont autant de leviers dans la main d'un seul qui les dirige suivant ses vues, le commerce n'est qu'une des sources où le gouvernement puise ses revenus, en frappant sans pitié ceux qui achètent comme ceux qui vendent.

La Russie a exporté de 1822 à 1832 pour 2,187,122,354 roubles de marchandises, et reçu en échange de l'étranger pour 2,002,762,671 roubles de denrées coloniales ou autres; ainsi l'excédant de l'exportation sur l'importation est de 184,359,783 roubles, ou de 9 p. 100. On a remarqué que l'accroissement des exportations en 1831, comparativement à celles de 1822, était de 35 p. 100. Il est constant qu'à

mesure que la civilisation pénétrera en Russie, et que le sort des paysans sera amélioré, la consommation de ces marchandises s'augmentera.

Le commerce extérieur le plus étendu se fait par les ports de la mer Baltique; il y arrive annuellement 3,200 à 3,300 bâtimens. Dans ceux de la mer Noire et de la mer d'Azof, les arrivages s'élèvent de 2,150 à 2,200 par année. Dans la mer Blanche, de 250 à 300; et sur la mer Caspienne à 100.

Le commerce avec l'Asie s'est accru de 1822 à 1832 de 70 p. 100. Il est d'autant plus important qu'il offre un débouché toujours croissant aux produits manufacturés de la Russie, et que le gouvernement n'a pas à craindre de ce côté l'introduction d'idées libérales.

Communications. Routes de terre.

Il y a cent cinquante ans qu'il n'existait dans tout l'empire aucune communication intérieure; et ce n'est guère que depuis le commencement de ce siècle, qu'on a fait des travaux vraiment importans pour en ouvrir par terre et par eau. Il n'existe encore qu'une seule route de terre, celle de Pétersbourg à Moscou; elle est à la Mack-Adam; mais on a le projet d'en ouvrir deux autres, de Pétersbourg à

Varsovie ; l'une par Kowno et Dünabourg ; l'autre par Wilna. De Varsovie, des routes à la Mack-Adam se dirigent vers quelques-unes des villes frontières de l'ancien royaume de Pologne, telles que Brzesc-Litewski, Kowno et Kalisch. En général, les routes sont en mauvais état et entretenues aux frais des provinces. A la vérité, dans une grande étendue du pays, et pendant près de six mois d'hiver, les communications en traîneaux dédommagent, en quelque sorte, par la facilité et la promptitude de ces transports, du défaut d'autres moyens de communication. Le gouvernement a le projet d'établir des lignes télégraphiques de Pétersbourg aux quartiers généraux de ses corps d'armée. Déjà même on assure qu'il est entré en arrangement avec M. Chateau, qui avait proposé au ministère français un nouveau système de télégraphie plus simple et plus expéditif que celui qui est en usage.

Canaux.

Mais si la Russie est privée de grandes routes, elle est mieux dotée en canaux. On en compte un assez grand nombre qu'on a groupé en neuf systèmes. Ces systèmes lient des lacs entre eux ou des rivières aux lacs, de manière à faire de ceux-ci les biez naturels de partage des canaux.

Le système de Vychnei-Volotchok et le canal de Ladoga. Cette communication commence à Twer, sur le Volga, et aboutit à la Newa, mais les barques ne retournent pas sur le Volga. Cette ligne est formée par la Tvertsa, le Vychnei-Volotchok, la Tsna, la Msta, le Volkhof, et le canal de Ladoga qui joint le Volkhof à la Newa.

Le canal de la Siasse et le système de Tikthvine n'est autre chose que le prolongement du canal de Ladoga, depuis la rive droite du Volkhof jusqu'à la rive gauche de la Siasse qui a son confluent dans le Volga, à 30 myriamètres au-dessous de Twer.

Le système de Marie et le canal de la Svire s'étendent depuis Rybinsk, sur le Volga, jusqu'à Ladeynopolé, à 838 kilomètres de là, où s'embouche le canal de Svire qui joint cette rivière au Volkhof. Ces deux derniers systèmes sont liés au canal de Ladoga.

Le canal de Kirilof, ou du duc de Würtemberg, qui n'est qu'un système de petits canaux qui joignent la Cheksna, affluent du Volga au lac Koubenskoyé, tient lieu du canal de Catherine.

Le canal de Berezinsk joint la Bérézina à l'Oulla, Borisof à Davidovitch.

Le canal Oginski, en Lithuanie, construit

aux frais d'un citoyen polonais de ce nom, unit la Iasialda à la Chhtchara en passant par le lac Vijonof.

Le canal de Windau joint la Doubissa à la Windawa.

Le canal d'Augustow, qui doit réunir le Niemen à la Narew, commence près de la ville d'Augustow.

Le canal qui est destiné à joindre la Moskwa au Volga, commence près de Moscou; il unit l'Istra affluent de la Moskwa, à la Sestra affluent de la Doubna, qui se jette dans le Volga.

Administration de l'Empire.

Lorsque l'empereur Alexandre organisa l'administration civile de l'empire, à l'instar des autres monarchies de l'Europe, il créa douze ministères; mais on n'en compte plus que onze depuis qu'en 1817 le ministère de l'instruction publique a été réuni à celui des cultes.

Tous les ministres exercent une autorité sévère et souvent sans contrôle dans leurs départemens. Toutefois, c'est de l'empereur que sont censées émaner toutes les faveurs, toutes les nominations aux emplois, toutes les décisions importantes. Ils ne sont responsables qu'envers lui; et comme il est difficile d'approcher

de sa personne, on sent quelle facilité a l'arbitraire de se glisser dans toutes les affaires de l'administration. Tous les ministères sont en général remplis par des officiers-généraux qui ont obtenu leurs retraites par suite de mauvaise santé ou de blessures; il n'y a pas besoin de connaissances ni d'études spéciales pour remplir les volontés du maître : il ne faut que de la servilité et de l'activité. Aussi la carrière civile est-elle tombée dans le mépris. Les jeunes gentilshommes des premières familles se vouent tous au service militaire, car les magistrats n'ont de considération que celle accordée au grade qu'ils ont obtenu précédemment dans l'armée. Ceux qui n'ont suivi que la carrière civile, malgré leurs charges élevées, cèdent le pas aux militaires de même rang.

Tous les emplois civils étant assimilés à des grades dans l'armée, un militaire peut présenter sa requête à l'empereur, au chef d'état-major-général, pour obtenir la place vacante correspondante à son grade, et l'obtiendra à coup sûr, de préférence aux candidats de l'ordre civil, quelque aptitude que ceux-ci aient d'ailleurs pour la remplir.

La plupart des militaires qui occupent les échelons inférieurs de la hiérarchie civile, sont

les enfans des officiers qui, d'après l'ukase rendu en 1721 par Pierre I.er, ont été anoblis pour leurs services, et qui sont sans fortune; ils n'ont reçu qu'une éducation imparfaite au corps des cadets, et sont sans lumière ni habileté.

Les employés subalternes sont des enfans de troupes, qui, après avoir servi douze ans comme écrivains dans les chancelleries des divers états-majors, obtiennent le grade civil de quatorzième classe, et parviennent quelquefois à des grades plus élevés.

La magistrature et tous les emplois de l'administration ne sont considérés que comme des moyens d'exploitation; tous les fonctionnaires regardent leur emploi comme une ferme où ils peuvent et doivent faire fortune; aussi la vénalité, tous les genres de fraudes sont tellement familiers aux employés russes et passés en coutume, qu'ils restent toujours impunis, pourvu que le fonctionnaire s'y prenne avec adresse. A la vérité, chaque fois que des abus parviennent à la connaissance de l'empereur, il envoie sur les lieux une commission d'enquête; mais cette commission n'atteint que ceux qui ont la maladresse de ne pas acheter leurs juges

Pour faciliter le service, les gouvernemens civils, ainsi que les provinces ci-dessus mentionnées, sont groupés en gouvernemens généraux, qui en comprennent plusieurs, et en gouvernemens militaires sur les frontières. Les gouverneurs généraux et militaires, dont les fonctions ont du reste assez d'analogie avec celles des proconsuls romains, ont l'autorité civile, et commandent toutes les places, tous les établissemens, ainsi que toutes les troupes qui ne font point partie des corps d'armée active; ils communiquent avec le ministère de la guerre pour tout ce qui a rapport à l'administration et au personnel, et directement avec le sénat ou l'empereur, pour les affaires civiles; ils résident dans la capitale de leur gouvernement. Cette charge, ordinairement, est remplie par des généraux émérites, et en faveur auprès de l'empereur.

Classement des fonctionnaires.

Nous avons déjà dit plus haut que tous les fonctionnaires de l'ordre civil étaient classés hiérarchiquement, et assimilés aux grades militaires dans chaque classe. Nous croyons devoir présenter le tableau de cette hiérarchie singulière :

CLASSES.	GRADES MILITAIRES DE MER.	GRADES MILITAIRES DE TERRE.	CHARGES ET FONCTIONS CIVILES CORRESPONDANTES.
1.	Général-Amiral.	Généralissime. Feld-Maréchal.	Chancelier. Conseiller-privé actuel.
2.	Amiral.	Général { d'artillerie. d'infanterie. de cavalerie.	Conseiller-privé actuel.
3.	Vice-Amiral.	Lieutenant-général	Conseiller-privé.
4.	Contre-Amiral.	Général-Major.	Conseiller-d'État actuel.
5.	Capitaine-Commodor.	Brigadier. (Cette charge n'existe plus.)	Conseiller-d'État.
6.	Capitaine en 1.er	Colonel.	Conseiller de collége.
7.	Capitaine en 2.e	Lieutenant-Colonel.	Conseiller de cour.
8.	Capitaine-lieutenant de la flotte.	Major.	Assesseur de collége.
9.	Capitaine-lieutenant d'artillerie.		
10.	Lieutenant de flotte.	Capitaine.	Conseiller titulaire.
11.	Capitaine-lieutenant d'artillerie.		
12.	Lieutenant d'artillerie.	Capitaine en 2.e	Secrétaire de collége.
13.	Mitchman de la flotte.	Lieutenant.	Secrétaire du Sénat. Secrétaire d'un gouvernement.
14.	Constable d'artillerie.	Lieutenant en 2.e Enseigne.	Archiviste du Sénat. Archiviste de collége.

CHAPITRE II.

Coup-d'œil militaire sur les Frontières.

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de jeter un coup-d'œil sur les frontières de l'empire russe, afin de mettre le lecteur à même de connaître les lignes et les points sur lesquels la Russie peut porter et recevoir des coups.

§ I.er *Frontières du Nord et de l'Est.*

La Russie, par sa situation géographique, a la frontière du nord entièrement couverte. Ce n'est pas sur les côtes de l'Océan glacial arctique qu'elle peut craindre quelque entreprise maritime; elle est, par la même raison, également inaccessible sur les côtes de la mer d'Okhotsk.

Les frontières de la Chine et de la Tartarie sont protégées par quelques postes militaires et quelques pulks de cosaques. Ce n'est pas de ces côtés qu'on peut inquiéter l'empire russe,

ni par ceux-là que les czars ont l'intention de s'agrandir.

§ II. *Frontières du Midi.*

Frontières de Perse.

Avant la réunion de la Géorgie à la Russie, le Kouban et le Terek formaient la frontière naturelle de cet empire. La première de ces lignes était défendue par Nicolaïa-Kavkaskaïa, Ecatherinograd et Taman, qui bordent le fleuve depuis sa source jusqu'à son embouchure dans la mer Caspienne. Celle du Terek l'était par Mozdok, Na-our et Kislar. Ces deux lignes se liaient par la forteresse de Gregorief, laquelle se rattachait par Ecatherinograd à la ligne du Terek, et par Stavropole à celle du Kouban. Les forteresses de ces deux lignes, qu'on ne saurait comparer à des places fortes d'Europe, n'étaient pour la plupart que des espèces de camps de forme quadrangulaire, entourés d'un fossé et d'un parapet sans palissades, et armés de quatre pièces de canon, suffisans néanmoins pour arrêter les incursions des Tcherkesses ou Circassiens, peuple belliqueux et en partie nomade, répandu sur le versant septentrional du Caucase.

Mais depuis l'incorporation de la Géorgie à l'empire russe, la chaîne du Caucase, qui s'é-

tend sur une longueur de cent myriamètres entre la mer Noire et la mer Caspienne, forme la seconde ligne de défense de cette frontière, dont la première vient d'être récemment portée sur l'Araxe et le Bathys. La ligne du Bathys n'a pour appui immédiat qu'Arnaoudji et Batoum, mais elle peut être soutenue à dix myriamètres en-arrière par Akhaltchyk, sur le Kour; la ligne de l'Araxe appuie sa droite à Erzeroum, et est défendue par Hassan-Kaleh, Baïranlou, Erivan, Abasabad et Djoulfa. Le volume et la rapidité des eaux du fleuve en font une barrière respectable, à l'abri de laquelle la Russie n'a plus rien à redouter de la Turquie ni de la Perse, et derrière laquelle elle peut préparer des moyens d'agression contre ces deux empires.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner quel est l'intérêt politique ou commercial qui engagerait la Russie à profiter de la position dominante qu'elle a acquise en Asie, pour diriger une armée à travers l'Asie-Mineure sur Constantinople, ou à travers la Médie sur Téhéran; il suffit de remarquer que dans l'une ou l'autre de ces hypothèses, l'armée d'invasion ne rencontrerait d'obstacle que dans quelques cours d'eau, et dans des forteresses incapables d'op-

poser une résistance efficace à l'artillerie de campagne. Ce n'est pas que les communications entre la Russie, en-deça du Caucase, soient faciles avec la Géorgie, car il n'y a que trois routes : l'une, qui de Grégoriéf mène à Tiflis et Erivan, au centre de la chaîne, en passant par le col du Terek ; la seconde suit le littoral de la mer Caspienne, et la troisième est tracée sur celui de la mer Noire. La route centrale, tracée entre des précipices, est très-difficile pour les charrois, remonte aux sources du Terek, et est défendue par les forteresses de Vladiskavkas, Dariel, Kusheg, Koby, Passanova, Ananouri et Metzketh. La route qui côtoie la mer Caspienne est taillée dans le roc, et souvent inondée, soit par les flots de la mer que le vent du nord y pousse en hiver, soit par les torrens qui descendent du Caucase ; elle passe à Kislar et Derbent, mauvais port, mais place importante, regardée comme une des clés du Schirvan ; ses fortifications sont commandées par une citadelle adossée aux montagnes. Enfin la route qui longe la mer Noire est noyée dans sa partie nord par les inondations du Kouban, et est soumise aux forts d'Anapa, de Soudjuk-Kale, Ghelindjik, Anakria, Redout-Kale et Poti, à l'embouchure du Phase. De ces trois

routes, celle de Grégorief à Tiflis est la plus directe, et celle que suivent les troupes, l'artillerie et les équipages.

Tiflis, capitale, a des routes qui mènent à Erivan et Kars. D'Erivan une route se dirige par Tauris sur Téheran, et de Kars une autre conduit à Erzeroum; cette ville est le nœud des routes qui mènent à Césarée, Diarbékir et Mosul, et plus loin à Bagdad.

Frontière de Turquie.

Nous n'avons pas à nous occuper des frontières maritimes de la mer Noire; nous remarquerons seulement que, par la possession de la Tauride, la Russie a acquis un point de départ très-avantageux contre l'empire ottoman. En effet, avant d'être maîtresse de cette presqu'île et du littoral qui s'étend du Dniester au Borysthène, nul point d'attaque possible pour elle contre les Turcs sur la mer Noire, attendu qu'aucune escadre ne pouvait franchir le golfe du Borysthène, ni le détroit de Yenikalé, obstrué en tout temps par des bancs de sable et en hiver par les glaces. Actuellement rien n'empêche les Russes d'armer une flotte à Sevastopol, de convoyer une armée de débarquement le long de la mer Noire, et de la mettre à terre près de Varna, à six ou huit journées de Constantinople.

Le port de Sevastopol est un des meilleurs de l'Europe; son fond est fangeux au milieu, et de gravier sur les rives; il s'étend, du côté du sud-est, dans la terre, et a environ 8 kilomètres, sur une largeur de 600 à 1,600 mètres. Il a presque partout assez d'eau pour les plus gros vaisseaux, et est entouré de collines qui le mettent à l'abri de tous les vents, ceux de l'ouest exceptés. Il n'y a qu'un petit banc de sable à son entrée, qui est défendu par des batteries placées sur des langues de terre opposées l'une à l'autre, et par une troisième batterie placée vis-à-vis de la ville.

On voit par-là que l'entrée du port est assez mal défendue. Il est certain qu'avec un vent favorable, on y pourrait entrer à pleines voiles, sans souffrir beaucoup du feu des batteries. Rien ne serait d'ailleurs plus facile que d'opérer un débarquement sur la plage qui environne Sevastopol. La ville elle-même est ouverte, et n'est pas susceptible de défense.

Il reste aux Ottomans les moyens de reconquérir la Tauride tant qu'ils conserveront la grande Abasie, parce qu'il y a facilité de l'aborder par les steppes de Kertch, ou en perçant la côte méridionale par Alouchta, Ouskut et Sondag; mais au point où en est réduit

l'empire ottoman, est-il probable qu'il tente jamais cette entreprise?

La frontière de Moldavie est formée par les lignes du Pruth et du Dniester. Depuis longtemps, les Turcs, condamnés à abandonner la Moldavie pour concentrer leurs forces derrière le Danube, étaient hors d'état d'opposer une défensive qui leur offrît dans cette principauté quelque chance de succès; et aujourd'hui moins encore, que la Russie y a, depuis le dernier traité, cantonné ses avant-gardes. Dans un avenir plus reculé, il est possible que l'Autriche, seule maîtresse des monts Karpathes, veuille s'établir dans les principautés de Moldavie et de Valachie, pour fermer aux Russes, sur le Danube, le chemin de leur capitale. On sait que depuis Czernovitch, à la sortie de la Gallicie jusqu'à son confluent dans le Danube au-dessus d'Isakcza, le Pruth n'est séparé du Dniester que par un long contre-fort de la chaîne des Karpathes, d'une largeur moyenne de six myriamètres.

La ligne du Dniester, qui est la seule fortifiée sur une étendue de plus de 60 myriamètres, n'a que quatre places. Ces quatre places sont Chotim, Bender, Akerman sur la rive droite, et Olviopol, en face de cette dernière sur la

rive gauche. Chotim est à l'extrémité de la chaîne des Karpathes, sur la pente d'une colline qui serre la rive droite du Dniester ; c'est une mauvaise place, et trop resserrée pour son objet ; il est vrai qu'elle a derrière elle la ville de Kamieniets, à 16 kilomètres, sur la rive gauche, où on peut placer en sûreté tous les magasins et autres établissemens d'une armée. Bender, qui occupe à peu près le milieu de la ligne, a tous les défauts des places construites par les Turcs ; elle n'a qu'une seule enveloppe mal tracée, et où l'on n'a pas tiré parti du relief du terrain ; il serait impossible d'y tenir contre le feu des batteries croisées.

Akerman est bâtie dans l'île formée par le lac d'Ovidovo, aux bouches du Dniestar, au pied d'un rocher couronné par une citadelle ; il est fermé par deux enceintes en maçonnerie ; l'inférieure est crénelée pour la mousqueterie, la supérieure est terrassée pour l'artillerie. Ovidiopol, dont Akerman semble être la tête de pont, n'est pas aussi bien fortifiée.

Aucune forteresse ne protège la ligne du Pruth ; il n'y a même de villes un peu considérables que Iassy, Falcziu et Galacz sur la rive droite, et Renno sur la rive gauche. La ligne du Pruth est prolongée par le Danube l'espace

de dix myriamètres. Dans ce court intervalle, la Russie possède les forteresses d'Ismaïl et de Kilia; la première de ces places est sur la rive droite du bras méridional du Danube, vis-à-vis des petites forteresses turques d'Isakcza et de Tulcza, qui ne peuvent empêcher les Russes de passer le fleuve entre elles et Galacz, et de les bloquer aussitôt, comme ils le firent en 1809 et en 1828. La chute inévitable de ces postes rendra l'armée russe maîtresse de toutes les bouches du Danube, lui permettra de s'établir solidement sur la rive droite, et de marcher à volonté sur Silistria et Ruschtchuk, entre le versant septentrional du Balkan et le Danube, ou de se porter directement par Baba-dagh et Bazardjik sur Schumla, ou bien, en suivant la route qui longe le littoral de la mer Noire, par Karaman et Mangalia, sur Varna.

Il n'y a qu'une route qui longe la rive gauche du Dniester d'Olviopol au confluent de la Kodéma. Là elle s'écarte du fleuve pour aller, par Balta et Olgopol, se rapprocher du Dniester à Jampol, d'où elle se rend à Kamienietz, par Mohilef. De cette dernière ville une autre route va par Kichenau sur la rive droite, et Bender à Akerman. Entre le Dniester et le Pruth, il n'y a que trois communications transversales;

ce sont les routes de Jampol et de Balta à Iassy. De très-mauvais chemins conduisent de Bender à Kilia, et d'Akerman à Ismaïl. Les chemins qui côtoient les deux rives du Pruth, à l'exception de celui que Chotim suit sur la rive droite jusqu'à Iassy, sont détestables, et les mouvemens de troupes et d'artillerie y sont pour ainsi dire impossibles.

§ III. *Frontières de l'Ouest.*

La frontière occidentale de la Russie n'est pas moins intéressante, soit qu'on la considère dans la partie qui touche à l'Autriche ou dans celle qui fait face à la Prusse et à la Suède.

Frontière d'Autriche.

La première, qui n'a pas moins de 80 myriamètres de développement depuis le territoire de la république de Cracovie jusqu'à Kamenietz, embrasse toute la frontière de Galliciel. Bien qu'elle semble par sa configuration, favorable à la Russie, elle le serait néanmoins à l'Autriche dans l'hypothèse d'une guerre de coalition contre celle-là. En effet, la vaste étendue du pays qui s'étend entre le Bouge et le Dnieper, étant assez fertile, ouverte, unie et entièrement dépourvue de forteresses, pourrait être envahie par une armée autrichienne débouchant

de Lemberg ou de Tarnopol. Ceux-ci n'ayant d'appui au nord-ouest que la petite place de Zamosc, et au sud-est que Kamleniétz et Chotim, villes à peine à l'abri d'un coup de main, et pour voies de retraite que les routes de Pinsk, Mozyr, Kief et Czerkassy; ils n'oseront tenir la campagne après une défaite, et se retireront ou derrière le marais du Prypetz ou derrière le Dnieper; mais pour poursuivre ces avantages, ils auront d'abord les difficultés de franchir les marais de Prypetz, d'autant plus que la tête de la principale communication qui les traverse du sud au nord est fortifiée par Bobruysk. D'un autre côté, l'armée autrichienne arrivée sur les bords du Dnieper, aurait encore de Kief, 95 myriamètres pour atteindre Moscou, et il n'est pas probable qu'elle ose s'enfoncer ainsi au cœur de l'empire, si elle n'était puissamment secondée par une armée auxiliaire qui suivrait une autre ligne d'opération.

Frontière de Prusse.

La frontière opposée à la Prusse commence à Polangen, serre la côte à 2 myriamètres de distance jusqu'à l'embouchure du Niemen, traverse ce fleuve à environ 3 myriamètres à l'est de Ragnita, et s'étendant à l'est de la Prusse, par Schirwind, Chetsko, Willenberg,

elle tombe sur la Vistule, à l'est de Thorn, dont Dantzig n'est éloigné que de 11 myriamètres; elle traverse ensuite la Vistule, et s'avance jusqu'à Kalisch, qui est à 42 myriamètres de Berlin et 40 de Dresde; puis se dirige vers le sud, passe à 3 myriamètres et demi de l'Oder, et s'infléchit vers l'est, laissant en-dehors le territoire de Cracovie. On sait que Vienne n'est qu'à 42 myriamètres de cette ancienne capitale de la Pologne.

La configuration de cette frontière est tout à l'avantage de la Russie; car quoique cette dernière ne renferme ni la source, ni l'embouchure de la Vistule, elle est si bien assise dans la partie moyenne de son cours, qu'il faudrait une suite d'événemens bien malheureux pour la lui faire abandonner.

Dans l'état actuel des choses, la Russie n'a encore que les places fortes de Modlin, érigée dans le principe contre elle, et Varsovie qu'elle maintient par une citadelle, en attendant qu'elle lui donne une enceinte; mais sa position centrale la rend maîtresse de tout le terrain jusqu'à l'Oder; et quoique la Prusse y possède Dantzig, Colberg, Graudentz et Posen, elle ne pourra jamais lutter avec avantage contre les masses qui déboucheront de Plotzk

et de Varsovie : il faut même qu'elle se résolve à abandonner la vieille Prusse dès le commencement des hostilités, car l'armée qui voudrait s'y maintenir risquerait d'être acculée à la mer, et de ne pouvoir repasser la Vistule. Cette position précaire de la Prusse fesait spirituellement dire à sir Robert Wilson, en 1817, que, pour conserver assez de terre pour les lauriers qu'elle venait de cueillir, elle avait entrelacé le myrthe à l'olivier.

A la vérité, dans une guerre de coalition, si on venait à repousser l'armée russe sur la rive droite de cette rivière, on pourrait conquérir, sans grands obstacles, une vaste étendue de terrain, car depuis la Vistule jusqu'à Dwina, frontière de l'ancienne Pologne, on ne rencontre plus que le Niemen, grand cours d'eau, mais qu'il serait impossible à l'armée russe de défendre, parce qu'il n'est protégé par aucune place forte capable de contenir ses magasins et ses dépôts. Aussi le gouvernement, qui ne manque pas de prévoyance, se hâte de fortifier Brzesc entre la Vistule et la Bérézina, afin d'avoir à tout événement une place d'armes contre la Prusse et l'Autriche, et qui en impose en même temps à la Pologne et à la Lithuanie ; il augmente en outre les ouvrages de Bobruysk,

bâti sur la rive droite de la Bérézina, sur une colline entourée de marais, sur lesquels on a établi un pont. Cette place, qui était déjà enceinte en 1812 d'un double rempart, précédé d'un fossé sec assez profond, n'a pas paru assez respectable pour le rôle auquel elle est destinée. Elle tient, comme on sait, la clef de la seule communication qui traverse du sud au nord les marais du Prypetz. On améliore aussi sans interruption les fortifications de Dunabourg, place qui défend la basse Dwina.

Mais là ne s'arrêteront pas les projets du gouvernement russe; on a discuté, depuis long-temps, sans mystère, s'il ne serait pas plus utile de construire au midi de Brzesc, Ostrog ou Lutch, une place d'armes contre l'Autriche, et au nord de la même ville, à Kowno ou Olita, une autre contre la Prusse. Nous ajouterons même que la base, telle qu'elle est déterminée aujourd'hui, est loin de satisfaire les Russes les plus modérés. Nous savons que des stratégiciens, dont les opinions sont regardées en Russie comme des oracles, ont proposé à l'empereur Alexandre en 1817, alors même que le congrès de Vienne venait de faire les partages entre les membres de la coalition, de réclamer de meilleures frontières. Ils l'enga-

geaient, si ses réclamations n'étaient pas écoutées, à s'emparer à la première occasion des sources du San et de la Vistule, et de l'embouchure de celle-ci, afin de former avec Dantzig, Thorn, Varsovie et Cracovie, qu'on fortifierait avec des forts détachés, une ligne respectable qui n'aurait plus besoin d'avancée.

Frontières de Suède.

Reste maintenant à examiner la frontière de Suède. Il y a trente-trois ans qu'elle commençait à 5 myriamètres de la mer Blanche, couvrait la province d'Olonetz, passait à trois myriamètres du lac de Ladoga, pour aller tomber dans le golfe de Finlande, à 18 myriamètres et demi de Saint-Pétersbourg. Cette démarcation, qui laissait la Suède maîtresse des deux tiers environ du littoral septentrional de la Finlande, a été changée depuis 1817. Elle s'appuie toujours à l'Océan, mais, de-là, elle s'avance à 27 myriamètres et demi, et contourne la Norwège jusqu'à la Tornéa; elle suit cette rivière jusqu'à son embouchure dans le golfe de Bothnie, qu'elle coupe en tournant l'île d'Aland, et va rejoindre le continent en Livonie, réunissant ainsi à la Russie les ports d'Abo et de Sweaborg, qui étaient les établissemens maritimes les plus importans de la

Suède, ainsi que toutes les îles populeuses et riches de l'Archipel d'Aland, et se débarrasse pour toujours de la vue fâcheuse que l'ancienne frontière conservait sur le port de Revel situé sur le littoral opposé de la Baltique.

Sur cette frontière encore, l'empire russe a tous les avantages de position. L'île d'Aland n'étant distante de la côte de Suède que de 5 myriamètres, et l'Archipel qui masque les abords de Stockholm du côté de la Russie, n'étant éloigné que de 4 myriamètres et demi de Cronstadt, cette capitale même n'étant séparée de ce port que par un bras de mer de 11 myriamètres de largeur, que le froid gèle au point de permettre à des corps de troupes d'y bivouaquer, on sent dans quelle position précaire se trouve la Suède avec une telle puissance pour voisine.

Etablissemens sur la Baltique.

C'est sur la côte de la mer Baltique qui fait face à la Suède, qu'on trouve le plus grand nombre et les meilleures places fortes de l'empire. Ces places sont au nombre de quatre; il ne sera pas inutile de les caractériser.

Riga a une enceinte bastionnée, à demi-revêtue, avec demi-lune et chemin couvert; les fossés sont larges et pleins d'eau; ses appro-

ches sont défendues par des lunettes détachées en terre, placées à 400 mètres en avant des glacis; la place est masquée par des faubourgs très-grands, qui s'avancent jusqu'au pied des glacis. La citadelle est un exagone régulier, d'un assez bon tracé, avec demi-lunes et chemin couvert : son escarpe et sa contrescarpe sont revêtues.

Le fort de Dunamunde, situé à l'embouchure de la Dwina, sur la rive gauche et dans une île formée par ce fleuve et par les confluens de l'Aa, est un exagone avec escarpe et contrescarpe revêtues, demi-lunes et chemin couvert.

La ligne de la Dwina, protégée par la place de Riga, le fort de Dunamunde et par d'autres points qui peuvent être fortifiés, forme pour les Russes une position défensive qui couvre bien la route de Kœnigsberg et de Varsovie à Pétersbourg.

Revel, capitale de l'Esthonie, est située au fond d'une baie sur la côte du golfe de Finlande; son port peut contenir une partie de la flotte russe; la rade est spacieuse et bonne. Il y a un arsenal pour la marine, mais on n'y construit que des bricks et des chaloupes canonnières. Ses fortifications consistent en une

enceinte bastionnée d'un tracé irrégulier, dont quelques parties seulement sont revêtues; les chemins couverts sont presque tous effacés et entourés de faubourgs.

Narva est situé sur la rive gauche de la rivière de ce nom, à 12 kilomètres de la mer; il défend la grand'route de Riga à Pétersbourg. Cette place a une enceinte bastionnée, à tracé irrégulier, avec demi-lunes et chemin couvert: l'escarpe et la contrescarpe sont revêtues. C'est une tête de pont qui assure la position défensive depuis le lac Peipus jusqu'à la mer.

Jamburg, petite ville sur la rive droite de la Lougha, est à 14 myriamètres de Pétersbourg, et à 3 du golfe de Finlande; elle a une petite citadelle en terre, couvrant la route de Revel à Pétersbourg; c'est un parallélogramme bastionné, dont des flaques d'eau couvrent tous les fronts; une simple flèche en protège la seule porte d'entrée.

Cronstadt est situé à l'extrémité orientale de l'île du même nom, presque au fond du golfe de Finlande, à 3 myriamètres et demi de Pétersbourg, dans une position qui défend l'approche de cette capitale, et le chenal, par lequel les vaisseaux de guerre peuvent passer.

La place est fermée du côté de l'est par une

mauvaise enceinte en terre d'un tracé bastionné très-irrégulier. Elle est entourée d'un fossé de 9,65 à 1 mètre d'eau, et d'une palissade qui, n'étant point à couvert des feux de la campagne, serait bientôt détruite par l'artillerie. Du côté du nord, c'est aussi une enceinte en terre baignée par la mer, et qui peut être aisément mise en état de défense. A l'est et au sud, la place et les forts sont fermés par une jetée sur laquelle s'élève un rempart suffisant pour garantir de surprises. Trois forts en maçonnerie à plusieurs étages de batteries défendent le chenal. Les deux plus éloignés de la place, c'est-à-dire la citadelle et le Risbane, ne se protègent point réciproquement, et peuvent être foudroyés par les vaisseaux. Le troisième fort, qu'on nomme Cronslot, remplit mieux son objet.

L'espace entre Cronstadt et la côte d'Ingrie, de même que celui du côté de la Finlande, est couvert de bas-fonds, et ne serait bien défendu que par des bâtimens légers.

L'île de Cronstadt est une langue de terre très-étroite, qui a environ 15 kilomètres de longueur sur 1,600 mètres de largeur; elle est défendue par un fort carré, nommé le fort Alexandre, et par quelques batteries. Le port

est divisé en trois parties : un reçoit les bâtimens de guerre ; l'autre les vaisseaux marchands ; ils sont fermés par une jetée qui se rattache à l'enceinte.

Pétersbourg est une ville ouverte et n'a qu'une citadelle pour en imposer aux habitans, et contenir des prisonniers politiques, mais qui ne pourrait présenter aucune défense.

Il y a encore sur la côte de la Finlande nouvellement incorporée à l'empire, Sweaborg, Helsingfors et Fredérickshaм, places fortes et ports militaires importans. Telles sont les frontières de l'empire russe ; nous nous réservons d'indiquer plus loin de quelle manière il convient de les attaquer pour en éluder les plus grands obstacles.

CHAPITRE III.

Organisation particulière des différentes armes. — État-Major. — Infanterie. — Cavalerie. — Artillerie. — Génie. — Troupes hors ligne et irrégulières.

Nous n'adopterons pas la marche suivie jusqu'ici par tous ceux qui se sont occupés de l'armée russe ; après avoir donné une idée de la composition de l'état-major et de l'organisation de chaque arme en particulier, nous distinguerons les troupes disponibles pour une guerre d'agression dans le centre de l'Europe, celles qui sont en station obligée sur plusieurs frontières, et qu'on n'en pourrait retirer sans exposer l'intégrité du territoire, puis les troupes de garnison de l'intérieur, incapables de faire un service actif ; enfin les troupes irrégulières, masse fugitive qu'on ne saurait apprécier avec exactitude. Cette manière de décomposer l'armée russe, nous donnera bien mieux l'idée de

ce que peuvent espérer ou craindre les puissances voisines.

§ I.er *Etats-Majors.*

L'empereur est le chef souverain de l'armée ; il a près de lui un état-major qui réunit toutes les sommités militaires, et par l'intermédiaire duquel il transmet ses ordres aux chefs des différentes armées, aux gouverneurs de provinces et aux chefs des services administratifs, ainsi que nous allons l'expliquer un peu plus bas.

L'empereur n'a pas de maison militaire proprement dite, c'est-à-dire de corps formés uniquement d'officiers ; mais il a en revanche un nombre infini d'aides-de-camp, de généraux à sa suite et d'officiers d'ordonnance.

Aides-de-camp généraux.

Les aides-de-camp généraux sont indistinctement lieutenans-généraux de toutes armes au moins, et généraux d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie et du génie. Leur nombre varie de cinquante à soixante. Il y en a beaucoup de détachés aux armées et en mission diplomatique. Tous ont un supplément de solde considérable. La nature de leurs fonctions, pendant le temps qu'ils sont détachés près des

corps, n'est autre que celle des généraux de leur grade et de leur arme. Près de l'empereur ils remplissent à tour de rôle, suivant leur ancienneté dans chaque grade, le service de salon. Le grand-duc Constantin était aide-de-camp de l'empereur Alexandre.

Généraux de la suite.

Les généraux de la suite de l'empereur sont généraux majors; il y en a de toutes armes. Leurs fonctions sont à peu près les mêmes que celles des aides-de-camp; on en comptait une quinzaine en 1831.

Flügels-Adjudans.

Les officiers d'ordonnance (flügels-adjudans) sont de jeunes officiers du grade d'enseigne à celui de colonel employés aux missions militaires, qui demandent de l'intelligence et des connaissances spéciales. Leur nombre varie entre quarante et cinquante.

Les adjudans de l'empereur, les généraux de la suite et les officiers d'ordonnance sont trois classes distinctes d'officiers, sans liaison immédiate, déterminée par l'usage ou par les réglemens d'avancement. La faveur du souverain peut faire de l'officier d'ordonnance d'hier, un général de la suite demain, et peu de jours après un aide-de-camp général.

Ces trois classes d'officiers sont l'élite de l'armée, sinon par leur capacité militaire, du moins par l'étendue de leurs connaissances, les langues étrangères qu'ils possèdent, leur bon ton, la politesse et l'élégance de leurs manières. A ne juger de l'état-major de l'armée russe que par eux, on en aurait une haute opinion; mais ce n'est qu'un échantillon trompeur.

Tous les officiers généraux employés à divers titres, soit auprès du souverain, soit dans sa maison militaire, soit aux armées actives, soit dans les places, ne composent pas un état-major unique. Dans un pays où le despotisme et l'arbitraire forment la base de toutes les institutions, les catégories sont tranchées et n'ont entre elles aucune connexité. Les adjudans généraux de l'empereur, les généraux de la suite, les généraux qui sont à la tête de l'état-major de l'artillerie, du génie, et des autres troupes de la garde, sont distincts entre eux, et de ceux des mêmes armes qui font partie des corps d'armée. Ces derniers se dédommagent du mépris des généraux de cour, en regardant avec dédain ceux qui sont relégués dans les places frontières ou de l'intérieur. Etat-Major général.

On ne passe pas d'une catégorie à l'autre par ancienneté ou par choix motivé sur des services rendus. On fait sa carrière dans la garde, ou dans la ligne, suivant la position dans laquelle on se trouve au début; mais une disgrace peut jeter un adjudant de l'empereur dans la dernière classe, et les exemples de ces perturbations ne sont pas rares.

Etat-Major de l'Empereur.

L'état-major impérial comprend treize généraux ou fonctionnaires militaires, dont nous allons brièvement indiquer les attributions.

Major-Général.

I. Le major-général travaille directement avec l'empereur, reçoit ses ordres, et les transmet à tous les corps et à tous les chefs de l'administration militaire. Quand il ne cumule pas les fonctions de ministre de la guerre, ce qui arrive lorsque l'empereur est à l'armée, il donne les ordres à ce fonctionnaire, qui lui rend compte de toutes ses opérations. Il a dans ses attributions, le personnel, l'avancement, le mouvement des corps et des officiers, le comité d'instruction militaire, le corps des topographes et du dépôt de topographie, les aides-de-camp de l'empereur, les généraux de

sa suite, ainsi que ses officiers d'ordonnance. Le chef d'état-major général est aujourd'hui le général de cavalerie comte de Czernischew.

II. Le ministre de la guerre était en 1802 le premier dignitaire de l'armée; aujourd'hui il n'a, comme nous l'avons déjà observé, que des fonctions secondaires, le matériel, les approvisionnemens et la solde; il comprend ainsi dans ses attributions, le commissariat général, l'intendance générale, le service de santé, le matériel du génie et de l'artillerie. Ministre de la guerre.

III. L'inspecteur général du génie dirige le personnel de cette arme; il présente les projets des places fortes, veille à leur entretien, ainsi qu'à celui des autres établissemens militaires; il correspond avec le major-général pour le personnel, et avec le ministre de la guerre pour le matériel; il est chargé de la surveillance des écoles de l'arme. C'est ordinairement un prince du sang qui occupe cette charge. L'empereur actuel, avant son avénement au trône, en était titulaire: aujourd'hui c'est le grand-duc Michel. L'inspecteur général du génie a sous ses ordres le directeur général, qui lui prépare toute sa besogne, et en a toute la res- Inspecteur du génie.

ponsabilité. Cet emploi a été rempli jusqu'en 1831 par feu le général Oppermann, connu par ses talens.

Grand-Maître d'artillerie.

IV. Le feldzeugmeister, ou le grand-maître de l'artillerie, dirige le personnel et le matériel de cette arme, au même titre que l'inspecteur général du génie les dirige dans sa partie; il correspond avec le major-général et avec le ministre de la guerre, pour ce qui est du ressort de chacun d'eux. Cette charge est occupée, depuis 1816, par le grand-duc Michel.

Quartier-Maître général.

V. Le quartier-maître général dirige le corps spécial d'état-major, règle l'instruction des officiers qui en font partie, propose leur destination; c'est lui qui tient le contrôle des officiers sortis de l'académie militaire impériale de Pétersbourg, nouvellement instituée, et qui les appelle au besoin à l'état-major général. Les attributions les plus belles de cette charge sont les opérations et les mouvemens militaires. Le quartier-maître dresse les plans de campagne et d'opérations, les ordres de mouvemens et de cantonnemens.

Les corps d'officiers qui composent le corps du quartier-maître général, sont de deux clas-

ses ; ceux de l'état-major de la garde, et ceux de l'état-major de l'armée ; ils ont la même instruction ; leurs connaissances sont plus étendues que profondes, car elles embrassent la géographie et la topographie, la fortification et l'artillerie, la tactique des différentes armes, la stratégie et l'administration ; mais il y a une différence notable pour la solde, les priviléges et la richesse de l'uniforme des premiers. Leur nombre n'est pas déterminé : avant la révolution de Pologne, on comptait à l'état-major de la garde environ quatre officiers généraux, y compris les généraux Diebitsch et Toll ; dix officiers supérieurs, et trente à trente-cinq officiers inférieurs. Le quartier-maître-général de l'armée se composait de vingt-cinq à trente officiers généraux, cinquante officiers supérieurs, et cent-soixante à cent-soixante-cinq officiers inférieurs.

Les officiers d'état-major de la garde sont assimilés aux officiers de la vieille garde, et ont deux grades au-dessus de celui dont ils sont titulaires. Les officiers d'état-major de l'armée sont assimilés aux officiers de la jeune-garde, et ont le grade supérieur à celui dont ils portent les insignes, et la priorité sur les officiers de la ligne du même grade. Le corps d'état-

major rend de grands services en campagne, et acquiert tous les jours plus de prépondérance dans l'armée. Les bases de cette institution posées par Pierre I.er ont subi différentes réformes sous ses successeurs, et son organisation actuelle ne date que du règne d'Alexandre. Comme ce corps offre de grands avantages à ceux qui en font partie, il est réservé aux fils des familles puissantes et bien en cour.

Général de jour.

VI. Le général de jour dirige toutes les affaires courantes; il expédie les ordres, les dépêches du major-général; ses fonctions sont permanentes; il a un bureau particulier, et outre ses aides-de-camp, des adjudans qui sont à la tête des différentes sections; cet officier remplace l'officier de jour, dont on faisait usage encore dans la guerre de sept ans, et qu'on a supprimé avec raison dans la campagne terminée par la paix de Tilsitt.

Commandant de la Gendarmerie.

VII. Dans un empire où plane le despotisme le plus absolu, on sent que l'espionnage est le premier ressort gouvernemental; aussi le commandant de la gendarmerie acquiert tous les jours plus de puissance et de crédit à la cour.

Il tient le sort des provinces, des généraux, des fonctionnaires militaires et civils, des citoyens et des employés de toute espèce entre ses mains. Les détachemens de gendarmes, dispersés dans toutes les parties de l'Empire, lui adressent leurs rapports confidentiels à Pétersbourg; il les résume, les présente à l'empereur même, et aux ministres qu'ils peuvent intéresser, et reçoit souvent du souverain des instructions secrètes. Une charge si importante n'est jamais remplie que par un favori. C'est aujourd'hui le général Benkendorf qui l'occupe; c'est un homme fin et rusé qui convient parfaitement à cet emploi.

VIII. Le commissaire général n'est qu'un ministre au petit-pied, chargé de l'administration, de l'armement, et de l'habillement des troupes. Son département est très-restreint, et cependant il exige des connaissances spéciales. Commissaire général.

IX. L'intendant-général, a dans son département, l'approvisionnement des troupes. Les employés de ces deux derniers fonctionnaires, sont assimilés aux officiers militaires. Intendant-général.

X. L'auditeur-général, ou grand-juge mili- Auditeur-général.

taire, dirige toutes les affaires de justice; il revise tous les jugemens en matière civile et criminelle, et les présente, par l'intermédiaire du major-général, à la sanction de l'empereur; il a la direction du corps nombreux des auditeurs, lequel est réparti dans tous les corps de l'armée.

Commandant du quartier-général.

XI. Le commandant du quartier-général fait le logement de l'empereur, du major-général, et des autres généraux ou fonctionnaires attachés à sa personne ou au quartier impérial, et veille à faire distribuer les vivres et les fourrages attribués à leur emploi; c'est un général de l'armée qui occupe ce poste; il a des adjudans pour l'aider dans son service.

Vaguemestre-général.

XII. Le vaguemestre-général est chargé de la direction des équipages des corps et de l'administration; il est en même temps inspecteur du personnel du train.

Médecin en chef.

XIII. Le médecin en chef est l'inspecteur général du service de santé dans toute l'armée, dans tous les hôpitaux militaires permanens, temporaires, et dans les ambulances. Le nombreux personnel de ce service est sous ses ordres.

Toutes les armées russes, et, dans chaque armée, toutes les divisions, les régimens de toutes armes, ont des états-majors modelés sur celui de l'empereur, de manière que les ordres du souverain à un régiment sont transmis par l'intermédiaire de l'état-major impérial à celui de l'armée, et par celui-ci à celui de la division dont ce régiment fait partie. Les rapports de ce dernier parviennent à l'empereur en suivant la même filière dans l'ordre inverse. Etats-Majors de corps d'armée et de divisions actives.

Dans les corps d'armée et les régimens, il y a de plus des aumôniers. Ce sont des popes ignorans, qui n'ont guère d'influence que le jour ou la veille d'une grande bataille, où ils excitent, d'après l'ordre du général, par leurs prières et leurs sermons, le courage des troupes.

Ainsi dans l'armée russe, tout se résume par le major-général de l'armée, auquel les chefs de toutes les autres sections de l'état-major font leurs rapports, ce qui imprime pendant la paix une parfaite unité d'action au service; mais cette unité cesse pendant la guerre. Si le chef d'état-major, dépositaire des projets du général, est son interprète obligé et légal, s'il dirige le personnel, propose l'avancement et la destination des officiers, surveille l'administration Observations.

des corps ; il n'est pas moins vrai que les attributions du quartier-maître ont une grande influence sur le sort d'une campagne. En effet, les plans d'opérations et de batailles qu'il trace ne peuvent être présentés au général en chef par l'intermédiaire du chef de l'état-major, comme des rapports ordinaires ; il faut qu'ils soient discutés avec le général en chef, et quelquefois à l'insu du chef d'état-major, inconvénient fâcheux, d'où résultent de fréquentes collisions et une rivalité toujours funeste au bien du service, entre deux hommes qui se regardent comme les agens directs et indépendans d'une seule volonté. Lorsque le général en chef entreprend une opération, le chef d'état-major, qui se décharge de la partie la plus essentielle sur le quartier-maître, prend alors soin de tout ce qui est relatif aux vivres, aux munitions, aux transports et autres besoins de l'armée, tandis que le quartier-maître dirige les mouvemens de troupes et combine leurs opérations. Pour peu que ces deux officiers ne se soient pas bien entendus et n'agissent pas de concert, et les occasions de méprises ne sont pas rares, il arrive des accidens qui font avorter les projets les mieux conçus.

Les généraux choisissent leurs aides-de-camp parmi les officiers des corps qu'ils commandent. Ces officiers ont le pas sur ceux de même grade de leur arme, et comptent toujours dans leur régiment, où ils concourent pour l'avancement à l'ancienneté, sans préjudice de leurs titres à l'avancement au choix. Comme les généraux prennent souvent leurs parens pour aides-de-camp et qu'ils saisissent toutes les occasions de les charger de missions d'éclat, ces derniers font souvent un avancement rapide et non mérité. On a vu nombre de ces sujets si brillans sous le patronage de leurs généraux, être incapables de diriger une colonne, de faire une reconnaissance, de rédiger un simple rapport, lorsqu'ils en avaient perdu l'appui. L'ignorance de la plupart des aides-de-camp est une des plaies de l'armée russe. Aides-de-camp de généraux.

L'état-major d'un régiment se compose d'officiers qui commandent, qui aident au commandement et qui administrent. L'adjudant du régiment reçoit et transmet les ordres du commandant. Un officier est préposé au maniement des deniers, et un autre aux distributions de toute espèce; celui-ci est décoré du titre pompeux de quartier-maître, et c'est presque toujours un État-Major régimentaire.

employé du commissariat militaire. Ces deux officiers comptables devraient, aux termes des réglemens, adresser leurs rapports au colonel par l'intermédiaire de l'adjudant ; mais comme ils sont aux sources des profits illicites, les colonels se réservent la surveillance de leurs opérations. L'adjudant n'est chargé que de la partie militaire, de l'instruction, du personnel, du service, et de la rédaction des ordres du jour et des rapports. L'auditeur et le chirurgien lui adressent les leurs.

Telle est, dans l'armée russe, la constitution de l'état-major impérial et des états-majors généraux du corps d'armée, de division et de régiment.

Passons à l'organisation des troupes.

§ II. *Infanterie.*

Composition. L'infanterie russe se compose de la garde, des grenadiers, de l'infanterie de ligne, des bataillons de garnison et des invalides. La garde, les grenadiers et la ligne, se subdivisent en régimens de ligne, et en régimens légers.

Dans la ligne comme dans la garde, les régimens légers ont le nom de chasseurs, dans

es grenadiers, celui de carabiniers. Mais il n'y ı de différence entre les régimens de ligne, et :eux d'infanterie légère, que dans l'uniforme :t l'équipement.

L'infanterie légère forme en général le tiers le la ligne. Il y a 125 régimens d'infanterie de igne, dont 9 de la garde et 12 de grenadiers, :t 61 régimens d'infanterie légère, dont 3 de a garde et 6 de carabiniers. Voilà le fond de 'armée russe.

Les régimens d'infanterie de la garde ou de la ligne sont accouplés par deux et forment une brigade; deux ou trois brigades forment une livision.

Chaque division de l'armée comprend 6 régimens, dont 4 de ligne, 2 légers. Dans la garde, a division n'a que quatre régimens, dont un éger.

D'après l'organisation de 1816, tous les régimens d'infanterie sont à trois bataillons, mais presque tous les troisièmes bataillons, hors :eux de la garde, ont une destination spéciale qui empêche de les mettre en ligne. D'abord on les employa, en 1822, aux travaux qui s'exécutaient dans les places et dans les colonies; dans la campagne de Turquie, et dans celle Organisation.

de Pologne, ils ont fourni les hommes nécessaires pour compléter les deux premiers bataillons, en sorte que ce ne sont à proprement parler que des cadres.

Chaque bataillon a quatre compagnies, divisées en deux pelotons.

Voici la composition actuelle de l'infanterie russe disponible :

TABLEAU de la Formation de l'Infanterie Russe.

ÉTAT-MAJOR D'UN RÉGIMENT.		ÉTAT-MAJOR D'UN BATAILLON.	
Colonel	1	Lieutenant-Colonel	1
Adjudant du régiment	1	Major	1
Officier-Payeur	1	Adjudant du Bataillon	1
Quartier-Maître	1	Chirurgien	1
Auditeur	1	Écrivain-Sous-Officier	1
Chirurgien	1	Tambour du bat., S.-O.	1
Aumônier	1	TOTAL	6
Chirurgiens-Aides	2	COMPOSITION D'UNE COMPAGNIE.	
Tambour-Major	1	Capit. en prem. ou en sec.	1
Écrivain du rég., Serg-Maj.	1	Lieutenant	1
Musiciens	10	Sous-Lieutenant	1
Vaguemestre-Sous-Offic.	1	Enseigne	1
TOTAL	22	Sergent-Major	2
		Sergent d'armes	1
		Sergens, chefs de Section	4
		Sergens	12
		Tambours ou fifres	4
		Écrivain	1
		Soldats, y comp. 20 app.	210
		TOTAL	238

Ainsi, l'effectif d'un Bataillon serait de 976 hommes; la force d'un Régiment de trois Bataillons, de 2,950 hommes.

ATION s armée.	DIVISIONS.	BRIGAD.	RÉGIMENT.	
er éral llerie, ite EN I.	1.re Lieut.-gén., MANDERSTERN.	1	1. 1.er Marine.....	2. 2.e Marine.....
		2	3. 3.e Marine.....	4. 4.e Marine.....
		3	1.er Léger.....	2.e Léger.....
	2.e Lieut.-gén., GOLOWIN I..	1	5. Prince Guill. de Pr.	6. Prince Ch. de Pr.
		2	7. Revel.....	8. Estlande.....
		3	3.e Léger.....	4.e Léger.....
ef naj., ajor, H.	3.e Lieut.-gén., SCHKOURINE I.	1	9. Vieux Ingrie.....	10. Nouvelle Ingrie..
		2	11. Prince Kutuzof...	12. Velikoluki.....
		3	5.e Léger.....	6.e Léger.....
	4.e Gén.-major, SCHIRMANN...	1	13. Neva.....	14. Sophia.....
		2	15. Narva.....	16. Koprof.....
		3	7.e Léger.....	8.e Léger.....
iral llerie, on TE.	5.e Gén.-major, SOULIMA.....	1	17. Bielozero.....	18. Olonetz.....
		2	19. Schisserbourg....	20. Ladoga.....
		3	9.e Léger.....	10.e Léger.....
	6.e Gén.-major, SCHTEGMANN..	1	21. Arkhangel.....	22. Vologda.....
		2	23. Kostroma.....	24. Halitz.....
		3	11.e Léger.....	12.e Léger.....
ef naj., gén., RS.	7.e Lieut.-gén., SASS II.....	1	25. Murom.....	26. Nijegorod.....
		2	27. Nizof.....	28. Simbirsk.....
		3	13.e Léger.....	14.e Léger.....
	8.e Gén.-major, GERSDORS....	1	29. Troitzk.....	30. Penza.....
		2	31. Tambow.....	32. Saratow.....
		3	15.e Léger.....	16.e Léger.....
iral llerie, ER. ef maj., ajor, IGHS.	9.e Gén.-major, KOUPRIANOF..	1	33. Duc de Vellington.	34. Mohilew.....
		2	35. Vitebsk.....	36. Polotsk.....
		3	17.e Léger.....	18.e Léger.....
	10.e Lieut.-gén., BARTHOLOMÉ..	1	37. Feld-Mar. Diebistch	38. Pultava.....
		2	39. Alexopol.....	40. Krementchouk..
		3	19.e Léger.....	20.e Léger.....
	11.e Lieut.-gén., TIMOPHÉEF...	1	41. Elets.....	42. Siiewsk.....
		2	43. Bransk.....	44. Orel.....
		3	21.e Léger.....	22.e Léger.....
gén., INI- ef maj., ajor, ALSKY	12.e Gén.-major, SVETCHINE...	1	45. Kursk.....	46. Starokolsk.....
		2	47. Rylsk.....	48. Voroneje.....
		3	23.e Léger.....	24.e Léger.....
	13.e Lieut.-gén., LASCHKEVITCH	1	49. Vladimir.....	50. Suzdal.....
		2	51. Feld-Mar. Sacken.	52. Jaroslaw.....
		3	25.e Léger.....	26.e Léger.....
	14.e Lieut.-gén., GERVENS.....	1	53. Moscou.....	54. Butyrsk.....
		2	55. Borodyno.....	56. Tarutina.....
		3	27.e Léger.....	28.e Léger.....
	15.e Lieut.-gén., FEICH.....	1	57. Riazan.....	58. Riajsk.....
		2	59. Bielewsk.....	60. Tula.....
		3	29.e Léger.....	30.e Léger.....
	16.e Gén.-major, KLADISTCHEF.	1	61. Kuzan.....	62. Viatka.....
		2	63. Ufima.....	64. Perm.....
		3	31.e Léger.....	32.e Léger.....

DÉSIGNATION des corps d'armée.	DIVISIONS.	BRIGAD.	RÉGIMENS.	
5.e Lieut.-gén., Kayssarof. Chef d'état-maj., gén.-major, Crouzé.	17.e Gén.-major, Tcheodaief..	1	65. Ecatherinbourg..	66. Tobolsk....
		2	67. Tomsk.....	68. Kolivan....
		3	33.e Léger.	34.e Léger..
	18.e Gén.-major, Schoulgine..	1	69. Selenguinsk.....	70. Jakutsk....
		2	71. Okhotsk.....	72. Kamchatka.
		3	35.e Léger.....	36.e Léger..
	19.e Lieut.-gén., Prince Gortchakof.....	1	73. Azof.....	74. Dnieper....
		2	75. Ukraine.....	76. Odessa....
		3	37.e Léger.....	38.e Léger.
	20.e Lieut.-gén., Malinowsky.	1	77. Crimée.....	78. Sevastopol.
		2	79. Kozlof.....	80. Naschenbou
		3	39.e Léger.....	40.e Léger.
6.e Lieut.-gén., Roth. Chef d'état-maj., gén.-major, Hasfort.	24.e Lieut.-gén., Mouravief..	1	93. Brzesc.....	94. Bialystok..
		2	95. Lithuanie.....	96. Vilna.....
		3	47.e Léger.....	48.e Léger.
	25.e Lieut.-gén., Reubnitz. ...	1	97. Volhynie.....	98. Minsk.....
		2	99. Podolie.....	100. Gitomir ..
		3	49.e Léger.....	50.e Léger.
	26.e Lieut.-gén., Ostrochtchenko	1	101. Modlin.....	102. Praga.....
		2	103. Lublin.....	104. Zamosc...
		3	51.e Léger.....	52.e Léger.

GRENADIERS.

Lieut.-gén, Nadokof. Chef d'état-maj., gén.-major, Gourka.	1.re Lieut.-gén., Ougriumof..	1	1. Prince hér. de Pr.	2. Araktchaief
		2	3. Samogitie.....	4. Luck.....
		3	1.er Carabiniers...	2.e Carabin
	2.e Lieut.-gén., Polonistchef	1	5. Kief.....	6. La Princess de Wurtem
		2	7. Ekaterinoslaf.....	8. Prince de Mec
		3	3.e Carabiniers...	4.e Carabin
	3.e Lieut.-gén., Obroutchef.	1	9. Sibérie.....	10. Rumiantzof
		2	11. Prince Souvarof..	12. Astrakhan
		3	5.e Carabiniers...	6.e Carabin

GARDE.

Le Gr.-Duc Michel. Chef d'état-maj., gén.-major, Veimarn.	1.re Lieut.-gén., Ouchakof...	1	Préobrajensky.....	Siemienovsky...
		2	Izmailowsky.....	Chasseurs de la G
	2.e Lieut.-gén., Martinof....	1	Moscou.....	Grenadiers de la G
		2	Pawlowsky.....	Chasseurs de Fin
	3.e Lieut.-gén., Richter.....	1	Lithuanie.....	Grenadiers de l'I d'Autriche. ..
		2	Grenad.rs du Roi de Pr.	Volhynie.....
			Bataillon d'Arquebusiers finlandais.	

29 Divisions, 84 Brigades, 168 Régimens,

Non compris les Régimens et Bataillons de Grenadiers du corps du Caucase Finlande. *Pour mémoire.*

Ainsi il y aurait, d'après l'organisation, 562 Bataillons disponibles, dont la s'élèverait à 552,604 hommes.

Mais on sait qu'il y a toujours une grande différence entre le complet et l'effectif, entre l'effectif et le nombre d'hommes présens sous les armes. Cette différence est bien plus grande dans les régimens russes, que dans ceux des autres nations. En effet, il y a ordinairement dans chaque régiment, 6 armuriers, 6 faiseurs de bois de fusil, 6 forgerons, 30 serruriers, charpentiers, menuisiers, 6 infirmiers, 12 barbiers, et 2 bedeaux pour le service des popes, ce qui fait 68 non combattans (*niestroïowyie*). Indépendamment de cette perte, 61 officiers de tous grades sont autorisés à garder près d'eux pour leur service personnel, une quantité d'hommes fixée selon leurs besoins présumés (de 1 à 12), ce qui diminue un régiment de 160 à 200 hommes.

Considérations sur l'effectif de l'infanterie.

Enfin par un abus qui a passé en coutume et qui est toléré généralement, les colonels, les majors, les capitaines et tous les officiers emploient les ouvriers qui se trouvent dans le régiment, le bataillon, la compagnie, la section à leurs ordres, à toutes sortes de travaux, pour leur propre compte. Ces hommes détournés de leur service militaire, ne peuvent acquérir assez d'instruction. Dans les parades ou les revues, d'un prince du sang ou d'un inspecteur, ils

figurent bien dans les rangs, mais ils trouvent toujours des prétextes, si on ne les leur fournit, pour s'absenter le jour d'une action.

Les commandans de compagnies, et de régimens, soit pour éviter des réprimandes, ou pour augmenter leurs profits, n'accusent pas exactement les pertes provenant par décès ou par désertion; ajoutons encore que la durée du service, les privations et les fatigues qu'il impose, ruinent la santé des soldats. Ces causes, jointes aux mauvais traitemens qu'ils essuyent, font qu'une grande partie remplit constamment les hôpitaux.

Enfin les recrues destinées aux corps, n'y arrivent qu'après de longues marches, et à des époques irrégulières; les détachemens qu'ils sont censés recevoir, éprouvent toujours des pertes notables, qui diminuent d'autant l'effectif présumé.

De tout cela, nous pouvons conclure que, dans aucun cas, les régimens n'atteignent jamais leur complet, et que la force de l'armée est bien différente de celle qui résulte des états de situation officiels.

Dans les manœuvres et les inspections, il n'est sorte d'expédiens qu'on n'emploie pour dissimuler ce déficit : on a des files creuses au

centre des pelotons, et on place des sous-officiers, des cadets, des écrivains, des musiciens, jusqu'à des domestiques, des hommes du train, et des malades dans les rangs, afin que les inspecteurs soient moins exigeans et ne menacent pas d'exercer le devoir de leur charge; ainsi, un bataillon qui devrait être, d'après l'organisation, de 976 hommes et avoir des pelotons de 35 files, n'en a pas souvent au-delà de 22, à l'entrée en campagne.

Réduisant donc les régimens à deux bataillons de guerre, et les pelotons à 28 files dans la ligne, et à 32 dans la garde et les grenadiers; nous aurons un effectif de 1,800 hommes, par régiment de la garde et de grenadiers, et 1,000 par régiment de la ligne, ce qui donnera un total de 306,900 hommes d'infanterie, officiers compris.

§ III. *Cavalerie.*

La cavalerie régulière russe dont la création remonte au règne du czar Michel Fédorovitch, forma jusqu'au milieu du siècle passé presque le quart de l'infanterie; aujourd'hui elle n'en est plus que le sixième. Elle se divise en grosse cavalerie, et en cavalerie légère. Composition. Organisation.

La grosse cavalerie n'a que des cuirassiers;

sous le titre générique de cavalerie légère, on comprend les dragons, qui sont en réalité armés et équipés comme les chasseurs à cheval. Il y a 12 régimens de cuirassiers, dont 4 de la garde, un de grenadiers, 9 de dragons, 26 de uhlans dont 2 de la garde, 9 de chasseurs dont 1 de la garde, 18 de hussards dont 2 de la garde, 2 de cosaques de la garde, ce qui fait en tout 77 régimens, ou 470 et demi escadrons.

La plus grande partie de la cavalerie est répartie dans des corps dits de réserve, formés à l'instar de ceux qu'eurent les Français sous le règne de Napoléon. Les corps de réserve sont composés de deux ou trois divisions de différentes armes, dont une de grosse cavalerie. Les autres divisions, qui sont toutes de cavalerie légère, sont attachées aux corps d'armée d'infanterie.

Chaque division a deux brigades; la brigade contient deux régimens.

Les régimens ont sept escadrons, dont un de dépôt où se trouvent trente à quarante chevaux pour l'instruction des recrues. C'est dans l'escadron de dépôt que sont dirigés les hommes qui, hors d'état de supporter les fatigues d'une campagne, sont encore propres à dresser les recrues. C'est sur cet escadron qu'on dirige ces dernières. Les remontes sont presque toutes

dirigées aux escadrons de guerre. Trois régimens de la garde de Lithuanie étaient seuls à quatre escadrons ; mais aujourd'hui ils en ont sept. Les régimens colonisés ont treize escadrons, dont six seulement disponibles. La composition de ceux-ci ne diffère de celle des autres régimens, qu'en ce qu'à l'entrée en campagne, ils ont ordinairement des escadrons plus forts. Les sept autres escadrons qui servent à alimenter les premiers, se composent de trois escadrons de réserve, de trois de colons, et d'un de cantonniers. Les escadrons de réserve et de colons, n'ont chacun que cent chevaux, dont moitié est de réforme ; ils sont destinés à l'instruction des cantonniers.

Voici l'état de tous les régimens de cavalerie régulière :

TABLEAU de la Cavalerie régulière russe.

ÉTAT-MAJOR D'UN RÉGIMENT.		ÉTAT-MAJOR D'UN ESCADRON.	
Colonel	1	Capit. en prem. ou en sec.	2
Lieutenant-Colonel	1	Lieutenans	2
Majors	3	Cornettes	3
Adjudant du Régiment	1	Maréchal-des-logis-chef	1
Quartier-Maître	1	Maréchal-des-logis d'arm.	1
Chirurgien	1	Maréchaux-des-logis-ch. de section	4
Chirurgiens-Aides	2	Maréchaux-des-logis	12
Aumônier	1	Trompettes	3
Ecuyer	1	Cavaliers, dont 20 non montés	160
Ecrivain	1		
Trompette-Major	1		
TOTAL	14	TOTAL	188

Ainsi l'effectif d'un Régiment de six Escadrons serait 1,142 h.

DÉSIGNATION des corps.	DIVISIONS.	BRIGAD.	RÉGIMENS.	
1.er Cavalerie de réserve. Général, DEPRERADOVITCH.	1.re Cuirass. Gén.-maj., Prince GALITZIN.....	1	1. Chevaliers gardes de l'Impératrice.....	2. Gardes à cheval..
		2	3. Cuirassiers de l'Emper.	4. Cuirassiers du Gr Duc Alexandre...
	1.re Caval. lég. de la garde, Lieu.-g. TCHITCHERIN	1	1. Grenadiers à cheval...	1. Uhlans de la garde
		2	1. Hussards de la garde..	1. Leib-Cosaques....
	2.e Caval. lég. de la garde, Lieut.-gén. KNORRING.	1	1. Chasseurs de la Garde.	2. Uhlans du Grand-Michel.....
		2	2. Hussards de Grodno. — Cosaques d'Ataman Escadron de Cosaques d'Oural. — Escadron de saques de la Mer-Noire. — Demi-Escadr. de Cris	
2.e Cavalerie de réserve. Lieuten.-gén., NIKITIN.	2.e Cuirassiers. Liut.-gén. PALITCHIN.....	1	5. Ecatherinoslaw.....	6. Gluchowsky.....
		2	7. Astrakhan.....	8. Pskoff. .....
	2.e Uhlans. Gén.-major, GLAZENA.....	1	5. Bielgorod.....	6. Tchuguief.....
		2	7. Borysogleb.....	8. Sierpuchof.....
	4.e Uhlans. Gén.-Major, OSTEN-SACKEN.....	1	13. Bog.....	14. Odessa.....
		2	15. Woznesensk.....	16. Olviopol. .....
3.e Caval. de rés. Lieuten.-gén., Prince CHILKOFF.	3.e Cuirass. Lieut.-gén., KABLOUKOF I	1	9. Saint-Georges.....	10. Duc Alexandre de W temberg.....
		2	11. Prince Albert de Prusse	12. La Grande-Duch Hélène.....
	3.e Uhlans. Lieuten.-gén., REITERN.....	1	9. Ucraine.....	10. Novo-arkhangel....
		2	11. Novo-Mirgorod.....	12. Elisabethgrad.....
4.e Caval. de rés. Lieuten.-gén., POTAPOF.	1.re Dragons. Lieut.-gén., KRITNITZKY.....	1	1. Moscou.....	2. Kargopol.....
		2	3. Kinbourg.....	4. La Nouvelle-Russie
	1.er Chasseurs à cheval. L.-gén. OLSCHEWSKY.	1	1. Siever.....	2. Tchernigorod.....
		2	3. Niezyn.....	4. Dorpat.....
5.e Caval. de rés. Lieuten.-gén., GEISMAR.	2.e Dragons. Gén.-Maj., GRABBE.....	1	5. Kazan.....	6. Duc de Wurtembe
		2	7. Twer.....	8. Finlande.....
	2.e Chasseurs à cheval., L.-gén. ZABORYNSKY.	1	5. Pereieslaw.....	6. Roi de Wurtember
		2	7. Arzamof.	8. Tyraspol.....
Attachée au corps de gren.	1.re Uhlans. Lieut.-g., Pr. Ad. de WURTEMBERG	1	1. Grand-Duc Michel...	2. Sibérie.....
		2	3. Orenbourg.....	4. Iambourg.....
Id. au 1.er corps d'armée.	1.re Hussards. Gén.-maj., PASCHKOF..	1	1. Choumsk.....	2. Olviopol. .....
		2	3. Klastitch.....	4. Lubienski. .....
Id. au 2.e corps d'armée.	2.e Hussards. Lieut.-gén., SIEWERS IV.....	1	5. Archiduc Ferdinand...	6. Pawlograd.....
		2	7. Elisabethgrad.....	8. Irkoutsk .....
Id. au 3.e corps d'armée.	3.e Hussards. Gén.-Maj., SLATWINSKY.....	1	9. Achtyrsk.....	10. Alexandrie. .....
		2	11. Wittgenstein.....	12. Prince d'Orange...
Id. au 4.e corps d'armée.	4.e Hussard. Lieut.-gén., KABLOUKOF II.....	1	13. Ingrie	14. Grand-Duc Michel.
		2	15. Kief.....	16. Mittau.....
Id. au 5.e corps d'armée.	5.e Uhlans. Gén.-major, LASCHKAREF.....	1	17. Pétersbourg.....	18. Charkof.....
		2	19. Smolensk.....	20. Courlande.....
Id. au 6.e corps d'armée.	6.e Uhlans. Lieut.-gén., NOSTITZ	1	21. Pologne.....	22. Tartares. .....
		2	23. Lithuanie.	24. Volhynie.....

5 Corps de cavalerie de réserve, 19 Divisions, 38 Brigades, 76 Régimens,

Non compris un Régiment employé dans le corps du Caucase, *pour mémoire.*

Ainsi il y aurait, d'après l'organisation, 77 Régimens, 470 Demi-Escadrons, dont la force s'élè verait à 89,546 chevaux.

Nous n'avons pas compris, dans ce tableau, les septièmes escadrons de chaque régiment, attendu qu'ils n'entrent jamais en campagne et ne sont que des dépôts apauvris.

Considérations sur l'effectif de la cavalerie.

Quoique les commandans des régimens de cavalerie aient d'autres moyens de se procurer des bénéfices illicites, et qu'il ne soit pas possible de couvrir le manque de chevaux, comme celui d'hommes dans l'infanterie, néanmoins les pelotons de cavalerie n'entrent en campagne que sur quatorze à seize files, parce que, comme dans l'infanterie, il y a une soixantaine de non combattans par régiment, et qu'un grand nombre de chevaux qui peuvent figurer dans les rangs un jour de parade ou de manœuvres, ne supporteraît pas les fatigues de la guerre; d'ailleurs peu de temps avant la campagne de Pologne, l'ordre avait été donné aux corps de ne point remplacer les chevaux manquans, dans le but de ramener les pelotons de manœuvre à douze files; peut-être aussi de réduire l'effectif des régimens à quatre escadrons. Il est certain que cette mesure a été proposée, et qu'elle est regardée comme indispensable, à cause de la difficulté de trouver des officiers. Les appointemens étant en général très-faibles, il faut être riche pour servir dans

la cavalerie ; et les jeunes gens qui ont de la fortune, entrent de préférence dans la garde, où ils obtiennent un avancement plus rapide.

Évaluant donc la force des pelotons à seize files, comme a l'entrée en campagne, chaque escadron sera de cent-cinquante hommes, officiers compris, ce qui nous donnera 900 hommes par régiment, 70,575 hommes pour la totalité de la cavalerie regulière.

§ IV. *Artillerie.*

Composition. Organisation.

L'artillerie fut introduite en Russie sous le czar Jean Vasiliévitch, en 1482. Les étrangers, et surtout les Allemands, ont beaucoup contribué à son perfectionnement. Pierre I.er, dans la campagne contre les Turcs, sur le Pruth, avait déjà plus de soixante-dix bouches à feu. Depuis cette époque leur nombre a été augmenté de guerre en guerre, et l'armée russe est maintenant celle qui en traîne davantage à sa suite. Ce n'est pas une présomption en sa faveur, car plus il y a d'artillerie dans une armée, moins elle est mobile, moins l'infanterie est brave et la cavalerie audacieuse.

L'artillerie russe se divise en artillerie de campagne et en artillerie de garnison.

A la tête du personnel de l'artillerie sont une trentaine d'officiers-généraux, dont 10 commandent l'artillerie dans des corps d'armée, et 20 sont employés dans les arsenaux et autres établissemens de l'arme. Personnel.

Le corps de l'artillerie de campagne se compose de 43 brigades servant 119 batteries, dont 33 et demi à cheval. Les batteries sont réparties entre la garde, les grenadiers, l'infanterie et la cavalerie de la ligne.

Chaque batterie se divise en deux demi-batteries; la première est commandée par l'officier supérieur commandant la batterie, la seconde par le capitaine en 1er ou en 2d. Toute batterie se subdivise en 12 escouades, qui forment 6 pelotons. Le capitaine en 1er ou en 2d commande le premier peloton, le sous-lieutenant le second, le plus ancien enseigne le troisième, le plus jeune le quatrième, le plus ancien enseigne le cinquième, et le sixième le lieutenant.

Les sous-officiers commandent leurs escouades, un se trouve devant la pièce et la conduit; l'autre se place auprès des canonniers servans.

Les brigades à pied sont attachées aux divisions d'infanterie, les brigades à cheval à celles

de cavalerie. Deux ou trois brigades à pied forment une division d'artillerie, laquelle correspond à la brigade d'artillerie de la Prusse, et est attachée à un corps d'armée. Elle a pour commandant un général-major de l'arme; les brigades à cheval affectées aux réserves de cavalerie ne forment pas de division, et sont commandées par des colonels, comme toutes les brigades en général, excepté celles de la garde, qui ont à leur tête des généraux-majors.

Les brigades à pied de ligne se composent d'une batterie de position et de deux batteries légères. Dans la garde et les grenadiers, c'est l'inverse : les brigades ont deux batteries de position et une légère; il y a de plus, dans une des brigades de la garde, une batterie de position provenant de la garde de Lithuanie. Les brigades d'artillerie à cheval ont deux batteries légères, excepté celle de la garde, qui a une batterie de position, une batterie légère à cheval provenant de la garde de Lithuanie, et une demi-batterie de pièces de 3 d'artillerie dite de cosaques.

Les batteries à pied sont numérotées par brigades, les batteries à cheval, au contraire, n'ont qu'une seule série de numéros dans toute l'armée, à l'exception des batteries de la garde.

Une batterie de position à pied qui consistait auparavant en 12 pièces, dont 4 de 12 moyen calibre, 4 de 12 de plus petit calibre, et 4 de licornes d'un demi-poud, a ordinairement 6 pièces de 12 et 6 licornes de demi-poud. Matériel.

Une batterie légère à pied consiste en 12 pièces, dont 6 canons de 6 et 6 licornes de demi-poud.

Une batterie de position à cheval a 6 pièces de 12 et 6 licornes de demi-poud.

Une batterie à cheval a 6 pièces de 6 et 6 licornes d'un quart de poud.

L'organisation des batteries a subi quelques modifications après la campagne de Turquie; auparavant, elle était la même en temps de paix qu'en temps de guerre. Aujourd'hui pour faire quelques économies, on a déposé deux canons et deux licornes dans les arsenaux; le nombre des chevaux a été diminué en proportion, mais le personnel de la batterie est resté le même. Lorsqu'il faudra rentrer en campagne, on sera donc obligé d'acheter des chevaux pour compléter la batterie à 12 bouches à feu.

Dans une batterie de position à pied, il y a par pièce 2 sous-officiers, ordinairement 4 bombardiers, 17 canonniers servans ou con-

ducteurs, non compris 6 à 8 hommes de réserve.

Dans une batterie légère à pied, il y a par pièce 2 sous-officiers, 3 bombardiers, 11 canonniers servans ou conducteurs.

Dans une batterie de position à cheval, il y a 2 sous-officiers, 6 bombardiers, 17 canonniers servans ou conducteurs, outre 50 hommes de réserve à pied.

Dans une batterie légère à cheval, il y a 2 sous-officiers, 4 bombardiers, 12 canonniers servans ou conducteurs, et 40 hommes de réserve à pied.

Chaque batterie, comme en Prusse, a un détachement d'ouvriers avec un sous-officier, qui sont chargés de fabriquer et réparer tous les objets du matériel, de l'armement et de l'équipement.

Les pièces et les caissons sont conduits par des canonniers, et les batteries forment un tout complet, comme des bataillons et des escadrons dans l'infanterie et la cavalerie.

Voici le tableau détaillé de la formation des batteries.

TABLEAU de l'Artillerie russe.

Force et Composition d'une Batterie.

PERSONNEL.	BATTERIES de position à pied.	BATTERIES de position à cheval.	BATTERIES légères à pied.	BATTERIES légères à cheval.
el.	1	1	»	»
:nant-Colonel.	»	»	1	1
ıine en premier	1	1	»	»
ine en second	»	»	1	1
:nans	1	1	1	1
Lieutenans	2	2	2	2
;nes, dont 1 Adj., art.-Maître, 1 Trés.	3	3	3	3
:in et chirurgien	2	2	2	2
ɔurs et Trompettes.	2	2	2	2
ıt-Major, ou Ma-l-des-Logis-Chef	1	1	1	1
ɔu Mar.-des-Logis.	23	23	23	23
ırdiers	50	82	35	70
niers de 1re classe.	50	»	35	»
niers de 2e classe.	150	190	100	132
in.	1	1	1	1
TOTAL	287	309	207	239

MATÉRIEL.	BATTERIES de position à pied.	BATTERIES de position à cheval.	BATTERIES légères à pied.	BATTERIES légères à cheval.
Licornes de 1/2 poud, et Canons de 12	12	12	»	»
Licornes de 1/4 poud et canons de 6	»	»	12	12
Caissons de munitions.	36	36	24	24
TOTAL	48	48	36	36
CHEVAUX.				
Licornes de 1/2 poud, et canons de 12, à six ch., une batterie de posit. à cheval, à 8 chev.	72	96	»	»
Licornes de 1/4 poud, et canons de 6, à quatre chevaux; ceux à cheval, à six chev.	»	»	48	48
Caissons de munitions, à trois chevaux	108	108	72	72
TOTAL	180	204	120	120

IGNATION s armes.	BRIGADES.	BATTERIES de posit.	BATTERIES légères.	TOTAL.	PIÈCES.	HOMM.	CHEV.
	2 Brigades à pied.	5	2	7	84	1849	1140
	2 Brigades à chev.	1	3 1/2	4 1/2	54	1110	1200
diers	3 Brigades à pied.	6	3	9	108	2343	1440
	23 brigades à pied.	23	46	69	828	16123	9660
	10 Brigades à chev.	»	32	32	384	7328	7680
	TOTAUX	35	86 1/2	121 1/2	1458	28753	21120

ɔn compris les Brigades employées dans les corps du Caucase et de Finlande, *mémoire.* — Ainsi le corps d'artillerie de campagne, dans ses 133 1/2 batteries, ɔrendra 31,637 hommes et 22,860 chevaux pour le service de 1,458 bouches à feu.

Considérations sur l'effectif de l'artillerie.

Nous ne défalquerons rien sur l'effectif du personnel des batteries, attendu qu'il est de l'intérêt des commandans des batteries de les maintenir au complet, mais le nombre des chevaux et des pièces étant diminué d'un tiers, et plusieurs batteries n'ayant que 8 pièces avec un seul caisson par pièce, il ne restera plus que 150 chevaux de trait par batterie de position et 100 par batterie légère; à quoi ajoutant 100 chevaux de selle pour les batteries à cheval, on aura un total de 15,400 chevaux pour l'artillerie affectée à la ligne. Si l'on suppose les batteries de la garde et des grenadiers au complet, la force effective de l'artillerie de campagne présentera :

Hommes.	31,637
Chevaux.	21,360
Pièces.	1,206

§ V. *Génie.*

Composition. Organisation.

La création du corps du génie ne remonte qu'au règne de Pierre Ier; l'écossais Bruce lui traça ses attributions; Munich, qui fut longtemps directeur des fortifications, les étendit, et donna plus de consistance au corps; depuis cette époque, le génie a presque toujours eu à

sa tête des étrangers; ainsi sous les impératrices Anne et Elisabeth, le prince de Hesse-Hombourg en fut le directeur, sous Catherine II, le général Bauer en exerça les fonctions. Sous le règne d'Alexandre, elles furent remplies avec distinction par le général Oppermann, natif de la Hesse; c'est lui qui donna au corps son organisation actuelle.

Jusqu'en 1815, le génie n'avait que des officiers sans troupe et prenait ses travailleurs dans l'infanterie, où il y avait 2 sapeurs à sa disposition par compagnie; alors on organisa pour son service deux bataillons de sapeurs et deux régimens de pionniers. En 1816, lors de la réorganisation générale de l'armée, il y eut 2 bataillons de sapeurs et de pionniers, on forma bientôt après 2 escadrons de pionniers, dont un de la garde; aujourd'hui, le corps du génie a 5 brigades de troupes spéciales.

Les officiers du génie sont attachés à la garde ou à la ligne; les premiers ont les priviléges de la vieille garde : leur nombre n'est pas déterminé; il varie entre 3 officiers généraux, 3 officiers supérieurs, 20 à 25 officiers inférieurs.

Les officiers du génie de la ligne ont les prérogatives des officiers de la jeune garde : cette classe comprend 3 à 4 lieutenans-généraux,

14 à 16 généraux-majors, 70 à 75 officiers supérieurs et 260 à 270 officiers inférieurs. Le total des officiers du génie serait donc à peu près de 400.

Les troupes du génie se composent d'une brigade de sapeurs, de quatre de pionniers à deux bataillons et de deux escadrons de pionniers. Dans les bataillons de sapeurs, les troisième et quatrième compagnies sont dites de mineurs, dans ceux de pionniers au contraire, les deux dernières sont dites de pontonniers; mais cette distinction n'est que nominale.

Voici la force et la composition des troupes spéciales du génie.

TABLEAU des troupes du Génie russe.

ÉTAT-MAJOR D'UN BATAILLON DE SAPEURS OU DE PIONNIERS.		COMPOSITION D'UNE COMPAGNIE.	
Officiers supérieurs	2	Officiers	5
Adjudant	1	Sous-Officiers	18
Quartier-Maître	1	Tambours	4
Chirurgien	1	Ecrivain	1
Chirurgien-Aide	1	Soldats	210
Ecrivain	1	TOTAL	238
TOTAL	7		

L'effectif du bataillon serait donc de 977.

BRIGADES.	BATAILLONS.
(1) 1.re de pionniers.	N.o 1..... N.o 2... N.o 1 colonisé.
(2) 2.e »	N.o 3..... N.o 4..... N.o 2 colonisé..... N.o 1 de réserve.....
3.e »	N.o 5 (3)... N.o. 6...
4.e »	N.o 7... N.o 8.. (4).
1.re de sapeurs	Bataillon des sapeurs de la Garde, N.o 1.
1.re de pionniers à cheval.	Escadrons de pionniers de la Garde, N.os (5).

Notes.

(1) Cette brigade se trouve près des constructions de Dunabourg.

(2) Celle-ci est à Bobruysk.

(3) Ce bataillon est à Dunabourg.

(4) Celui-ci est au corps du Caucase.

(5) Ce bataillon est attaché au corps des grenadiers.

Ainsi le corps du génie aurait, d'après l'organisation, 12,501 hommes, et 350 à cheval.

Les bataillons de pionniers ont la force et la composition de ceux de l'infanterie ; mais il convient de retrancher de leur total tous les non combattans et les quatre bataillons employés aux travaux des places, qui ne sont pas disponibles pour la guerre de campagne ; et alors la force des troupes de l'arme ne sera guère que de 7,550, dont 350 à cheval, car dans l'escadron de pionniers à cheval, qui fait aussi le service de pontonniers, il faut au moins 161 hommes, pour jeter un pont de 50 pontons. Considérations sur l'effectif du Génie.

§ VI. *Troupes hors ligne.*

Nous rangerons dans cette catégorie, 1.° les bataillons de garnison, 2.° les compagnies d'invalides, 3.° les compagnies d'artillerie de garnison, 4.° les compagnies d'ouvriers militaires, 5.° la gendarmerie, et 6.° le corps du train. Nous verrons plus tard comment le gouvernement sait donner une apparence de vie à toutes ces forces mortes, en les divisant par brigades, et en formant de la majeure partie d'entr'elles un corps dit de l'intérieur.

Les bataillons de garnison se recrutent, officiers et soldats, d'hommes incapables de sou- Bataillons de garnison.

tenir les fatigues de la guerre ; on y renvoie à la vérité, par punition, les officiers d'une conduite irrégulière, mais c'est le plus petit nombre; 55 de ces bataillons font le service sédentaire ; à l'époque du recrutement, ils escortent les recrues à leur destination, ils font la police, et sont destinés à la garde de l'intérieur du pays; nous supposons leur force de 500 hommes, officiers compris, ce qui donne 27,500 hommes ; 43 de ces bataillons, composés des hommes les plus valides, font partie des corps du Caucase, d'Orenbourg et de Sibérie ; en évaluant l'effectif de ces derniers à 976 et en en retranchant les non-combattans, comme dans les bataillons de ligne, nous aurons pour leur totalité 34,400. On voit par cet exposé que le total des hommes encadrés dans les 98 bataillons, n'est pas moindre de 51,900.

Compagnies d'invalides.

Les compagnies d'Invalides sont également recrutées par des individus incapables d'un service actif; elles sont destinées au service de l'administration intérieure, et à celui de provinces, et quelquefois même des corps d'armée ; leur effectif est porté à 100 hommes terme moyen. Ainsi dans les 513 compagnies nous aurons 51,300 hommes.

L'artillerie de garnison est, pour cette arme, ce que sont les bataillons de garnison pour l'infanterie. Les canonniers n'y entrent qu'après 20 ans de service. Elle se compose de 16 brigades dont les compagnies sont à résidence fixe dans les places et les postes militaires, ainsi que dans les arsenaux et les établissemens de l'arme. Les compagnies n'ont pas un complet régulier, elles ont ordinairement 4 officiers et 100 à 150 canonniers. Le nombre des compagnies n'est pas le même dans chaque brigade. Chacune de celles-ci est répandue dans un cercle militaire territorial. C'est beaucoup d'estimer leur force à 500 hommes, ce qui nous donnerait pour toute l'artillerie de garnison 8,000 hommes. Artillerie de garnison.

Le nombre des compagnies d'ouvriers militaires employés dans les arsenaux et autres établissemens est de 40 à 50; leur complet n'est pas déterminé; elles sont commandées par 2 à 4 officiers, elles doivent avoir un effectif de 160 hommes; prenant pour terme moyen 120, on aura pour les 50 compagnies, 6,000 hommes. Ouvriers militaires.

La gendarmerie se subdivise en gendarmerie impériale, territoriale et locale. La première Gendarmerie.

qui fait le service des palais impériaux, ne consiste que dans un demi-escadron; la gendarmerie territoriale comprend 5 régimens répartis par brigades dans les gouvernemens de Pétersbourg, Moscou, Vitebsk, Kief et Kazan. La gendarmerie locale se compose de 4 escadrons dont 2 à Pétersbourg et 2 à Moscou. La totalité de cette arme peut être évaluée à 24 escadrons et demi, et 3,675 hommes à cheval.

Train des équipages.

Le corps du train depuis l'organisation qu'on lui a donné en 1822, se divise en brigades et bataillons de 4 à 6 compagnies. De manière qu'un bataillon, suivant sa force, est affecté au transport d'une division d'infanterie ou de cavalerie, et une compagnie à celui d'un régiment. Chaque compagnie a un personnel d'un officier et 50 hommes, et un matériel de 24 voitures et 90 chevaux de trait. Ces voitures transportent les effets de l'administration, les subsistances, et les munitions de guerre.

Une brigade est attachée à un corps d'armée ou à un corps de cavalerie de réserve, et est répartie entre les régimens et les batteries. Ce corps comprend donc 13 brigades, dont l'effectif se portera à près de 13,000 hommes, et à plus de 24,000 mille chevaux.

Les brigades ne sont réunies que lorsque les troupes sont en campagne, ou dans des camps d'exercice.

Le matériel de l'administration est léger et solide; il n'a cependant que deux modèles de voitures; les unes, et c'est le plus grand nombre, sont à quatre roues et à timon; les autres, à limonière. Les premières sont attelées à quatre chevaux, les autres à trois; toutes sont couvertes d'une toile vernissée qui ne s'écaille point et qui a de l'éclat.

§ VII. *Troupes irrégulières.*

Tous les auteurs ont évalué la cavalerie irrégulière de la Russie beaucoup trop haut, n'ayant basé leurs calculs que sur des données peu certaines. Il est vrai qu'il est difficile d'en déterminer le nombre d'une manière positive; car d'un côté les exigences des empereurs sont presque sans bornes, et de l'autre la cupidité et la soif du butin des barbares qui fournissent cette cavalerie, peuvent entraîner des tribus entières. Toutefois, il est à propos de remarquer que l'épuisement suit de près l'abus, et que les ressources de la Russie en troupes à cheval de cette espèce ont beaucoup diminué.

Les campagnes de Saxe et de France ont enlevé plus de vingt mille Cosaques à leurs steppes ; celles de Perse et de Turquie ne leur ont pas été moins funestes, les cavaliers persans et turcs ayant sur eux une supériorité incontestable à cause de leurs armes, de leur bravoure, de l'agilité et de l'élan de leurs chevaux. La population guerrière des contrées où vivent les Cosaques a donc diminué sensiblement.

La cavalerie irrégulière consiste principalement dans la population virile des Cosaques qui habitent les rives du Don et du Volga, les côtes de la mer Noire, de la petite Russie, et dans celles de la Tartarie et d'autres contrées des extrémités nord-est de l'empire. On croit qu'elle composerait cent-soixante pulks ou régimens. Voici leur état :

DÉSIGNATION DES CONTRÉES.	RÉGIMENS.
Cosaques du Don	70
» de Sibérie	30
» de la mer Noire	21
» de la petite Russie	18
» d'Oural	10
» du Terek supérieur	3
» de Grebenskaia, ou Terek inférieur	3
» du Bog	3
» du Volga	2
TOTAL	160

D'après ce classement fait, depuis plus de trente ans, sur des renseignemens dont rien ne garantissait l'exactitude, car les recensemens ne sont pas faciles à prendre dans ces pays où la population est presque nomade, le gouvernement russe a arrêté que quarante pulks ou le quart servirait à tour de rôle pendant un an. Il les emploie de préférence à la garde des frontières de l'Asie; mais lorsqu'il est engagé dans une guerre sérieuse, soit en Europe, soit en Asie, il peut les en retirer en les fesant remplacer par moitié du contingent ordinaire. Les derniers pulks levés font alors le service des frontières de l'Asie.

Il résulte de ces données que la Russie pourra mettre sur pied soixante pulks de Cosaques. La force d'un pulk étant de cinq cents lances au plus, ce sera donc trente mille lances, dont tout au plus vingt mille pourraient sortir hors de l'empire.

Dans la guerre de Turquie on employa quarante-deux pulks, dont vingt-huit en Europe, et quatorze en Asie; mais ces quarante-deux pulks ne fournirent pas au-delà de quinze à dix-huit mille lances. Dans la guerre de Pologne, on ne put disposer au commencement de l'invasion que de onze pulks, dont l'effectif ne

dépassa pas cinq mille chevaux; et si plus tard on y fit passer quelques régimens, ce furent de faux Cosaques provenant des contingens extraordinaires frappés sur les habitans des rives de la Newa et de la Dwina.

La rareté des Cosaques s'est tellement fait ressentir dans ces derniers temps, que le gouvernement a été obligé de rendre les priviléges qu'il avait retirés aux anciens habitans de l'Ukraine, à condition qu'ils serviraient pendant quinze ans et recruteraient six régimens de Cosaques permanens.

CHAPITRE IV.

Division des forces de la Russie. — Corps en station obligée. — Corps de l'intérieur. — Armées disponibles. — Organisation nouvelle.

Pour ne pas revenir sur ce qui touche à l'organisation, nous avons successivement présenté la formation des différentes armes, abstraction faite du rôle qu'elles doivent remplir dans les circonstances où elles se trouvent placées. Nous allons tâcher maintenant de faire ressortir le véritable chiffre de l'armée, en prenant en considération d'un côté les vides occasionnés dans les cadres par les motifs que nous avons déjà signalés, et en défalquant de l'autre les forces qui ont une destination obligée.

Si les corps de toutes armes avaient leur complet d'organisation, l'empereur de Russie aurait sur pied, savoir :

Infanterie, y compris les bataillons de garnison et les invalides. . .	673,372 h.
Cavalerie, y compris 30,000 Cosaques.	119,546
TOTAL *à reporter*. . .	792,918

Report.	792,918
Artillerie de camp. et de garnison.	39,637
Troupes du génie, y compris les ouvriers militaires.	19,051
Gendarmerie	3,675
Train des équipages	13,000
TOTAL.	868,281

Mais de ce total énorme il convient de déduire:

Pour le manque au complet :

Des troisièmes bataillons de 186 régimens d'infanterie employés dans les places ou aux travaux publics des colonies militaires, etc., ci.	181,536
Des 470 escadrons et demi de cavalerie.	18,971
Des 4 bataillons du génie.	3,904
Pour les non combattans, à raison de 174 hommes par régiment d'infanterie de la garde ; de 374 par régiment de ligne ; de 176 par bataillon du génie, lesquels sont employés aux travaux particuliers des corps et des chefs et au service personnel des officiers.	73,333
Du train des équipages.	13,000
TOTAL.	290,744
Il ne reste plus ainsi que.	577,537

Voyons actuellement la répartition de ces masses.

Le gouvernement est obligé de tenir sur quatre de ses frontières des corps de troupes sur le pied de guerre, soit pour protéger le territoire de l'empire continuellement ravagé par les hordes barbares qui habitent les contrées limitrophes, soit pour tenir dans l'obéissance des peuples récemment incorporés et impatiens du joug.

Ces quatre corps sont ceux du Caucase, de Finlande, d'Orenbourg, et de Sibérie. L'infanterie de ces derniers ne se compose, il est vrai, que de bataillons de garnison, mais ils se recrutent en partie avec des hommes provenant des levées générales, et en partie avec les vétérans les plus valides. Corps en station obligée.

On trouvera dans le tableau suivant, qui résume leur force, tous les renseignemens que nous avons pu nous procurer sur leur organisation. On sent que, dans tous les cas, les 60,000 dont ils se composent ne sauraient être enlevés à leur destination sans être exposés à de grands dangers.

CORPS DU CAUCASE.

Général d'infanterie baron Rozen I, commandant en chef. (Quart.-génér. à Tiflis.) — nant-général Pankratief IV, chef d'état-major.

DIVISIONS.	BRIG.	RÉGIMENS.	BATAILL.	ESCADR.
21e. Lieut.-Gén. Rozen IV.	1	81e. Kourinsk. 82e. Astrakhan...	4	»
	2	83e. Tiflis... 84e. Paskewitch..	4	»
	3	41e. lég. 42e. léger...	4	»
	4	Bataillons de la ligne de Géorgie...	12	»
22e. Lieut.-Gén. Frolof (1).	1	85e. Tenginsk. 86e. Nawanginsk.	4	»
	2	87e. Kabardinsk. 88e. Mingrelie...	4	»
	3	43e. léger. 44e léger....	4	»
	de rés.	Grenadiers de Kherson, Géorgie, Erivan.....	3	»
		Pionniers. Bataillon no. 8.....	1	»
		Dragons de Nijégorod, colonel Dobrof.....	»	»
		Artillerie. Brigades nos. 21, 22, et de grenadiers.....	»	12
		Cosaques.... 5000 chevaux.	»	»

CORPS D'ORENBOURG.

Commandant, lieutenant-général comte Suchtelen II, (Quartier-général à Orenbo
Chef d'état-major, général-major Mistrof.

DIVISIONS.	BRIGADES.
27e. Lieutenant-général Gemtchujnikof.	1re. Général-major Stellich.....
	2e. Général-major Ouchakof.....
	3e. Général-major Dreniakin.....
	4e. (2) Lieutenant-général Bagouwlosky.....
	Cosaques..... 3000 chevaux.

(1) Cette division fait en quelque sorte un corps détaché, dit de la mer Noire, et se trouve actuellement sous les ordres supérieurs du général Veliaminof III.

RÉG.

DÉSIGNAT. DES CORPS.	
Corps du Caucase...	
» de Finlande...	
» d'Orenbourg..	
» de Sibérie....	
Totaux.....	

Non compris.....

CORPS DE FINLANDE.

Commandant, le vice-amiral MENZIKOF. (Quartier-général à Helsingfors.)

SIONS.	BRIGAD.	RÉGIMENS.	BATAILL.	ESCADR.	PIÈC.
ieut.-Gén.	1	89e. Wyborgh. 90e. Pietrowsk...	4		»
RSON 1.	2	91e. Neischlotsk. 92e. Vilmanstrand.	4		»
	3	45e. léger. 46e. léger.....	4		»
		Artillerie. Brigade no. 23.....	»		36

CORPS DE SIBÉRIE.

Commandant, le général d'infanterie VELIAMINOF. (Quartier-général à Omsk)
Chef d'état-major, général-major BRONIEWSKY.

DIVISIONS.	BRIGADES.	BATAIL.
Lieutenant-général AINT-LAURENT.	1re. Général-major Aigustof.....	3
	2e. Colonel Beznosikof.....	4
	3e. Général-major Litwinoff.....	4
	4e. Général-major Adamowitch.....	4
	Cosaques..... 3000 chevaux.	

I (3).

HOMM.	CHEV.	PIÈCES.
35,983	2,904	108
10,301	350	36
12,800	»	»
12,000	»	»
71,084	3,254	144

10,000 Cosaques.

(2) Cette brigade est détachée dans les montagnes d'Ecatherinbourg.

(3) L'effectif des régimens est réduit au chiffre des régimens de ligne des armées actives.

Troupes de l'intérieur.

Le corps de l'intérieur, qui se compose de 55 bataillons de garnison, ainsi que 16 brigades d'artillerie et 24 escadrons et demi de gendarmerie, doivent aussi être défalqués du nombre des combattans disponibles, en raison de l'espèce de troupes dont ils se composent, et de la nécessité où se trouve le gouvernement d'avoir à sa disposition des moyens de coercition pour faire exécuter ses ukases despotiques dans les provinces. On aurait pu tout aussi bien obtenir le même résultat, sans encadrer ces troupes en brigades et sans en former un corps de troupes; mais comme on tient beaucoup en Russie à exagérer la force de l'état militaire aux yeux de l'étranger, on a imaginé cette organisation qui peut l'induire en erreur et lui faire croire que les 96,475 hommes de leur effectif sont disponibles, et se réuniraient au premier ordre sur le point qui leur serait désigné. La vérité est que, placer des corps sous les ordres d'un chef dont le quartier général est si éloigné, c'est paralyser en quelque sorte leur action, à moins qu'on ne regarde l'emploi de ce général, comme une sinécure ou comme un titre purement honorifique.

Voici le tableau de la force et de la composition de l'armée de l'intérieur.

Général d'infanterie KAPTCHEVITCH, Commandant; quartier-général à Pétersbourg. Chef d'Etat-Major, Général-Major PIATKIN.

Cercles territoriaux ou *okryh*.	Quartiers-Généraux.	Brig.	Bataill.	Compagn. d'invalides	Total par cercle.
1	Riga	2	5	26	5,100
2	Witebsk	1	4	45	6,500
3	Kief	1	5	60	8,500
4	Kherson	2	4	28	4,800
5	Wologda	3	7	38	7,300
6	Tver	3	6	64	9,400
7	Tula	3	6	75	10,500
8	Ufa	1	3	34	4,900
9	Kasan	2	5	55	8,000
10	Astrakhan	1	3	16	3,100
11	détaché au corps de Sibérie.	»	»	»	»
12	Vilno	3	6	57	8,700
»	Pétersbourg	garde	1	15	2,000
11	»	23	55	513	78,800

RÉCAPITULATION.

55 Bataillons de garnison à 500 hommes	27,500
513 Compagnies d'invalides à 100 hommes, terme moyen.	51,300
16 Brigades d'artillerie de garnison à 500 hommes	8,000
50 Compagnies d'ouvriers militaires à 120 hommes	6,000
24 1/2 Escadrons de Gendarmes à 150 chevaux	3,675
TOTAL	96,475

Armées disponibles.

Si, après avoir défalqué la masse des hommes encadrés dans l'état militaire, ceux qui forment les quatre corps en station obligée sur les frontiéres, on en soustrait encore les troupes de l'intérieur, il n'en restera plus que 379,978 disponibles, non compris 20,000 Cosaques.

Cette masse forme trois armées distinctes, savoir : celle du maréchal Paskewitch, qui est en première ligne sur la Vistule; la seconde, aux ordres du maréchal Sacken, cantonnée sur le Dniéper et dans les gouvernemens autour de Moscou; la troisième, dite *de réserve*, commandée par le grand-duc Michel, stationnée à Pétersbourg et aux environs.

On peut voir leur composition dans le tableau ci-joint :

ARMÉE ACTIVE.

Feld-maréchal Paskewitch, commandant en chef. (Quart.-génér. à Varsovie.
Lieut.-gén. Gortchakof, chef d'état-major.—Lieut.-gén. Berg, quartier-maître.

DÉSIGNATION DES CORPS.	DIVISIONS d'Infanterie.	DIVISIONS de Cavalerie.	Bataillons.	Escadrons.	Batteries.	Hommes.	Chevaux.	Pièces.
1.er Corps d'armée.....	4	1	49	24	14	46,062	5,400	112
2.e » ».....	4	1	49	24	14	46,062	5,400	112
3.e » ».....	3	1	37	24	11	35,761	5,050	88
3.e Corps de cavalerie de réserve.	»	2	»	48	4	8,116	8,000	32
4.e » ».....	»	2	»	48	4	8,116	8,000	32
TOTAL.....	11	7	135	168	47	144,117	31,850	376

PREMIÈRE ARMÉE.

Feld-maréchal Osten-Sacken, commandant en chef. (Quart.-génér. à Kief.)
Lieutenant-général Krasowski, chef d'état-major.
Général prince Yaschwill, commandant l'artillerie.

4.e Corps d'armée.....	5	1	61	24	17	56,363	5,750	136
5.e » ».....	4	1	49	24	14	46,062	5,400	112
6.e » ».....	3	1	36	24	11	35,761	5,050	88
2.e Corps de cavalerie de réserve.	»	3	»	72	6	12,174	12,000	48
5.e » ».....	»	2	»	48	4	8,116	8,000	32
TOTAL.....	12	8	146	192	52	158,476	36,200	416

RÉSERVE.

Grand-duc Michel, commandant en chef. (Quartier-général à Pétersbourg.)
Général major Veimarn, chef d'état-major.

Corps de la Garde.....	3	»	26	»	7	25.149	1,140	84
» de grenadiers.....	3	1	37	24	11	39,601	1,920	132
1.er Corps de cavalerie de réserve.	»	3	»	76 1/2	4 1/2	12,635	11,590	54
TOTAL.....	6	4	63	100 1/2	22	77,385	14,650	270
TOTAUX.....	29	19	244	460	121	379,978	82,700	1062

Non compris..... 20,000 Cosaques.

Le tableau ci-dessus donne le maximum des troupes dont la Russie peut disposer pendant trois ou quatre ans. En effet, le recrutement forcé des trois dernières années ne permet pas de lever désormais plus de deux hommes sur cinq cents, ressource à peine suffisante pour remplir les pertes ordinaires de paix, d'autant plus que plusieurs divisions sont réduites à moitié de leur effectif. Ajoutons que des levées considérables ayant été faites en 1812 et en 1813, le petit nombre d'hommes qui en proviennent et qui ont échappé aux désastres des dernières campagnes, doivent être libérés en 1834 et 1835, ou passer dans les invalides.

Considérations sur les forces militaires disponibles de la Russie en général.

Ces forces, bien que plus faibles de moitié que celles présentées dans les tableaux publiés par des écrivains officieux, n'en sont pas moins imposantes; toutefois, ce serait une grande erreur de croire qu'elles pussent être réunies de suite, et portées sur une ligne avec la facilité qu'en France, en Allemagne ou en Italie, on rassemblerait de pareilles masses. On n'y peut faire voyager les troupes en poste ni par colonnes considérables sur plusieurs routes parallèles; elles sont obligées de suivre, par petits échelons, des itinéraires qui font beaucoup de détours, à cause de la rareté et de la pauvreté des

gîtes. Cet inconvénient, joint à la pesanteur naturelle des troupes, augmentée encore par un attirail de chariots indispensable, rend leurs marches très-lentes. Il fallut deux ans à la Russie pour se préparer à la guerre de Turquie. Pourtant l'armée d'invasion n'était que de 120,000 hommes, et le corps d'observation cantonné en Lithuanie et en Pologne, comptait 80,000 combattans. Cette difficulté de réunir de grandes masses en temps utile, tant à cause de l'énormité des distances à parcourir, qu'à cause de la misère du pays et des vices de l'administration, coûta à la Russie plus de 120,000 hommes, qui allèrent se fondre successivement, sans qu'on s'aperçut de leur présence, dans les cadres des premiers corps entrés en Turquie (1).

Attaqué au cœur de l'empire par l'insurrection de la Pologne, l'empereur ne put rassembler en deux mois que 120,000 hommes,

(1) Cette consommation est bien faible en comparaison de celle qui eut lieu, au rapport de Lloyd, dans la guerre de 1773 et 1774. *On fit en Russie*, dit-il, *trois cent mille hommes de levée; et cependant à la paix, la principale armée, aux ordres de Roumianzof, ne se trouva que de trente-six mille hommes, et l'autre qui agissait en Crimée, sous le prince Dolgorouki, n'était que de douze mille hommes; et l'une et l'autre manquaient des articles les plus nécessaires!*

pour éteindre le foyer qui se trouvait si près de son centre de force et de puissance. Les soixante mille hommes de renfort successivement envoyés à l'armée d'expédition pendant le cours des opérations, auraient été écrasés en détail, si les chefs de l'armée polonaise avaient agi avec plus d'ensemble et d'habileté.

La lutte s'étant prolongée quelques mois au-delà du terme qu'on lui avait assignée à Pétersbourg, l'empereur fut obligé de retirer toutes ses troupes de la Turquie, pour couvrir la Volhinie et la Podolie, et imagina de former, comme Napoléon vers la fin de 1800, des armées de réserve fictives, afin d'en imposer par l'étalage des forces qu'il n'était point en son pouvoir de réunir.

De ces faits patens, on peut et doit conclure que, dans le cas où la Russie prendrait l'offensive sur la frontière de Prusse pour porter ses armées vers l'Oder, elle ne pourrait mettre en action plus de 180 à 200,000 combattans, et tenir en réserve plus de 100,000 hommes. Si la guerre se prolongeait et qu'elle ne fût pas inquiétée chez elle, elle pourrait alimenter cette armée, qu'elle pousserait au centre de l'Europe avec des bataillons et des escadrons de marche tirés des dépôts de ses troisièmes ba-

taillons, jusqu'à la concurrence de 30 ou 40,000 hommes par campagne. Mais remarquons bien, que cette hypothèse est la plus favorable pour la Russie. Si cette puissance était en guerre avec l'Autriche, elle ne pourrait engager que 120 à 150,000 hommes, car elle laisserait sur ses flancs et ses derrières des peuples impatiens de son joug; obligée d'ailleurs de prendre les marais de Prypetz pour base, elle risquerait, en cas de revers, de voir couper ses communications, à moins qu'elle ne se décidât à faire son invasion par la vallée du Danube, en laissant sur son flanc droit la Moldavie et la Valachie, provinces soumises, mais susceptibles d'être entraînées dans un mouvement insurrectionnel, en cas que les Russes vinssent à éprouver des échecs.

Il serait inutile de nous occuper de l'hypothèse où la Russie aurait à porter la guerre en Turquie. Les choses sont bien changées; maintenant, si elle est tenue à maintenir des troupes considérables sur cette frontière, c'est pour protéger l'empire ottoman, et non pour lutter contre lui.

S'il était question de porter la guerre dans l'Inde, la Russie qui a étendu ses conquêtes à plus de 50 myriamètres au-delà du Cau-

case, et qui tient dans son alliance la Turquie et la Perse, peut faire la guerre en Asie avec de grandes chances de succès, sans avoir besoin de mettre en action plus de cinquante mille hommes, attendu que les Persans et les Turcs leur serviraient d'auxiliaires.

Nouvelle organisation de 1833.

Les ukases du mois d'avril apportant quelques changemens dans l'organisation que nous avons rapportée de l'armée russe, quelques journaux, organes du cabinet de Pétersbourg, ont publié avec affectation la nouvelle organisation qu'elle vient de recevoir. Si l'on peut ajouter foi à ce qu'ils rapportent, les divisions n'auront plus que quatre régimens au lieu de six; mais les régimens, au lieu de trois bataillons, en auraient quatre actifs et deux de réserve, d'où il résulterait une diminution de deux bataillons par division, de six par corps d'armée.

Il y a déjà long-temps, que la difficulté de recomposer l'armée et de l'entretenir sur le pied de guerre, a mis le gouvernement dans la nécessité de rechercher les moyens les plus simples d'y parvenir. On sait que l'empereur Alexandre voulait coloniser ses régimens, et on verra dans le chapitre suivant combien cet essai

fut malheureux. Le chiffre de l'armée diminua tous les jours, bien qu'aucune guerre n'éclatât depuis 1815 jusqu'à sa mort. Sous l'empereur actuel, l'armée éprouva des pertes si considérables, qu'elle en fut presque désorganisée. On sait qu'après les campagnes de Perse et de Turquie, les débris des 11.e, 12.e, 13.e, 14.e et 15.e divisions furent amalgamés pour former deux divisions mixtes (*zwodnyie*), où les brigades étaient composées de quatre bataillons de différens régimens. Les divisions des autres corps ne furent pas moins affaiblies, bien qu'elles eussent tiré 120,000 hommes de renfort de leurs dépôts dans le cours de deux ans. Quelques divisions n'avaient plus, à la fin de la guerre de Turquie, que 2,000 hommes, et la 4.e, par exemple, n'arriva à Riga qu'avec 1,500 hommes.

La campagne de Pologne empêcha, non-seulement de porter tous ces corps au complet, mais encore de remplir le vide des autres. Ainsi, les 1.er et 6.e corps, et le corps de grenadiers n'avaient pas, avant la prise de Varsovie, selon les bulletins russes, au-delà de 400 hommes par bataillons. Plusieurs régimens ne consistaient même qu'en un seul bataillon, quoiqu'ils eussent reçu toutes les recrues que

pouvaient leur fournir leurs bataillons de réserve.

Il est donc évident que l'armée était fort au-dessous de son effectif réglementaire ; et, supposé qu'on ait pu depuis lever des hommes, on aura toujours éprouvé beaucoup de gêne pour les encadrer, faute d'argent.

Dans cette situation, il n'y avait qu'un parti à prendre et c'est celui auquel l'Empereur s'est arrêté, de laisser d'un côté intacts les corps d'armée et les divisions, de l'autre de diminuer le nombre des régimens d'un tiers de leur effectif ; mais comme il a senti qu'une semblable réforme, opérée dans une conjoncture où le cabinet de St. Petersbourg tient un langage altier, décèlerait une foiblesse réelle, on a essayé de faire prendre le change en déclarant que chaque régiment au lieu d'être composé de 3 bataillons le serait dorénavant de 6. Ce qui peut faire croire qu'à la place des 378 bataillons contenus dans ses 7 corps d'armée, le gouvernement en aura désormais 504, ce qui ferait une augmentation de 126 bataillons. Mais cette ordonnance n'est qu'un mensonge grossier. D'abord, il faut remarquer que, des 6 bataillons de chaque régiment, 4 seulement seront actifs et 2 de réserve ; ainsi une division de 4 régimens sera

CHAPITRE V.

Colonies militaires.

§ I.er *Organisation.*

Objet des colonies militaires.

Par les campagnes de 1812 et 1813, la population mâle de la Russie ayant été diminuée de plus d'un million d'âmes, et sa dette s'étant accrue jusqu'à près d'un milliard, l'Empereur, pour maintenir la prépondérance qu'il s'était acquise dans les affaires de l'Europe, se vit dans la nécessité de conserver sur pied l'armée qu'il avait levée pour lutter contre Napoléon, et d'aviser aux moyens de l'entretenir par d'autres combinaisons. Il était difficile de redemander des hommes aux propriétaires dont ils sont la fortune, il fallait donc recourir à des moyens tout nouveaux pour remédier à des inconvéniens aussi graves.

Plusieurs projets tendant à entretenir les troupes aux moindres frais possibles et à changer le système habituel du recrutement furent

discutés. Le comte Araktchéief, général d'artillerie et conseiller très-avant dans la faveur d'Alexandre, lui suggéra l'idée de faire peser toute la charge des levées militaires sur la seule classe des paysans ou serfs de la couronne. Un ukase du 26 avril 1818, établit des colonies militaires qui furent successivement augmentées.

Premiers établissemens.

La première application des plans du comte Araktchéief fut faite dans le gouvernement de Novgorod, dans un pays boisé, marécageux; on avait montré la double intention d'en faire cultiver et repeupler le sol presque désert; à chacun des régimens destinés à cette première expérience, il fut assigné un district ou portion de territoire de 62,000 hectares, avec les habitans. Après l'envoi des individus sur les lieux destinés à leur établissement, les opérations du défrichement, l'entretien des soldats, et la nécessité de pourvoir à tous les besoins de la population nouvelle, entraînèrent le gouvernement dans des dépenses plus considérables qu'on ne l'avait présumé d'abord. Des modifications avantageuses furent alors apportées aux mesures déjà prises; on ne transporta plus dans les communes de l'établissement que le nombre de soldats et de paysans nécessai-

res à la culture des terres et aux constructions. C'est de cette manière que furent établies les colonies près du lac Ilmen.

A la même époque, les colonies du midi furent établies dans une vaste portion de territoire, sur une longueur de 35 myriamètres de l'Est à l'Ouest, entre le Dnieper et le Bog, sur les bords du Borys, de l'Ingoul, de l'Ingouletz, du Bog et de plusieurs autres affluens, depuis Novomirgorod jusqu'à Nikolaief. Elisabethgrad en est le chef-lieu. La population mâle s'élevait alors à quatrevingt-sept mille hommes; elle était composée de Moldaves, de Valaques, de Serviens, de Cosaques et de Tatars, qui tous détestent les Russes, et qu'on voulait dompter et réduire.

Le nom, l'âge, la propriété de chacun furent portés sur un registre, et une répartition de terres fut faite. Les colonies se composaient de la manière suivante : 1° des maîtres colons, 2° des soldats cultivateurs, 3° de la réserve, 4° des cantonistes, 5° des invalides.

Le maître Colon.

Les hommes au-dessus de cinquante ans étaient choisis pour être maîtres colons. Sous le règne d'Alexandre, ils portaient l'uniforme, étaient armés et obligés à trois jours d'exercice

par semaine habituellement, et à deux jours seulement pendant les semailles et la moisson. Ils ne sont tenus à aucun service et reçoivent 6 *désiat.* ou 6 ½ hectares, pour lesquels ils ne payent aucun impôt; dans les colonies du midi affectées à la cavalerie, chaque maître colon possède jusqu'à 15 *désiat.* ou 16 hect. Le terrain cultivé par le maître colon et les siens, porte son nom et son numéro. L'Empereur fournit le bétail, les instrumens aratoires, et, la première année, les grains nécessaires aux semailles. Les colons sont tenanciers de ce qu'ils reçoivent de l'Empereur, et propriétaires de ce qu'ils gagnent en sus des charges dont le détail suit. Ils sont obligés de nourrir à leurs frais leurs familles et les soldats cantonnés chez eux, d'avoir l'œil à la propreté et au bon état de leurs maisons, de contribuer à l'entretien des villages et des routes coloniales, enfin d'alimenter le magasin commun de réserve, et le capital d'emprunt de chaque colonie.

Le Soldat cultivateur.

Chaque maître colon reçoit comme adjoint un soldat fantassin ou cavalier, auquel on a donné le nom de soldat cultivateur; le plus souvent celui-ci épouse la fille du maître colon.

Il doit aider celui-ci dans ses travaux de culture et ceux de récolte des produits ; il doit être nourri, lui, sa femme et ses enfans, et de plus son cheval de guerre, s'il est cavalier. Ces militaires forment des bataillons ou des escadrons actifs, qui sont exercés comme ceux des autres régimens de l'armée. Lorsque les récoltes sont terminées, ils sont réunis et campés pour manœuvrer sur les lieux sous les ordres de leurs généraux. Pendant ce temps, ils reçoivent les vivres de la colonie ; mais quand ils sont hors de son territoire, ils sont traités comme les autres troupes et reçoivent les vivres du gouvernement. La durée du service du soldat cultivateur est de vingt ans, à l'expiration desquels il passe dans les bataillons ou escadrons de réserve. Il devait d'abord y rester cinq ans, mais il n'y reste plus que trois, au bout desquels il est libre de quitter le service ou d'entrer dans les invalides servans. S'il reste au service, il reçoit un chevron de plus et la double solde comme les troupes de la même catégorie. Sa place, dans le régiment qu'il a quitté, est remplie par un soldat de la réseve.

La réserve, ou Soldat suppléant.

Le soldat de réserve ou suppléant est ordinairement un fils ou un parent du maître colon ;

il entre à dix-huit ans dans les bataillons de cantonistes, et en sort à vingt au plus; il doit remplacer le soldat cultivateur au régiment, en cas de mort de celui-ci. Durant tout le temps que le soldat suppléant passe à la colonie, il doit aussi coopérer aux travaux agricoles et à toutes les autres occupations d'économie rurale, à la ferme du maître colon. Le maître colon, le soldat cultivateur et le suppléant de réserve peuvent se marier dans les colonies ou même au dehors; mais les femmes, une fois entrées dans l'enceinte d'une colonie, ne peuvent plus en sortir. La plupart des mariages se font dans le même commandement militaire; les veuves de colons, tant qu'elles ne sont point remariées, continuent de demeurer dans la maison du défunt.

A la réserve appartiennent aussi quelques anciens soldats qui, par l'affaiblissement de leurs forces physiques, ne peuvent plus servir activement, ainsi que les tambours et les musiciens.

Tous ceux qui font partie des bataillons de réserve sont habillés aux frais du gouvernement; l'uniforme est le même que celui des bataillons actifs.

Les officiers et les sous-officiers appartien-

nent également à la réserve; ils sont logés dans des maisons séparées. Les officiers reçoivent, dès leur entrée dans les colonies, une augmentation de solde de la moitié de leur traitement; les sous-officiers reçoivent leur solde et leurs vivres du gouvernement; ils sont uniquement occupés de l'instruction militaire.

Les Cantonistes.

Les cantonistes sont les fils du maître colon, du soldat cultivateur et du soldat de réserve; ils sont distribués en trois classes : la première est composée des cantonistes de douze à dix-huit ans dans les colonies d'infanterie, et de quatorze à dix-huit dans les colonies de cavalerie; la deuxième, celle du moyen-âge, de sept ans à douze ou quatorze; et la troisième, celle du bas-âge, comprend tous les garçons jusqu'à l'âge de sept ans. La première classe porte l'uniforme des bataillons actifs; on donne des armes aux enfans qui la composent, et ils sont formés aux exercices militaires. Quelques-uns des plus intelligens sont choisis dans chaque compagnie pour devenir par la suite des sous-officiers, et on leur en enseigne les devoirs; ils ne reçoivent de solde que 2 roubles et demi (fr.) par an; la deuxième classe, où les enfans du moyen-âge portent également l'uniforme, est

exercée à l'école du soldat, mais sans armes, et sans aucune solde.

Ces deux classes suivent les cours de l'école de compagnie, d'après le réglement d'instruction qui devrait leur être donnée suivant la méthode de Lancaster et de Pestalozzi ; on devait leur apprendre à lire et écrire, les élémens du calcul, de la géométrie, du dessin, et le chant. Mais on se contente de leur apprendre à lire à écrire et à calculer.

Les enfans du grand âge apprennent en outre les métiers de tailleur, cordonnier, menuisier, charron, peintre, etc. Dans la cavalerie, ils sont de plus exercés à l'équitation et formés pour devenir maréchaux ferrans, vétérinaires, etc. Les élèves du second âge sont occupés à des travaux manuels qui n'exigent que peu d'adresse. Le gouvernement fournit les matières premières, et l'argent provenant de la vente des ouvrages fabriqués par ces jeunes gens devrait être appliqué à des améliorations dans les colonies, à des prix, gratifications, etc.; mais la plupart du temps cet argent est confisqué par les officiers à leur profit. Les cantonistes de ces deux classes, qui ne sont pas propres au service militaire, sont exercés uniquement dans leurs métiers respectifs, et incorporés dans les

bataillons d'ouvriers attachés aux bataillons actifs.

Les enfants en bas-âge restent chez leurs parens; ils sont vêtus aux frais des Colons; lorsqu'ils sont orphelins, les Colons qui les élèvent reçoivent 2 roubles (fr.) par an, et une gratification de 10 roubles, lorsque l'enfant atteint l'âge de 7 ans; mais si l'enfant meurt avant cet âge, ils ne reçoivent rien. Il a été établi dernièrement, dans quelques villages, des écoles de filles, dans lesquelles on leur enseigne la religion et à lire et écrire. Elles ont rarement la liberté de suivre leur inclination et leur choix pour se marier, les mariages se contractent d'après la volonté des chefs. Cependant le réglement leur permet de se choisir un mari, et même hors des colonies; mais le mari, dans ce cas, serait obligé de payer des sommes considérables, que l'administration exigerait et qui ne sont point déterminées; d'où il résulte que de pareilles alliances n'ont presque jamais lieu.

Dans les colonies du nord on a établi une école militaire pour les enfans des officiers dans le régiment du roi de Prusse; il y avait déjà cent cinquante élèves qui y recevaient leur éducation. L'organisation, à l'égard des études

et des professeurs, est la même que dans les écoles de Pétersbourg.

Les invalides portent le même uniforme que les Colons. Ils sont divisés en trois classes : 1.° les invalides-maîtres, qui peuvent être chefs de maison, comme le maître-colon; 2.° les invalides servans; ce sont ceux qui sont propres à faire un service intérieur; 3.° les invalides non servans, ceux à qui les blessures, ou les infirmités ne permettent plus de faire aucun service. Invalides.

Les invalides dits émérites sont ceux qui ont servi cinq ans, au-delà de 25 années. Ils reçoivent la double solde et portent un chevron d'argent sur la manche.

La 2.° classe, les invalides servans, sont organisés en compagnies; ils sont payés et nourris aux frais du gouvernement, et commandés par des officiers qui ont quitté volontairement le service actif; cette seconde classe d'invalides est chargée de la police des colonies.

Les invalides non servans vivent avec leurs parents, sans être astreints à aucun service. Cependant, en temps de guerre, ceux à qui il reste encore quelque capacité physique, peuvent être appelés à faire partie de la compagnie des invalides servans.

Pour achever de donner une idée nette de l'organisation des colonies, nous allons traiter à part de celles du nord uniquement consacrées à l'infanterie; nous passerons ensuite à celles du midi qui sont réservées à la cavalerie.

§ II. *Colonies d'Infanterie.*

Les colonies d'infanterie sont établies dans le gouvernement de Novgorod; elles étaient commandées originairement par le général Araktchéief leur premier fondateur, et sont aujourd'hui sous la direction du général prince Schahofskoi. Avant la campagne de Pologne, deux divisions d'infanterie, fortes chacune de six régimens, étaient déjà colonisées. Chacun de ceux-ci se compose de deux bataillons actifs, et d'un bataillon de réserve. La force des premiers est la même que celle des autres régimens de ligne; mais il y a cette différence pour les bataillons de réserve, qu'ils se composent d'anciens soldats et de cantonistes, et l'effectif de chacun est ordinairement plus fort.

Lorsque les bataillons actifs entrent en campagne, les recrues que fournit la colonie sont habillées et exercées dans les bataillons de réserve.

Il est évident, d'après tout ce qui a été dit, que les régimens qui sortent des colonies ne diffèrent en rien des autres régimens de l'armée, qu'ils sont recrutés et toujours tenus au complet par des hommes tirés de l'établissement colonial, lesquels sont instruits, bien exercés et prets à entrer en campagne. Le nombre des cantonistes peut souvent dépasser les besoins des bataillons qu'ils sont destinés à alimenter. Dans la dernière guerre de Pologne, le corps des grenadiers fut employé dès l'ouverture de la campagne; mais les régimens ne se composaient que de deux bataillons; les 3.e bataillons restèrent dans les colonies, de même que les autres régimens d'infanterie avaient jusqu'alors laissé le leur dans leur dépôt. Mais il y eut cette différence entre les régimens colonisés et ceux qui ne l'étaient pas, que les 3.e bataillons des premiers se trouvaient toujours au complet, tandis que, dans les autres régimens, il n'existait que le cadre, parce qu'on en avait retiré tous les hommes valides pour compléter les bataillons de guerre.

Nous pouvons évaluer le maximum des combattans fournis par les colonies de l'infanterie, à 24,000 hommes, plus quelques milliers de cantonistes propres à alimenter les régimens et

Pour achever de donner une idée nette de l'organisation des colonies, nous allons traiter à part de celles du nord uniquement consacrées à l'infanterie; nous passerons ensuite à celles du midi qui sont réservées à la cavalerie.

§ II. *Colonies d'Infanterie.*

Les colonies d'infanterie sont établies dans le gouvernement de Novgorod; elles étaient commandées originairement par le général Araktchéief leur premier fondateur, et sont aujourd'hui sous la direction du général prince Schahofskoi. Avant la campagne de Pologne, deux divisions d'infanterie, fortes chacune de six régimens, étaient déjà colonisées. Chacun de ceux-ci se compose de deux bataillons actifs, et d'un bataillon de réserve. La force des premiers est la même que celle des autres régimens de ligne; mais il y a cette différence pour les bataillons de réserve, qu'ils se composent d'anciens soldats et de cantonistes, et l'effectif de chacun est ordinairement plus fort.

Lorsque les bataillons actifs entrent en campagne, les recrues que fournit la colonie sont habillées et exercées dans les bataillons de réserve.

Il est évident, d'après tout ce qui a été dit, que les régimens qui sortent des colonies ne diffèrent en rien des autres régimens de l'armée, qu'ils sont recrutés et toujours tenus au complet par des hommes tirés de l'établissement colonial, lesquels sont instruits, bien exercés et prets à entrer en campagne. Le nombre des cantonistes peut souvent dépasser les besoins des bataillons qu'ils sont destinés à alimenter. Dans la dernière guerre de Pologne, le corps des grenadiers fut employé dès l'ouverture de la campagne; mais les régimens ne se composaient que de deux bataillons; les 3.e bataillons restèrent dans les colonies, de même que les autres régimens d'infanterie avaient jusqu'alors laissé le leur dans leur dépôt. Mais il y eut cette différence entre les régimens colonisés et ceux qui ne l'étaient pas, que les 3.e bataillons des premiers se trouvaient toujours au complet, tandis que, dans les autres régimens, il n'existait que le cadre, parce qu'on en avait retiré tous les hommes valides pour compléter les bataillons de guerre.

Nous pouvons évaluer le maximum des combattans fournis par les colonies de l'infanterie, à 24,000 hommes, plus quelques milliers de cantonistes propres à alimenter les régimens et

à remplir les vides occasionnés par les combats et les maladies. Dans la guerre de Pologne que nous venons de citer, les pertes essuyées par le corps de grenadiers furent considérables, et il fallut avoir recours à la plus grande partie de la réserve pour recompléter les régimens sortis des colonies.

§ III. *Colonies de Cavalerie.*

Les colonies de cavalerie sont établies dans les gouvernemens du midi, dans celui de Kharkof, où se trouvent la seconde division de cuirassiers et la seconde de hulans; la troisième division de cuirassiers et les troisième et cinquième de hulans sont colonisées dans quatre districts du gouvernement de Kherson, cinq de celui d'Ukraine, un de celui de Mohilef, et un de celui d'Écatherinoslaf; c'est le général de Witt qui fut l'organisateur et le premier directeur de ces colonies.

Chaque division est formée de quatre régimens à six escadrons de guerre, trois escadrons de réserve, trois escadrons de colons tenanciers, un escadron de cantonistes; total treize. L'organisation des escadrons est semblable à celle de la ligne, et ils n'en diffèrent que par

l'effectif. Ils pourraient être facilement portés à 2000 hommes montés, et avoir l'avantage d'être alimentés par des hommes déjà dégrossis et sachant se tenir à cheval.

Les escadrons de réserve n'ont guère chacun que cent chevaux, dont une cinquantaine de réforme, destinés à l'instruction des cantonistes qui alimentent les escadrons disponibles ; mais le nombre des hommes de la réserve surpasse toujours de beaucoup celui des montures. L'escadron des cantonistes varie beaucoup pour la force : formé par les jeunes gens de la classe de 14 ans à 18, le nombre s'en élève quelquefois jusqu'à 200.

Il y a une organisation toute spéciale pour les haras, qui ont leur administration particulière sous la direction d'un commandant de la division, avec un inspecteur et un artiste vétérinaire. Dans chaque haras régimentaire, on a réparti un certain nombre de cantonistes apprentis destinés à devenir forgerons, etc.

Le haras d'un régiment est divisé en autant de sections qu'il y a d'escadrons de colons ; une section se compose de neuf étalons et de 115 jumens.

Les étalons pour les haras de cuirassiers sont ordinairement achetés dans les haras du

comte Orlof, du comte Zavadowski ou du prince Repnin, et sont payés jusqu'à 5,000 fr., quoique le gouvernement n'alloue pour chacun que 2,500 francs. Les étalons destinés à la reproduction pour les haras de hulans sont généralement tirés du haras du prince Sanguszko, en Volhynie, et se payent chacun de 2,500 à 3,000 francs, le double des 1,500 francs alloués par le gouvernement.

La force de chaque division de cavalerie colonisée peut être évaluée à 5,000 chevaux, ce qui ferait pour toutes les colonies de cavalerie un total de 30,000. Ce nombre avait diminué sensiblement, par la raison que la seconde division de cuirassiers, la seconde et la cinquième de hulans avaient été employées dans la guerre de Turquie, et la troisième division de cuirassiers ainsi que la troisième de hulans dans celle de Pologne. Ces deux guerres qui ont été extrêmement meurtrières, surtout pour la cavalerie, ont obligé ces corps à épuiser leurs escadrons de réserves et de cantonistes, de manière que c'est tout au plus si le nombre susénoncé est actuellement atteint.

§ IV. *Administration.*

L'administration des colonies est entièrement calquée sur celle des régimens russes, à l'exception que l'échelle en est plus grande, qu'elle s'étend jusqu'à l'organisation intérieure de la colonie, à tous les divers intérêts, et qu'elle exerce une juridiction dans toutes les affaires litigieuses, civiles comme militaires.

L'état-major du régiment, c'est-à-dire le colonel, l'aumônier, le trésorier et le quartier-maître, plus le commandant du bataillon de colons avec les quatre chefs de compagnie pour l'infanterie; et dans la cavalerie, les quatre chefs d'escadrons forment le conseil d'administration de chaque régiment colonisé. L'un des officiers du régiment est chaque jour de service, transmet les ordres, et est chargé de diriger les enquêtes.

Les comités administratifs des compagnies et des escadrons se composent d'un sous-officier et de quatre colons pris dans les quatre sections des compagnies. Les colons choisissent huit candidats qu'ils présentent au commandant de bataillon ou au chef d'escadron.

Il a été rédigé un code, à la fois administratif et judiciaire, qui est très-volumineux; il règle

les divers intérêts sociaux dans les colonies, ainsi que le mode de répression des délits qui peuvent y être commis, mais il y a loin de ce code à celui qui régit les régimens de frontières de l'Autriche. Là du moins il y a des rudimens de droit naturel et civil, tandis qu'en Russie c'est la volonté des chefs qui constitue la loi.

Les maîtres colons négligens peuvent être mis en curatelle ou privés de leur ferme. D'ailleurs, ils sont soumis au régime du bâton, comme les soldats, et cela toutes les fois qu'il plaît aux chefs de la colonie; dans les cas graves, on en réfère au gouverneur des colonies. Les sous-officiers, ainsi que les colons, n'ont aucun recours contre ses décisions; les officiers seuls en appellent à l'empereur.

Il existe au quartier-général colonial, un magasin de réserve destiné à assurer, en cas de disette, la subsistance des colons. Dans la cavalerie, il y a en outre un magasin de réserve qui doit contenir le quart de la quantité de fourrages nécessaires à la consommation de tous les chevaux pendant un mois. Chaque colon peut demander et obtenir du magasin de réserve les grains dont il a besoin pour ensemencer ses terres, à condition de rendre la même quantité à la récolte.

Il y a aussi une caisse d'emprunt. Elle se compose des masses partielles des colons tenanciers, de ceux qui meurent sans héritiers, des diverses amendes, de l'excédent sur les dépenses d'entretien des églises, etc. ; des profits de la vente de l'eau-de-vie, dont le monopole est dans les mains du gouvernement. Chacun des colons peut, en cas de nécessité, emprunter jusqu'à la concurrence de 500 roubles (francs) sans intérêt ; pour ce qui dépasse cette quotité, il doit payer un intérêt de 5 p. 100 ; l'administration coloniale fixe les termes de remboursement.

L'état-major d'un régiment colonisé est placé au centre des villages, construits d'après les différens systèmes propres à chaque arme, dans un rayon de 1000 à 2000 mètres, et qui se trouvent occupés par une compagnie chacun, ou par un escadron, ou par un peloton de colons.

Les maisons, toutes fort simples et en bois, comme celles des paysans russes, sont construites avec symétrie, tantôt des deux côtés de la rue, tantôt sur une seule ligne du même côté. Les rues sont larges, sablées et bien entretenues. Les granges et des écuries, très-spacieuses, sont situées en arrière, et au-delà

se trouvent des hangars irréguliers. Tous ces divers bâtimens ont été construits aux frais du gouvernement. On exige, dans l'intérieur des maisons, la même propreté, le même ordre et les mêmes soins, que dans les casernes.

Dans les colonies du midi, on a construit, près de chaque escadron, des écuries et des hangars pour les étalons, jumens et poulains.

Dans celles des colonies du nord, situées aux environs de Saint-Pétersbourg, et qui sont visitées fréquemment par l'empereur et les princes, ainsi que par un grand nombre d'étrangers de distinction, toutes choses se trouvent dans le meilleur état possible; et le voyageur, à l'aspect des maisons symétriques, des allées régulières, etc., ne pourrait que porter un jugement très-favorable sur les colonies militaires, car il suppose que ces sortes d'établissemens ont tous été exécutés avec un soin égal. Mais ici, ce sont tout simplement des colonies de fantaisie, des camps de plaisance, pour lesquels l'empereur Alexandre s'était pris de passion et avait fait des dépenses extraordinaires. Dans son ensemble, la colonisation militaire en Russie est une entreprise qui est loin d'avoir atteint son but; on peut même dire qu'elle l'a manqué. Aussi nous pro-

posons-nous de considérer plus loin les colonies militaires sous ce point de vue.

Les généraux, les officiers supérieurs et les officiers inférieurs habitent des maisons qui sont bâties près de l'état-major du régiment. En outre, il y a une église, une pharmacie, une prison, une caserne pour les ouvriers, des étables, des écuries, un hôpital dans lequel les colons, leurs femmes et leurs enfans sont traités aux frais du gouvernement. Tous ces bâtimens sont vastes, commodes et bien entretenus, près de Pétersbourg, et en général dans les colonies du nord. Il y a aussi des restaurans où les officiers prennent leurs repas. Le gouvernement passe 1,500 roubles (francs) à l'économe-restaurateur. Un général paie 3 roubles (francs) par jour, pour sa nourriture et son logement; un officier supérieur paie 2 fr. 60 cop. (2 fr. 60 c.); un capitaine 75 francs pour quatre mois; son lieutenant 60 fr. La nourriture est abondante et assez bonne. Il y a une diligence au service de l'état-major, qui va d'une colonie à l'autre, et jusqu'à Novgorod. Des bateaux à vapeur partent tous les jours de cette ville, et vont jusqu'à Grouzina et Stara-Roussi.

Il s'en faut bien que les choses soient au

même point dans les colonies du midi, même à l'extérieur, quoique le terrain soit plus fertile, le climat moins rigoureux; les soins qu'on en prend sont moins assidus; les ressources aussi sont moins abondantes; d'ailleurs, beaucoup plus reculées de la capitale, la rapacité des administrateurs y a bien plus beau jeu. Lorsqu'Alexandre alla les visiter dans l'été de 1824, le général de Witt, qui les commandait, fit les plus grands efforts et des dépenses énormes pour leur donner un aspect florissant, pendant que l'empereur y jetterait un rapide coup-d'œil. Les maisons furent peintes, les routes garnies d'arbres, que l'on venait de couper dans les bois et de mettre en terre, uniquement pour le passage du souverain. Pour faire, à ce moment, foule autour de lui, on loua les hommes et les enfans dans les villages voisins; le gros bétail et les troupeaux de moutons étaient également loués, et on les plaçait dans les champs et les villages traversés par Alexandre, de manière à lui présenter les apparences de l'aisance et de la richesse des habitans. Lorsqu'ils avaient servi au coup-d'œil dans un endroit, on les chassait aussitôt vers une autre partie des colonies, afin d'y servir le lendemain à une représentation pareille. Un grand nombre

d'animaux creva de fatigue dans ces courses continuelles. Les propriétaires furent remboursés par le gouverneur, qui lui-même sut très-bien tirer des établissemens coloniaux l'indemnité de ses avances, au moyen d'un surcroît de vexations exercées envers les Colons.

En face de la maison où l'Empereur s'arrêtait, était placée une boulangerie, et une jolie marchande y vendait des petits pains aussi bons qu'à Pétersbourg. L'empereur les trouvait excellens, et s'en faisait servir pour son café. C'était là une des mille petites ruses par lesquelles on s'efforçait de lui inculquer une haute idée du bonheur et de la prospérité des Colons, dont il ne voyait point les souffrances et les larmes que leur avaient coûté les plaisirs de ses généraux et de ses officiers.

On s'étonnera sans doute un peu qu'Alexandre ait été dupe de ces artifices, tout multipliés qu'ils fussent et quelque disposé qu'il pût être à s'y prêter; mais les mêmes lieux, cinquante ans auparavant, avaient été le théâtre de semblables illusions pour son aïeule, femme très-fine incontestablement, et le général de Witt ne fut pas moins bon comédien que ne l'avaient été les adulateurs de Catherine II, pendant le cours du voyage triomphal qu'elle

exécuta, à leurs sollicitations empressées, à travers les nouvelles provinces de son empire.

§ V. *Considérations.*

Nous avons exposé quelles avaient été les circonstances qui forcèrent l'empereur Alexandre à recourir à des moyens extraordinaires pour le recrutement et l'entretien de ses armées.

Nous allons maintenant considérer les colonies militaires sous les trois principaux points de vue d'après lesquels on les a instituées, et qui étaient :

1° De réduire la dépense de l'armée permanente, en forçant les soldats de contribuer à son entretien par des travaux agricoles.

2° D'étendre et d'améliorer l'agriculture, et d'augmenter la population.

3° D'augmenter la force de l'armée, et de ne séparer le militaire de sa famille, que pour le service de campagne.

I. Sous le premier rapport, ce n'était pas la paie très-modique du soldat (environ 10 francs par an), qui obérait l'État. Les plus grandes dépenses étaient pour les vivres, les fourrages et l'habillement que le gouvernement fournit toujours. Pour s'éviter ces fournitures et en charger les colonies elles-mêmes, il a fallu faire

des avances énormes pour l'établissement de celles-ci et pour leur entretien, afin que la production des Colons pût fournir non-seulement à leur propre consommation, mais à celles des troupes. Encore fallait-il alors, de toute nécessité, augmenter le traitement des officiers et commandans des corps colonisés, puisque les fournitures sus-mentionnées étaient pour eux de grands objets de spéculation et de fortune et même le principal moyen pour subsister, à raison de l'extrême modicité de la solde de l'officier russe. Alors aussi l'avantage que s'était promis le gouvernement devenait presque illusoire, et cela d'autant plus que la nourriture des sous-officiers, des musiciens et des tambours demeurait toujours à sa charge, et que la levée des impôts, dans toute l'étendue du pays occupé par les colonies militaires, n'avait plus lieu. D'un autre côté, les commandans et les autres supérieurs des nouveaux établissemens n'ayant point perdu l'habitude des profits illicites, leur rapacité s'est donné carrière sur tous les objets d'industrie et de production du territoire colonisé, de manière que, grâce à leurs soins vigilans, on doit s'attendre que ces contrées ne pourront jamais parvenir à un état florissant.

Une dépense que le gouvernement n'avait point à supporter avant l'institution des colonies militaires, est l'habillement de tous les Colons et cantonniers. C'est une charge considérable qu'il s'est donnée de plus, et je crois pouvoir conclure de tout ce qui précède, que l'Empereur a perdu plus qu'il n'a gagné à ces nouveaux établissemens, qui devaient, disait-on, produire des résultats merveilleux. Le gouvernement a pu trouver quelques avantages dans les colonies du midi, mais ils sont bien compensés par l'état de misère dans lequel elles se trouvent.

II. Quant à la seconde question, de faire faire des progrès à l'agriculture et d'augmenter la population, on ne peut disconvenir que ce but n'ait été atteint, du moins par les colonies des bords du Volkhof et du lac Ilmen. On est parvenu à y opérer des défrichemens et à y mettre en état de culture une assez grande étendue de terrains, la plupart tout-à-fait stériles jusqu'à cette époque, et qui peuvent passer aujourd'hui pour assez productifs, eu égard à l'état général de l'agriculture dans l'empire russe. Pour obtenir ce résultat, très-satisfaisant assurément, on conçoit qu'un gouvernement qui dispose de grands moyens, n'ait épar-

gné ni les soins ni les sacrifices, qu'il ait fait ériger avec peine et à grands frais nombre de villages entièrement nouveaux dans des contrées incultes et à peu près inhabitées jusque-là, et qu'il n'ait pas balancé à faire les énormes avances indispensablement nécessaires à l'exécution de ses plans. La réalisation en grand des projets d'amélioration sociale est chose trop peu commune encore, pour que l'on ne s'empresse pas d'applaudir hautement aux efforts et aux succès de l'empereur Alexandre, pour l'objet dont il s'agit ici, eussent-ils même occasionné, comme on le présume, d'assez grands embarras dans ses finances; mais à des mesures aussi sages, fallait-il ajouter la faute d'arracher à des pays fertiles leur population encore trop peu nombreuse, pour créer celle des établissemens que l'on projetait?

D'ailleurs la plupart des colonies militaires, surtout celles du midi, ont été établies dans les villages de la couronne, qui, en Russie, sont les plus aisés et les plus industrieux. Leurs habitans sont assez modérément imposés, et si, pour échapper à la cupidité ainsi qu'aux vexations des administrateurs des domaines, ils sont forcés à de plus ou moins grands sacrifices plus ou moins répétés, ils maudiront le jour où

on a voulu changer leur sort. Leur condition est certes plus supportable que celle des autres serfs. Après avoir travaillé le nombre d'heures fixées par jour, ils disposent du reste de leur temps, et, avec de l'industrie, peuvent se procurer de l'aisance et par-fois de la fortune, avantage que les serfs des particuliers obtiennent rarement. Les premiers jouissent d'une liberté individuelle beaucoup plus étendue que celle qui est le partage de ceux-ci. Ils ne peuvent être privés de ces priviléges, tout minces qu'ils sont, non plus que de leur petit avoir, fruit de leurs veilles et de leurs épargnes; tandis que les serfs des seigneurs n'ont généralement rien qui leur appartienne en propre; ils sont perpétuellement soumis aux caprices et aux fantaisies du maître, ainsi qu'aux punitions corporelles qu'il lui plaît de leur faire infliger; ils sont de plus exposés à être vendus, eux et leurs familles, comme les bestiaux et la terre à laquelle ils sont attachés, à passer ainsi de main en main, à être arrachés aux objets de leurs affections, aux habitudes qu'ils ont contractées, et qui semblent être à l'homme une propriété d'autant plus chère que sa condition est plus misérable.

Pour le paysan de la couronne, l'esclavage n'est point revêtu de formes aussi barbares ni

accompagné de circonstances aussi cruelles. Les conséquences les plus amères ne l'atteignent que rarement, et l'on conçoit qu'en comparant sa position avec celle du soldat, il préfère de beaucoup la sienne, et qu'il ait horreur de la servitude militaire et de l'uniforme qui en est la livrée.

Effectivement ce joug nouveau et partant plus pénible que l'ancien, ne pouvait que lui être odieux, et la mort lui semblait préférable. Aussi éprouva-t-on une opposition très-vive de la part de ces paysans que l'on soumettait au régime des colons militaires. C'est uniquement par la force qu'on est parvenu à les y plier; et si leur résistance a été trop vaine jusqu'ici, ils n'en conservent pas moins l'espoir de s'en délivrer un jour.

Enlevés subitement à la cabane et au sol qui les ont vu naître, ces paysans, surveillés, visités, contrôlés à chaque instant par des officiers dont les manières leur étaient antipathiques; ne pouvant, dans les colonies, disposer de leur personne, de leur temps ni de quoi que ce soit sans la permission de ces nouveaux chefs, plus rigides que ceux auxquels ils étaient accoutumés, ils tombèrent dans le désespoir. La régularité et la monotonie de toute

cette existence de camp, où le lever, le coucher, les repas et les travaux s'exécutent au son du tambour, les découragent totalement. Le colon trouve peu d'intérêt à faire produire les terres sur lesquelles on l'a transplanté, quoiqu'elles soient souvent plus considérables que la portion qu'il cultivait précédemment comme paysan domanial, et bien que sa cabane soit plus jolie et plus commode que celle qu'il a quittée; comme il ne peut se former de pécule, ni acheter ni vendre sans autorisation préalable, l'espérance, le zèle et l'ardeur au travail, qui l'animaient autrefois, l'ont abandonné; ils sont remplacés chez lui par la crainte des punitions, que le système de vexation et d'oppression suivi par les chefs rend fréquentes, et aussi souvent imprévues qu'inévitables. Aussi n'est-il pas étonnant qu'une mère ait pu donner la mort à son enfant pour le soustraire aux mesures de contrainte, aux violences, qu'on employait envers ce jeune homme pour le revêtir de l'habit militaire. Observons d'ailleurs que les terres coloniales cultivées par des hommes réduits à un assujétissement perpétuel et abrutissant, rendent à peine les semences. Le soldat cultivateur adjoint au colon, ne peut jamais lui être d'un

grand secours; l'aide qu'il peut donner dans ses travaux d'agriculture et d'économie domestique et rurale, se réduit à peu de chose, à raison de la fréquence des exercices et de toutes les exigences personnelles et sans fin des officiers envers les membres qui composent la maison du colon. Le soldat est le plus souvent une charge et un grand embarras de plus pour lui; ses enfans même, classés dès leur tendre jeunesse et soumis à toute la rigidité disciplinaire de l'armée, ne peuvent guère seconder leur père; et c'est malheureusement le cas de dire que le régime des colonies militaires a fait mentir le proverbe russe : *les enfans sont la ruine des riches propriétaires dont ils partagent la fortune, mais font la richesse du paysan.*

En thèse générale, nous arrivons à cette conclusion que les colonies militaires russes ont eu peu d'effets favorables relativement à l'amélioration de l'agriculture, l'augmentation de la population et le bien-être de celle-ci dans les contrées de l'empire où elles ont été établies, surtout si l'on oppose l'un à l'autre l'état de ces contrées avant et après l'institution coloniale.

III. A l'égard de l'augmentation des forces militaires de l'empire comme résultat de l'établis-

sement des colonies, cela est une chose incontestable, puisque les corps colonisés s'y recrutent d'une manière plus régulière et plus prompte que par l'ancien mode des levées. Mais ne trouvera-t-on pas que cette classe nouvelle de paysans censitaires armés est à peu près l'équivalent de la garde nationale ou de la landvehr des autres états de l'Europe, et qu'elle pourrait de même devenir plus dangereuse pour le despotisme qui l'a créée que pour les ennemis du dehors?

Plusieurs publicistes étrangers qui se sont occupés de cette matière, ont fait la même remarque qui n'est pas sans fondement, surtout pour ceux qui connaissent l'esprit turbulent du paysan et du soldat russes, et leurs dispositions à la mutinerie et à la révolte. En 1831, lorsque l'armée russe était fortement occupée en Pologne, les colonies du nord se révoltèrent. Pétersbourg se trouvant dégarni de troupes, l'empereur craignit les suites que ce soulèvement pouvait avoir, et s'y rendit lui-même, accompagné d'un seul aide-de-camp. Sa présence inopinée, et l'ordre qu'il intima aux révoltés de se soumettre, suffirent pour les ramener à l'obéissance.

La hardiesse de Nicolas, le prestige du pou-

voir suprême et les idées superstitieuses dont le peuple est imbu en Russie, ont, en cette occasion, écarté les dangers du trône et prévenu un bouleversement dans l'empire ; néanmoins, quoique la discipline militaire pèse autant sur les colonies que sur les régimens, les conséquences de cet ordre de choses ne sont pas les mêmes pour les premières dans l'avenir. On peut changer de cantonnemens les régimens dont on a à se plaindre ; les décimer, les licencier, et le renouvellement des actes répréhensibles n'est plus à craindre de la part d'aucun des individus punis et isolés. Il n'en est pas de même à l'égard des colonies, dont les habitans ne cessent que momentanément et en temps de guerre de communiquer avec les individus des corps colonisés en activité de service. Les relations de sympathie, d'habitudes, de famille sont entre eux infiniment plus étendues, plus fréquentes, plus régulières et plus suivies que ne sauraient jamais l'être celles des soldats des autres corps de l'armée avec leurs parens et leurs villages.

A l'égard des colonies, on peut dire que la racine des mécontentemens ne peut se dessécher, et le souvenir du mal s'effacer jamais. Les parens et les enfans nourrissent ces sou-

venirs, que l'on se flatterait vainement de détruire, et qui grandissent avec le temps. Les regrets des enfans sont souvent plus grands que ceux de leurs pères, pour ces lueurs de liberté dont jouissaient ceux-ci, au sein de la servitude moins cruelle du village de la couronne. Là on n'était pas poursuivi par une discipline de tous les instans; on y pouvait disposer de bien des choses et quelquefois de soi-même; on n'avait pas là, comme ici, des officiers sans cesse sur les talons, toujours menaçant de la voix ou du geste; là, on n'était pas astreint à porter un uniforme. Qu'un mécontentement éclate parmi cette jeunesse pleine de ces souvenirs et d'ardeur à la fois, et qu'elle se mutine comme elle est toujours disposée à l'entreprendre faute de réflexion; quelle force opposera-t-on à ces enfans? ce ne seront sans doute pas les pères qui se chargeront de les massacrer, eux qui feraient bien plutôt cause commune avec eux. Sous ce point de vue, les colonies peuvent être considérées comme des élémens formidables contre le despotisme impérial.

Quant à l'augmentation de l'armée active, elle existe en cela seulement que les bataillons et les escadrons peuvent être plus forts, et

tenus constamment au complet avec des hommes dressés et exercés.

L'idée des colonies russes a sans doute été empruntée à l'Autriche; mais la différence est grande entre les régimens de frontières de l'Autriche et les régimens russes colonisés. Ceux-ci n'ont, en définitive, qu'un but fiscal, ceux-là ont un but tout défensif, s'opposer aux incursions des Turcs; ils ont d'ailleurs été établis lentement, avec une savante économie, et ils sont sous le régime d'une tutelle paternelle. Aussi remplissent-ils le but pour lequel ils ont été institués.

En Russie, les colonies militaires du nord se trouvent placées comme pour menacer la capitale. Les colonies du midi pourraient avoir la même destination que celle des régimens-frontières de l'Autriche; mais la haine des paysans, les rigueurs et les injustices dont les chefs les accablent, les feront penser à employer leurs moyens et leurs forces plutôt contre le gouvernement lui-même, que contre les ennemis extérieurs.

Il est évident, sous presque tous les rapports, que les colonies militaires russes ont manqué leur but; elles ont immensément coûté

au trésor, et sont une des principales causes des embarras financiers du gouvernement. Dans un avenir plus ou moins prochain, elles menaceront l'existence de l'empire. Elles n'ont rien qui puisse effrayer les puissances voisines, qui même en doivent voir avec plaisir l'accroissement, puisque c'est peut-être le seul moyen d'amener à la civilisation ce pays plongé dans la barbarie, et tout-à-fait en dehors de la famille européenne. Ces colonies ont été conçues dans l'intérêt unique du despotisme le plus raffiné; on y a étouffé la faible et dernière étincelle d'indépendance dont jouissaient les serfs de la couronne; c'est une preuve de plus que le bien-être, l'industrie et la prospérité du pays n'entrent pour rien dans les calculs des autocrates russes, qui considèrent les forces et le travail de l'homme sous le même aspect que ceux de la brute ou d'une machine.

Nous terminerons par cette réflexion : un état barbare ne peut prolonger son existence que de deux manières, ou en faisant continuellement des excursions et des conquêtes pour vivre aux dépens des autres états si ses armées sont supérieures en nombre, et ses soldats plus robustes, ou en se civilisant.

La Russie ne peut plus vivre aux dépens de

ses voisins, elle est réduite à ses propres forces et à ses seuls moyens. Malgré ses armées énormes, l'immensité de son territoire, où elle développerait, avec un peu de liberté, toutes les industries et tous les genres de prospérité, nous la voyons languir, vivre au jour le jour. Par exemple, elle surpasse de beaucoup la France en population, par la quantité et la variété de ses produits; cependant elle n'a pas le quart de ses revenus. Veut-on savoir la cause de cette infériorité, c'est qu'elle manque absolument de citoyens, et que ses institutions, ainsi que son organisation, n'ont pour résultat que de sacrifier le bien du pays aux fantaisies d'un seul.

CHAPITRE VI.

Recrutement. — Remontes.

§ I. *Recrutement.*

On ne connaît presque point en Russie les engagemens volontaires, et dans tout l'empire, il s'enrôle par an à peine quelques centaines d'individus dans la ligne, car il ne faut pas considérer comme engagemens volontaires ceux qui se font par les sujets qui entrent dans les corps d'instruction ni dans les écoles, puisqu'ils sont assurés de devenir officiers après un court apprentissage.

Les troupes régulières non colonisées se recrutent par appels forcés, sur toute la population chrétienne ou juive, la noblesse et le clergé exceptés ; mais les appels ne sont point à époque fixe, et toutes les classes n'y contribuent pas également. On permet aux bourgeois, aux artisans libres de villes et aux paysans dits *odnodworcy* de se faire remplacer, en sorte que le poids du recrutement tombe principa-

lement sur environ 24 millions de serfs, qui appartiennent tant à la couronne qu'à la noblesse.

Les levées, en temps de paix, se font tous les deux ou tous les trois ans; elles ne sont que d'un ou de deux individus sur cinq cents, et ne forment qu'un total de 48,000 hommes; mais ce nombre est souvent diminué du quart tant à cause du trafic honteux des agens chargés du recrutement, que des maladies engendrées par les fatigues et les mauvais traitemens qu'éprouvent les recrues pour se rendre de leurs foyers aux corps.

Les levées, pendant la guerre, s'élèvent jusqu'à 8 et 10 sur 500. En 1812, l'empereur Alexandre rendit deux ukases, l'un qui prit 10 hommes et l'autre 8 hommes sur 500.

Les levées de 2 et 4 hommes sur 500, ordonnées par l'empereur Nicolas en 1829, 1830 et 1831 n'ont pas fourni au-delà de 200,000 soldats, et n'ont pu combler le déficit que les campagnes de Turquie et de Pologne ont occasionné dans les cadres de l'armée.

L'ukase de l'empereur ayant déterminé la quantité d'hommes à fournir, le ministère arrête le contingent de chaque cercle, et le gouverneur, d'après les instructions qu'il reçoit,

en fait la répartition entre les diverses classes de la population qui y sont soumises. Les maréchaux de la noblesse font à leur tour, dans chaque cercle, la répartition du contingent, entre les nobles propriétaires qui choisissent eux-mêmes parmi leurs esclaves les individus qu'ils ont à fournir. Ce soin regarde les agens de la couronne, pour les paysans qui lui appartiennent. Les hommes libres des villes tirent au sort par les soins du *politz-meister*.

Les seigneurs imposés au recrutement n'ont aucun égard à l'âge ni à l'état social des individus soumis au service, mais seulement à leurs qualités physiques; ainsi, ce mode de recrutement favorise en temps de paix les nobles propriétaires, qui se débarrassent de leurs mauvais sujets. Il y a plus, il leur permet d'arracher des pères du sein de leurs nombreuses familles, un fils unique à sa pauvre mère, un mari à sa femme, par esprit de vengeance ou d'avarice.

Les hommes sont reçus depuis 18 jusqu'à 40 ans; on en a vu même au-dessus de cet âge, arriver aux corps comme recrues, ce qui présente des difficultés insurmontables à l'instruction. Un seigneur a-t-il besoin d'argent, il suffit qu'il livre au gouverneur de la province un serf

propre au service pour en obtenir un reçu à précompter sur la prochaine levée. Ce récépissé vaut entre les mains du porteur une lettre de change, qui est bientôt escomptée par ceux qui ne veulent pas fournir d'hommes. En cas de nécessité, le gouvernement peut convertir l'obligation du service en une taxe qui varie de 800 à 2,000 roubles en papier (francs), par homme.

Les recrues sont réunies au chef-lieu de district et examinées par un conseil de recrutement composé d'officiers pris dans les bataillons de garnison, présidé par le gouverneur de la province ou par le maréchal de la noblesse et assisté d'un médecin. Là, tout est vénal : aussi reçoit-on comme recrues, un grand nombre d'individus atteints de maladies ou d'infirmités qui devraient les exempter du service. Le général en chef d'une armée peut à la vérité réformer les hommes hors d'état de servir, et provoquer la mise en jugement des officiers prévaricateurs ; mais cela occasionnerait de grandes dépenses au fisc, ces recrues ayant déjà fait souvent plus de cent myriamètres, et coûté beaucoup à l'état. D'ailleurs le trafic est trop général pour que la punition de quelques individus y remédie.

L'époque des levées est une époque de crise

et de désespoir pour les serfs, même les plus malheureux. Il en est qui préfèrent la mort au service militaire. Souvent ils se mutilent, se coupent les doigts, s'arrachent les dents, ou se cachent dans les bois, et l'on n'est parvenu à diminuer le nombre de ceux qui cherchent à se soustraire par ces moyens extrêmes, qu'en rendant les villages responsables de ces pertes : quand un homme s'est mutilé, ou enfui, les habitans de son village doivent en livrer deux à sa place.

Les paysans une fois enrégimentés, sont morts pour leur pays natal et pour leur parenté, avec laquelle ils n'ont plus de moyen d'entretenir de correspondance et qu'ils ne revoient presque jamais, puisque naguère encore ils devaient passer un quart de siècle sous les drapeaux. Et quel est le soldat qui, courant les hasards de la guerre, peut se flatter de dépasser vingt-cinq ans de service ? Le petit nombre de ceux qui ont survécu à tant de périls et de fatigues, ont, en rentrant dans leurs foyers, trouvé leur femme remariée et entourée d'une autre famille, et se sont estimés heureux quand, par décision du seigneur, ils ont été admis à s'abriter dans un coin de la cabane qu'ils avaient construite de leurs propres mains.

Le service militaire est le plus grand fléau qui puisse frapper le peuple russe ; les empereurs le savent si bien que, dans toutes les circonstances délicates, ils promettent d'en diminuer la durée. Alexandre, en 1812 et en 1813 en avait pris l'engagement : la victoire le lui fit oublier ; Nicolas, a son avénement au trône l'a renouvelé, il a réitéré cette promesse après la guerre de Turquie ; enfin, après la réduction de la Pologne, la durée du service a été limitée en 1831 par un ukase, à 22 ans dans la ligne et à 20 dans la garde ; mais comme par une disposition de discipline, un soldat peut perdre son ancienneté pour la moindre faute, cet abaissement de la durée de service est illusoire et n'apporte aucun changement dans la condition des serfs soumis au service. Il faut pourtant convenir que l'abaissement de la durée de service ne dépend pas uniquement de la volonté des empereurs ; les soldats congédiés rentrant libres dans leurs foyers, et ne pouvant plus être attachés à la glèbe, les seigneurs seraient dans l'obligation de fournir le double d'hommes, s'ils n'étaient retenus que onze ans sous les drapeaux, et cela leur occasionnerait des pertes énormes et bouleverserait les

fortunes déjà si compromises par la fréquence des levées.

Choix des hommes pour les différentes armes.

Les seules conditions exigées des hommes destinés pour l'infanterie, sont une bonne constitution et une taille d'un mètre 590 à 690 millimètres.

Les recrues, après leur arrivée au corps, sont reparties dans les compagnies. On peut comparer l'arrivée d'un homme de recrue à son régiment à l'entrée d'un forçat au bagne; arraché à sa famille, la tête rasée, ayant souffert de la faim, des mauvais traitemens, de la fatigue d'une longue marche, il est déjà très-affaibli moralement et physiquement; l'idée seule de sa condition le tourmente, plus que la certitude d'une mort cruelle et prochaine. On lui donne d'abord un vieux soldat (*dziatka*) qui commence par lui apprendre cette position automatique qu'il doit tenir devant chacun de ses supérieurs, il lui peint ensuite sous des couleurs propres à augmenter la terreur dont il est déjà pénétré, les devoirs qui lui sont imposés et les châtimens qui l'attendent s'il y manque.

L'homme habillé et équipé, est exercé deux à trois fois par jour au maniement des armes;

on lui désigne ensuite un métier dont l'apprentissage est la seule distraction permise aux travaux de son nouvel état. Les capitaines sont responsables de la double instruction des recrues. Quelque sévère que soit leur surveillance, on pense bien qu'il faut beaucoup de temps pour l'apprentissage; car il n'y a d'autre véhicule d'instruction que la crainte des châtimens corporels.

On recrute la cavalerie avec les hommes de la plus haute taille. Le choix est fait parmi les hommes les plus forts et les plus grands des levées, pour la grosse cavalerie, et à leur défaut dans les soldats d'infanterie, par les commandans des corps, qui d'ordinaire ont peu d'égard aux autres qualités des recrues et à leurs dispositions pour l'équitation.

Le choix des hommes destinés pour le service de l'artillerie et du génie n'est pas fait en Russie avec plus de soin que celui des hommes jetés dans les cadres des autres armes.

Les recrues sont traitées à leur arrivée au corps comme dans l'infanterie; souvent plusieurs mois s'écoulent avant qu'on leur enseigne dans la cavalerie à panser un cheval, dans l'artillerie le service des pièces, et dans le génie

les travaux d'attaque et la construction des ouvrages de campagne.

Presque tous les bataillons de garnison se recrutent avec les hommes de toutes armes qui, avant d'avoir atteint la durée légale de leur service, n'ont plus assez de force pour continuer un service actif; il n'y a d'exception à cette règle, que pour quelques bataillons stationnés dans le gouvernement d'Orenbourg et en Sibérie.

Les régimens de la garde qui, au terme de leur institution, devraient prendre leurs hommes dans les grenadiers, se recrutent dans les régimens de la ligne, non en prenant les hommes les plus braves comme cela se pratiquait dans la garde de Napoléon, mais en choisissant ceux qui joignent à la jeunesse, la taille et la figure. Il faut à l'autocrate de beaux hommes pour ses parades.

§ II. *Remonte.*

Nulle puissance en Europe n'est plus riche en chevaux que la Russie. Cependant avant l'institution des haras des colonies militaires, elle ne tirait les siens que de haras particuliers.

En général les chevaux de la cavalerie sont vifs, légers, durs à la fatigue, et de haute taille. Ceux de la cavalerie légère ont entre 1.^{m} 625 millimètres et 1.^{m} 695 millimètres, c'est je crois à peu près la taille des chevaux de dragons français; cet inconvenient s'est fait vivement sentir dans la dernière guerre de Turquie. Ces chevaux accoutumés à tant de soins à l'écurie, obligés ensuite de bivouaquer, et de se nourrir de mauvais fourrage vert, dépérissaient bientôt. C'est ce qui a fait penser à modifier le système des remontes en donnant à la cavalerie légère des chevaux plus petits.

La durée d'un cheval est fixée à 8 ans; ainsi chaque régiment est censé faire annuellement une remonte d'un huitième de son effectif. Conformément à cette fixation, chaque colonel reçoit en numéraire le montant de la remonte d'après le prix fixé pour son arme. Les colonels désignent un officier, connaisseur en chevaux, pour la remonte dont il a besoin, lequel est responsable des chevaux; ceux qui sont refusés, lui sont renvoyés à ses frais. Ordinairement, les colonels passent un marché avec celui des officiers qui connaît le mieux la contrée, afin qu'il puisse faire directement les achats aux

propriétaires. Autrefois un cheval de grosse cavalerie ne coûtait que 120 roubles en papier (fr.) et un de cavalerie légère 60 ; à présent leur prix s'élève de 250 à 400 roubles (fr.).

Les colonels qui se piquent d'avoir de bons chevaux, ajoutent de leurs propres deniers ce qu'il faut au prix du gouvernement et se dédommagent largement ensuite de ce sacrifice sur les autres branches de l'administration dont il sera question plus loin.

On remontait autrefois la cavalerie légère de chevaux sauvages du Don, Kalmouks et Kirgis; mais on y a renoncé à cause de la difficulté de les dresser; on fait à présent des achats dans les steppes et dans les gouvernemens du midi, dans les haras des riches propriétaires, surtout dans les gouvernemens de Kief, Chernigof, Pultava, Kherson, Ekatérinoslaf et Kharkof. La grosse cavalerie se remonte dans la petite Russie. On attache une trop grande importance à la robe des chevaux : on ne reçoit ni l'isabelle ni la pie; on ne tolère les robes blanches que dans la cavalerie légère. Une couleur différente est affectée à chaque division de cuirassiers ; la 1.re monte des chevaux bai-brun; la 2.me bai-clair, la 3.me des chevaux noirs. Dans la cava-

lerie légère l'uniformité des robes n'existe que par escadron, excepté la 6.me division de hulans autrefois dite de Lithuanie, où la robe des chevaux était par régiment comme dans la cavalerie polonaise.

Il semble que tous les colonels de cavalerie mettent leur orgueil à avoir de bons chevaux ; mais il ne faut pas s'y tromper, le soin qu'ils en prennent ne provient que de la crainte d'être ruinés lorsqu'ils seront promus à un grade supérieur. Le réglement exige qu'ils rendent leur régiment dans le meilleur état, et il dépend de leur successeur de réformer tous les chevaux tarés, et de les remplacer à leurs frais. Plusieurs colonels, qu'on ne pouvait taxer de négligence, se sont vus ruiner de la sorte, en passant généraux-majors. Bientôt il n'y aura plus d'officiers assez hardis pour accepter le commandement d'un régiment. On a donc extirpé un mal en en introduisant un pire.

CHAPITRE VII.

Avancement. — Récompenses. — Retraites.

§ I. *De l'Avancement.*

De l'avancement.

Depuis Pierre I.er, il n'y a plus en Russie de fourmillères de capitaines au maillot comme on en voyait encore en France avant la révolution. Dans quelques cas particuliers très-rares, les enfans privilégiés fournissaient des remplaçans jusqu'au moment où ils étaient en état de prendre le commandement; ces capitaines en 2d étaient pour l'ordinaire de pauvres gentilshommes pupilles du seigneur, auquel appartenait l'enfant privilégié.

Les empereurs ayant senti que l'armée était l'appui de l'État, voulurent lui donner plus de force et de considération, en obligeant les princes du sang à passer effectivement par tous les grades de la hiérarchie militaire; ainsi quoiqu'un prince soit colonel titulaire de plusieurs

régimens, il porte l'uniforme d'un seul, y fait dans un âge assez avancé le service de tous les grades subalternes avant de parvenir aux grades supérieurs, et il n'est pas rare de voir un prince héréditaire monter la garde, et faire faction comme un simple soldat. S'il est vrai que cet apprentissage soit court, et qu'ordinairement il finisse au bout de deux ou trois ans, il n'exerce pas moins une influence salutaire sur les grandes familles, dont il modère l'ambition, qui, si elle n'était soumise à ces épreuves plus longues et plus dures pour elle que pour les grands-ducs, envahirait tous les grades.

Il y a quatre grades parmi les officiers-généraux, ce sont ceux de feld-maréchal, de général d'armée, de lieutenant-général et de général-major. Les premiers commandent des armées, les seconds des corps d'armée, les troisièmes des divisions, et les quatrièmes des brigades; dans les gardes ces derniers ne commandent que des régimens. Tous les officiers généraux roulent entre eux pour l'avancement. Les officiers supérieurs roulent dans les divisions, les officiers inférieurs dans les régimens dont ils font partie.

Le système d'avancement que l'usage de plus d'un siècle a consacré, et dont l'empereur semble ne vouloir pas s'écarter, est l'ancienneté.

Mais, pour abaisser l'obstacle que ce principe mettrait à l'ambition des grandes familles, au bon plaisir de l'autocrate, on a imaginé de constituer une armée dans l'armée, afin d'en extraire les sujets doués de qualités précoces, et de les verser ensuite dans la ligne. Cette armée, c'est la garde. Dans la vieille, l'échelle hiérarchique est raccourcie de deux échelons; il n'y a ni majors, ni lieutenans-colonels, et de capitaine on passe colonel, premier et précieux avantage pour les jeunes gentilshommes qui en font partie. Ainsi, ces officiers ont deux grades au-dessus de ceux dont ils sont titulaires; en sorte qu'un capitaine de la vieille garde a le grade de colonel dans l'armée. Dans la jeune garde et l'état-major général, le privilége se restreint au grade supérieur de celui dont on est titulaire. Qu'arrive-t-il de là? c'est que la garde verse son trop-plein dans l'armée, et que des colonels pour ainsi dire imberbes viennent prendre le commandement des régimens de la ligne, au détriment de vieux et méritans lieutenans-colonels, qui n'ont pas eu l'avantage de débuter dans la carrière, en entrant aux gardes ou à l'état-major général. Indépendamment de cette pépinière d'officiers supérieurs, ouverte aux grands de Russie, en

dépit de l'usage d'avancement à l'ancienneté, le gouvernement saisit encore en temps de guerre l'occasion de pousser ses protégés, en leur confiant des missions et des commandemens, au moyen desquels ils se font connaître de l'armée et gagnent un avancement hors de tour.

Dans la garde plus que dans l'armée, on tient au mode d'avancement par ancienneté; il ne saurait y avoir de prétexte à commettre de passe-droits, tous les officiers étant jeunes, nobles d'extraction et sortant des mêmes écoles. Dernièrement, l'empereur voulant faire avancer un fils naturel du grand duc Constantin dans les cuirassiers de la garde, nomma par respect pour l'usage, tous ses anciens au grade supérieur, bien qu'ils dussent rester long-temps surnuméraires, le régiment étant au complet.

Dans l'armée, l'ancienneté n'est pas l'objet d'une attention particulière du prince, l'avancement se fait sur la présentation des généraux et des commandans de régimens, qui n'ont pas toujours égard à l'ancienneté, mais qui ne manquent jamais de sujets pleins d'espérance.

Dans quelques corps, les colonels informés que les princes affectent un grand respect pour les droits de l'ancienneté, n'osent pas faire de

propositions d'avancement contraires à l'usage, mais usent d'un indigne stratagême pour procurer de l'avancement à leurs créatures ; ils obtiennent par dol ou par menaces la démission de ceux dont ils destinent le grade à leurs protégés, et expulsent ainsi, année commune, quatre à cinq officiers de leur régiment.

Les préférences accordées au préjudice des indigènes le sont aux étrangers et surtout aux Allemands qui pullullent dans presque tous les régimens et à l'état-major. Ils sont jalousés, haïs, à tort ou à raison par les officiers russes. On raconte qu'un major dont l'empereur était fort satisfait, et auquel il demandait s'il voulait quelque grâce, repondit : *je ne voudrais qu'être Allemand.* Ce sont les écoles militaires des pages, des cadets, et des sous-officiers, qui fournissent le plus grand nombre d'enseignes à l'armée. Autrefois, les élèves des universités pouvaient aussi entrer comme officiers dans les corps, mais peu ont usé de ce privilége qui leur a été enlevé depuis quelque temps. Les autres jeunes gens qui fournissent le surplus des officiers sont de pauvres gentilshommes qui entrent dans les corps de la ligne sous le nom de *junker* et qui, d'après un ukase de Paul I.er, passent officiers après deux ans de

service. Les volontaires roturiers, fils d'étrangers ou d'employés subalternes, qui entraient au service comme sous-officiers et pouvaient devenir enseignes d'après le même ukase au bout de quatre ans, de même que les fils des popes et de marchands qui n'étaient susceptibles de le devenir qu'après six ans ont renoncé à une carrière dans laquelle ils n'ont aucune chance favorable par la mauvaise foi dont on agit à leur égard.

Tous les *junker* sont tenus de fréquenter les écoles établies récemment au quartier-général de chaque corps d'armée, et n'obtiennent le grade d'enseignes ou cornettes, qu'après avoir subi des examens de capacité. En attendant, ils ne portent que les marques distinctives de leur grade, touchent la solde de soldat et en font le service.

Les hommes pris comme recrues peuvent devenir caporaux, ou sous-officiers et sergens-majors. Un ukase de Paul les déclarait susceptibles d'être promus officiers après douze ans de grade dans la ligne, et dix dans la garde. L'empereur Alexandre confirma cette disposition; mais comme ils n'obtenaient l'épaulette que dans un âge avancé, et que la plupart ne savaient ni lire ni écrire, Nicolas a

restreint cette prérogative en n'accordant plus de grades d'officiers aux sous-officiers de la ligne et de la garde, que dans les bataillons de garnison, ou dans les invalides, ou bien encore pour se retirer du service. Cette exclusion, dont au reste il a cru les dédommager en leur accordant une solde double, ferme désormais tout avenir aux pauvres soldats et les a singulièrement mécontentés; et il est bon de remarquer, que tout le mérite que peut avoir l'armée russe, elle ne le doit qu'à la classe des sous-officiers sur lesquels tout repose, et par qui tout s'exécute. Alexandre, sous ce rapport, pensait comme Napoléon, que c'était le moyen de donner de l'émulation à son armée; plusieurs soldats sous son règne ont gagné le grade de général à la pointe de leur épée, mais son frère ne partage pas cette opinion. Il favorise la jeunesse des écoles militaires, qui fournit des officiers moins grossiers. Sans doute l'instruction est précieuse, mais l'expérience n'est pas à dédaigner, et souvent il y a plus d'étoffe dans un sous-officier illétré que dans un enseigne boursoufflé d'orgueil, instruit à l'école des pages.

§ II. *Des Récompenses.*

Des Récompenses.

L'armée engloutit toutes les illustrations de l'empire. Tel prince ou tel boyard qui, par sa naissance, ses richesses ou ses lumières, devrait jouer le plus grand rôle, est souvent condamné à végéter, confondu dans les derniers rangs; tandis que les généraux souvent étrangers, sont tout-puissans et obtiennent les faveurs de l'empereur. C'est sur l'armée qu'il répand le trésor inépuisable de ses grâces. Nulle part, en Europe, il n'y a plus de moyens de récompenser les services militaires. D'abord la noblesse, d'après un ukase de Pierre I.er, est acquise à tous les officiers; elle est personnelle pour les officiers subalternes, héréditaire pour les officiers supérieurs. Les généraux obtiennent les commandemens, les gouvernemens, les ambassades, les places au sénat, les ministères, les titres de prince avec le nom des pays conquis ou des grandes villes prises, et des dotations aux dépens du domaine impérial ou de l'ennemi.

Indépendamment de ces moyens, il y a quantité d'ordres de chevalerie, presque tous divisés en un certain nombre de classes. Le premier

de ces ordres est celui de Saint-Georges ; il ne peut, aux termes de ses statuts, être accordé que pour de grands exploits. On se rappelle que le sénat en décerna la croix à l'empereur Alexandre après la campagne de 1814, mais le monarque absolu la refusa, disant ne l'avoir pas méritée. Lord Wellington fut long-temps le seul militaire qui l'eut en Europe. Le vainqueur du Trocadero en fut ensuite décoré, et eut pour confrère le feld-maréchal Paskevitch, après la prise d'Erzerum. Il y a encore, outre cette monnaie, un autre genre de récompenses; ce sont les lettres de félicitations et les sabres ou les épées montées en or, et souvent enrichies de diamans, avec cette inscription : *pour la valeur*. L'empereur rehausse encore le prix de ces récompenses, par la grâce avec laquelle il les accorde. Koutouzof, après la campagne de 1812, reçut un des diamans de la couronne, qui fut remplacé par une plaque en or, sur laquelle était gravé son nom. Ces récompenses sont pour les officiers généraux et supérieurs.

On fait moins de façon avec les officiers de grades inférieurs : une montre, une bague, ou tout autre bijou, accompagné d'un diplôme, récompensent leur zèle et leurs services. La décoration de Saint-Georges est réservée pour des traits

de bravoure, on la donne aux soldats comme aux officiers, et elle rapporte aux premiers une haute-paye de 3 roubles (3 fr.) par an; on peut dire qu'elle est presque toujours méritée; mais combien d'autres ne sont que le prix de la flatterie et de la bassesse! Il y a en Russie tant de décorations, que c'est prodige de voir un officier qui en soit dépourvu. D'abord, après quinze ans de service, tous portent à la boutonnière une boucle en or, au milieu de laquelle est le chiffre qui exprime le nombre de leurs années de service. Cette boucle change de cinq en cinq ans. Vient ensuite la croix de Sainte Anne, qu'on obtient, officiers et soldats, après vingt ans de service; elle est purement honorifique, et n'est qu'une médaille d'ancienneté.

Les soldats portent aussi des médailles, en mémoire d'une campagne ou d'une bataille, de laquelle ils sont revenus saufs. Ce sont des hochets qui flattent leur amour-propre, et certes, il n'y a pas de quoi.

Il est des récompenses pour des régimens entiers; en certains cas, ils reçoivent les noms de carabiniers ou de grenadiers, ou ils sont adjoints à la garde, ou bien on leur donne des collets brodés, des signes, des plaques sur les schakos avec des inscriptions, des drapeaux

particuliers, ou bien encore il est fait mention de leur conduite sur les drapeaux; enfin les corps reçoivent des trompettes en argent, et d'autres distinctions pareilles. Ces sortes de récompenses collectives sont d'une bonne politique; elles entretiennent l'esprit de corps. On sait que c'est à l'aide de semblables que Bonaparte avait exalté l'esprit belliqueux et patriotique des troupes de l'armée d'Italie, et c'est probablement de lui que les autocrates ont emprunté cette coutume.

§ III. *Des Retraites.*

Des retraites des Officiers.

Le gouvernement russe, qui attire toute la pauvre noblesse et quantité d'aventuriers étrangers dans l'armée, est obligé de pourvoir à leurs moyens d'existence, lorsque l'âge, les infirmités ou les blessures les mettent dans l'impossibilité de continuer leur service; mais il le fait avec une grande parcimonie, parce que le trésor n'y pourrait suffire.

La retraite des officiers et des généraux de tous les grades est fixée à un tiers de la solde d'activité après vingt ans de service; aux deux tiers à trente ans; à la solde entière après 35 ans. Lorsqu'ils sont blessés ils reçoivent la pen-

sion en raison de la gravité de leurs blessures, qui se divisent en trois catégories. La première comprend la perte d'un ou plusieurs membres; la deuxième les blessures graves; la troisième les blessures qui rendent incapables d'un service actif. Voici le tarif de ces pensions :

	ROUBLES EN PAPIER.	
	1re CLASSE.	2e ET 3e CLASSE.
Général	4,000	3,000
Lieutenant-Général	3,000	2,000
Général-Major	2,000	1,200
Colonel	800	750
Lieutenant-Colonel	750	700
Major	700	650
Capitaine	650	600
Capitaine en second	600	550
Lieutenant	550	500
Lieutenant en second	500	450
Enseigne	450	400

Ces pensions sont payées par le trésor impérial; mais les officiers compris dans les deux premières classes peuvent cumuler leur pension avec celle du comité institué pour assurer le sort des militaires blessés. Tous les pensionnaires capables de remplir des emplois civils en cumulent le traitement avec leurs pensions. Dans les états constitutionnels, les vieux soldats sont entourés de respect et d'égards; la raison en est toute simple, ce sont des citoyens qui se

sont dévoués au service de la patrie. En Russie, où l'armée n'est utile qu'à un seul, dès qu'un soldat est hors d'état, par l'âge ou les infirmités, de remplir ses devoirs avec vigueur, il est pris pour domestique par les officiers, qui le traitent souvent d'une manière barbare, ou bien il est renvoyé dans les bataillons de garnison ou dans les compagnies d'invalides servans. Les hommes incapables de tout service, sont relégués dans les invalides non servans, où ils languissent dans la misère et l'oubli. Ceux qui ont été blessés devant l'ennemi, reçoivent, comme les officiers, une solde de retraite proportionnée à la gravité de leurs blessures, dont voici le tarif :

		CONGÉDIÉS.	AU SERVICE.
Sous-Offs.	1.re classe	200	150
	2.e »	120	90
	3.e »	100	75
Soldats.	1.re classe	135	100
	2.e »	80	60
	3.e »	70	50

CHAPITRE VIII.

Discipline. — Justice militaire.

§ I. *Discipline.*

En général, plus une armée est bonne, plus elle est dans le sens opposé à la société. En effet, le premier principe de son existence est qu'un seul commande, et que tous les autres obéissent, qu'il n'y ait pas deux égaux, tandis que, plus la société est civilisée, plus il y a d'égalité devant la loi; personne ne commande ni n'obéit; la loi seule gouverne. Pour mettre plus en évidence la bonté de la discipline des armées, nous la rechercherons dans les élémens mêmes dont elles se composent. Caractère de la discipline russe.

En France, les levées se font par tirage au sort. Ainsi, ceux que le hasard destine à la carrière des armes, s'y dévouent par patriotisme, ou s'y résignent comme à une indispensable nécessité; les uns et les autres, en fesant le sacrifice de leurs affections, de leur liberté à

la chose publique, font une action dont la patrie leur tient compte plus tard. C'est un devoir, et ils se soumettent sans murmure à la discipline, par la conviction que c'est le premier moyen de le remplir; qu'en obéissant on apprend à commander, et que souvent il y a autant d'honneur à obéir ponctuellement, qu'à bien commander.

En Angleterre, cela se passe d'une manière différente, puisqu'on recrute l'armée à prix d'argent, les enrôlés savent d'avance quels sont les devoirs qu'ils doivent remplir; la discipline ressort donc de la nature même du recrutement.

Il n'en est pas ainsi dans l'armée russe; là, l'homme est absolument contraint à devenir soldat, il est enlevé de force du lieu natal, souvent garotté; c'est fréquemment une victime du caprice de son maître, que l'on arrache du sein de sa famille, des bras de sa femme et de ses enfans; il y a donc sur sa personne une cruelle violation du droit naturel, et il est dans la nature humaine de s'opposer à toute violation; ne pouvant pas secouer le joug sous lequel il est attaché, il ne songe qu'à se soustraire à ses devoirs, et dans toutes les occasions où l'œil de son supérieur cesse de le

surveiller, on peut être assuré qu'il ne fera rien par zèle ou par attachement aux devoirs qui lui sont imposés. Par cette raison, les chefs se croient dans l'obligation de maintenir une discipline de fer. Le bâton à la main, ils frappent toujours, même pour prévenir les fautes; le bâton est, selon eux, le meilleur précepteur; aussi frappent-ils plus qu'ils ne parlent.

On peut dire de la Russie ce qu'on a dit d'une armée : que c'est un gros bataillon commandé par un seul homme : une discipline brutale s'étend sur toutes les parties de l'empire, dans les fractions diverses de la société; on la croit patriarchale; dans chaque famille, l'homme bat sa femme et ses enfans, le maître bat ses esclaves et ses domestiques; il arrive souvent qu'un père inflige des punitions corporelles à ses fils depuis longtemps arrivés à l'âge viril, et qui occupent des grades élevés dans l'armée ou dans le civil. Naguère les czars punissaient de même avec le bâton leurs ministres, leurs généraux, et de notre temps les princes donnent des soufflets aux généraux. En Russie, un outrage reçu est souvent un gage de prochaines faveurs, d'un retour aux bonnes grâces du prince; c'est pour cela qu'on y est peu sensible. Pourtant, afin

d'imprimer à la discipline militaire un caractère tout particulier, on s'est attaché à la rendre machinale et principalement extérieure ; il faut donc qu'elle humilie et soit avilissante pour l'homme sur lequel elle s'exerce, tandis que, dans d'autres armées, on ne considère que l'exécution des ordres ; mais là on voit le dévoûment, le respect dans l'obéissance ; en Russie, on regarde moins à la manière dont les ordres sont exécutés, qu'à celle dont ils sont reçus ; un supérieur veut qu'on aperçoive au maintien humble et soumis de ses subordonnés, tout le respect qu'on a pour sa personne, et le dévoûment qu'il attend d'eux pour l'exécution de ses ordres. Très-souvent, chez les Russes, s'il arrive qu'un officier ou un soldat n'ait pas entendu ou compris les ordres d'un chef, il n'osera se les faire répéter, ou demander quelques explications, crainte de réprimande. J'ai vu gourmander un soldat qui avait osé souhaiter le bonjour à son capitaine ; il aurait dû attendre que celui-ci eût provoqué cette politesse. On dresse les soldats à répondre à leurs chefs, de la manière la plus soumise ; mais la justesse ou l'apropos des réponses n'est pas l'essentiel ; et si ce n'est le servilisme, c'est l'intonation qu'on s'attache sur-

tout à leur faire prendre ; c'est du respect noté. Quand l'empereur doit passer sa revue, on exerce les soldats par pelotons, bataillons de pied ferme ou en marche, à crier *houra!* à l'approche du souverain, avec le ton et à la distance convenables. Un peloton qui défilait au pas de course devant l'empereur, n'ayant pas entendu qu'il avait dit : *Bien, mes enfans!* (*haraszo rabiata*), fut puni pour n'avoir pas répondu par la formule : (*Radzi starassia*) *Nous tâcherons de faire mieux.*

D'après l'ordonnance, tout officier doit le le salut à son supérieur. Devant son général, il s'arrête, fait front, et le salue ensuite. Le soldat se découvre, même pour son sergent; mais d'aussi loin qu'il aperçoit un officier, il doit ôter son bonnet; arrivé à quinze pas de lui, il fait front, et reste planté droit comme un piquet, jusqu'à ce que l'officier soit éloigné de lui de quinze autres pas. Pour peu que le soldat soit pressé, on sent combien ce ridicule cérémonial retarde sa marche, s'il a le malheur de rencontrer plusieurs officiers.

Lorsque l'empereur se montre en public, les princes lui obéissent comme le dernier officier ; le frère aîné de l'empereur Nicolas, le grand duc Constantin, se montrait aussi soigneux que

le plus jeune de ses aides-de-camp, à le saluer, à marcher devant lui, à lui faire faire place, à accourir à ses ordres; il rendait les mêmes honneurs aux généreux Wolkonski et Tolstoy, ses anciens; voulant prouver par-là que, conformément au précepte russe (*czyn czyna poczytaiet*) le grade respecte le grade.

Convaincus que le peuple ne fait le signe de la croix que lorsqu'il tonne, les officiers ont soin de tenir les soldats dans une terreur continuelle; ils tachent de leur persuader que c'est le ciel, qui les a prédestinés à l'état militaire où ils sont enchaînés. Les popes les exhortent à la patience, et souvent les officiers, en leur infligeant des punitions barbares, les assurent que c'est pour leur bien. Le bourreau de don Carlos ne parlait pas mieux.

Quoique l'usage de nommer les corps par le nom des officiers soit aboli, souvent encore on appelle tel bataillon, ou telle compagnie par le nom de son chef; ce qui porte d'autant plus les officiers à les regarder comme leur propriété, qu'ils peuvent les administrer suivant leur bon plaisir.

Il y a une maxime générale de laquelle on ne dévie jamais dans l'armée russe, c'est qu'un supérieur est infaillible, et qu'un inférieur a

toujours tort. Ainsi, humiliation, bassesse par en haut, oppression par en bas, telles sont, en général, les bases de la discipline.

Le système consiste encore à infliger la punition de la faute d'un seul à plusieurs, et d'en cacher le véritable motif, afin de tenir tous les grades en alerte; comme on fait à cet animal auquel on couvre les yeux, pour qu'il travaille continuellement sans voir pourquoi ni comment les coups tombent sur son dos. Il suffisait souvent qu'un officier, ou un soldat commît une faute, pour que le régiment entier fût puni. La musique d'un bataillon de grenadiers polonais s'étant permis de jouer un jour, devant le grand-duc Constantin, une marche arrangée sur l'air français : *T'en souviens-tu?* officiers et soldats furent renvoyés de la parade, et consignés pour dix jours, sur le soupçon que c'était une réminiscence de fraternité avec les Français.

L'idée qui s'est accréditée dans une partie de l'Europe, que les armées barbares et esclaves sont plus souples et mieux disciplinées que celles où les soldats conservent quelques droits et sont traités avec humanité, nous a paru tout-à-fait fausse. Certes l'armée russe peut servir de type à celles-là, mais pour l'apprécier à sa juste valeur, il faut la connaître à fond, et voir

par quel prestige elle a acquis sa réputation. Partout où l'œil du supérieur ne perce pas, règne une négligence funeste. Combien parmi les soldats, les uns sont surchargés de service, les autres ne servent que pour les plaisirs de leurs officiers! combien, faute d'une bonne discipline, y a-t-il d'abus dans toutes les branches de l'administration, dont les soldats sont les victimes! En campagne, en prenant pour exemple la dernière, combien n'a-t-on pas surpris de leurs avant-postes, quoique les cosaques, de leur nature actifs et très-intelligens, couvrissent les cantonnemens, et les bivouacs!

Un des plus grands défauts de la discipline russe, est dans ce pouvoir illimité que tous les supérieurs ont sur leurs subordonnés; ainsi il arrive que les devoirs n'ayant pas été clairement tracés par les chefs, leur exigence n'a pas de bornes; aussi cherche-t-on dans tous les grades, moins à remplir ses devoirs, qu'à faire ce qui est susceptible de plaire au chef dont on dépend. Les généraux étudient donc le caractère du prince; les sous-officiers, les soldats, l'esprit de leurs officiers, et ceux-ci l'esprit de leurs généraux, afin de reconnaître leur faible, leurs passions, et faire ce qui leur est agréable, en dépit des ordonnances de police et de service.

De là vient qu'il y a partout des hommes privilégiés que la discipline ne saurait atteindre. Ainsi, l'officier qui approche du général, qui fréquente sa maison, est bien autrement considéré que celui qui ne connaît que ses devoirs, qui n'a d'autre recommandation que son propre mérite. Le premier est un sujet distingué; il peut ignorer ses devoirs, négliger sa tenue, manquer impunément aux exercices, et cependant obtenir des missions avantageuses de préférence aux autres officiers; de même parmi les soldats ceux qui travaillent pour leurs officiers ou sous-officiers, ou qui leur rendent d'autres services, sont exempts des corvées, des exercices, du service même et n'encourent jamais de punition.

La discipline russe, par sa nature, est donc essentiellement vicieuse. Elle donne lieu par son rigorisme mal entendu à de fréquens actes d'insubordination, qui tendent à en relâcher tous les liens. Entre cent exemples, il me suffira d'en citer un. En 1826, le jeune d'Auvray, fils du général émigré de ce nom, fut, pour une faute légère, condamné par le grand-duc Constantin à garder les arrêts dans la tente où l'on mettait d'ordinaire les simples soldats reconnus comme de mauvais sujets. Cet officier refusa de s'y rendre; c'était au camp d'exer-

cice, toute l'armée était présente. Le prince, furieux, traduisit de suite le délinquant au conseil, qui prononça la peine de mort. Mais il accorda au condamné grâce entière, à condition qu'il se rendrait à la tente. L'officier refusa, ne voulant pas déshonorer, disait-il, l'uniforme des gardes auxquelles il appartenait. Le grand-duc le fit alors enlever par ses grenadiers ; mais l'opiniâtre jeune homme trouva moyen de déchirer son uniforme et de se dépouiller de ses marques distinctives, avant d'être entraîné dans la tente. Maintenant, je le demande, dans quelle armée disciplinée aurait-on eu un pareil spectacle?

La discipline russe poursuit les militaires partout, et les atteint jusque dans le cercle des sociétés privées et dans les salons de la cour. Plus d'un officier des gardes, surtout sous le règne d'Alexandre, fut renvoyé dans la ligne pour avoir manqué à l'étiquette du palais. Cet affront fut dévoré par un officier de l'artillerie de la garde polonaise, qui avait eu l'audace d'engager à danser une princesse du sang. D'autres encoururent les arrêts pour des cas encore moins graves : par exemple, pour avoir perdu la mesure, ou fait quelque gaucherie dans une contre-danse.

Le réglement de discipline de Pierre I.er (*ustaw*) écrit avec du sang, subsiste dans sa barbarie native. C'est en humiliant, c'est en dégradant les officiers généraux ou supérieurs qu'on s'imagine punir leur négligence ou leur oubli ; ils sont pour des fautes légères, envoyés en prison, confondus avec les soldats, ou quelque-fois mis, désarmés, à la queue de leur corps. J'ai vu de mes propres yeux, un général de la garde être obligé de défiler sans épée, à pied, à la queue de sa brigade, entre deux soldats-infirmiers, pour avoir manqué de six minutes au rendez-vous des troupes. Les simples soldats reçoivent jusqu'à cent coups de bâton, sur l'ordre d'un simple sergent, pour des fautes qui, en France, encourraient à peine la consigne. On ne connait point, en Russie, la prison, mais on fait usage des corvées et des gardes hors de tour. Ces punitions sont celles dont les sous-officiers et les officiers font le plus grand abus, parce que ces moyens de coercition paraissent sans conséquence aux yeux des supérieurs, bien qu'elles affectent gravement la santé des hommes, et en conduisent beaucoup aux hôpitaux. Vient ensuite la rétrogradation à l'état de recrue, punition prononcée par le chef de corps, seulement pour des fautes un peu plus graves. Par

Punitions disciplinaires.

cette punition, le sous-officier ou soldat qui touche à sa libération peut être obligé de servir vingt-deux autres années. C'est celle que les uns et les autres redoutent le plus.

Les sous-officiers d'extraction noble (*junker*) ne peuvent être punis corporellement; mais sous le nom de corrections paternelles, on leur administre de sévères bâtonnades pour les fautes les plus légères. La punition est toujours la même; il n'y a que le mot de changé.

Au reste, les punitions ne se font pas attendre; chaque grade exerçant un pouvoir sans contrôle sur celui qui lui est subordonné, la faute est châtiée à l'instant et sur place. Il n'y a d'exception que dans la garde. Là, souvent des officiers et des sous-officiers, marquent au dos avec de la craie les hommes qui se négligent dans le port d'armes, l'immobilité ou la marche, pendant les exercices ou les parades, afin de les reconnaître et de les châtier en rentrant aux casernes. Il est rare qu'un exercice de deux ou trois heures ne soit pas suivi d'une distribution de 1000 à 1200 coups de bâton à un peloton d'une centaine d'hommes.

§ II. *Justice militaire.*

Pour les délits militaires et pour les délits communs, il y a des commissions militaires de trois degrés. La commission régimentaire est présidée par un officier supérieur, et se compose de deux assesseurs pris parmi les officiers subalternes, et de l'auditeur du régiment. Elle juge en premier ressort les sous-officiers et soldats. La commission de division est présidée par un colonel ou un général major, et composée d'un certain nombre d'officiers subalternes, plus un auditeur d'un rang plus élevé. Elle connaît de toutes les affaires relatives aux officiers des grades inférieurs. La commission de corps d'armée est présidée par un général et composée de plusieurs officiers supérieurs; on appelle des jugemens de ces commissions à la clémence de l'empereur. Pendant la guerre, les généraux en chef ont le privilége de confirmer les jugemens des deux premières espèces de commission. Celles de troisième ordre relèvent de l'auditoriat général qui siége à Pétersbourg. C'est une sorte de cour de cassation, mais qui juge aussi les officiers généraux.

Les officiers ou les soldats qui sont mis en

prévention pour des crimes ou délits hors le service, attendent long-temps leur jugement; mais ceux qui se sont rendus coupables sous les armes, sont jugés au plus tard dans les quarante-huit heures.

La procédure dans tous les cas est sommaire; on chercherait en vain des formes protectrices; on se contente d'interroger l'accusé, et d'entendre les témoins à charge. Rarement ils sont confrontés avec lui. L'instruction close par l'auditeur, il n'y a pas de débat public, l'accusé n'a pas de défenseur, et la condamnation est prononcée à la pluralité des voix.

Le code criminel est aussi barbare qu'au XVIe siècle; la mort est la peine prononcée contre presque tous les délits; mais l'empereur, dans son inépuisable bonté, commue presque toujours la sentence suivant la gravité des cas, si le condamné est officier, soit en un passage dans un bataillon de garnison cantonné dans quelque coin reculé de l'empire, où il n'a que l'alternative de vieillir sans avancement, ou de renoncer après une dixaine d'années d'exil à sa carrière, soit en un exil libre en Sibérie, ou en un exil forcé qui ajoute à cette peine celle de la détention dans une forteresse, ou de travailler aux mines ou

dans les usines de l'état. Les peines de l'exil sont toujours accompagnées de la dégradation militaire, et de la perte de la noblesse.

Quelquefois l'Empereur se contente de prononcer la dégradation définitive ou temporaire du condamné, et de l'obliger à servir comme simple soldat dans le corps du Caucase, ou tout autre qui court le plus de dangers ; c'est du moins utiliser le supplice.

Les exemples de dégradation sont rares dans les grades supérieurs, mais ils sont si nombreux dans les inférieurs, surtout parmi les élèves des écoles militaires et les sous-officiers de roture, qu'il n'y a pas de régimens où l'on ne trouve plusieurs victimes de cette clémence hypocrite. La politique a su tirer parti de ces malheureux dans la guerre de Turquie. On insinua aux jeunes officiers et sous-officiers dégradés, la plupart frappés par les derniers procès politiques, qu'ils regagneraient leurs épaulettes en faisant preuve de dévouement, qu'ils demandèrent à marcher les premiers à l'ennemi : on les prit au mot : on en forma des bataillons que le grand-duc Michel offrit en holocauste aux Turcs sur les brèches d'Ismaïlof.

Les soldats condamnés obtiennent rarement

de commutation de peine, ils subissent leur sentence. Les peines réservées aux délits contre la propriété, sont l'envoi dans les forteresses ou dans les mines en Sibérie; mais, celles qui sont appliquées aux crimes contre les personnes, ou pour faits d'insubordination au premier chef, sont la mort sous le bâton; car le nombre de coups auquel on condamne le soldat, en pareil cas, varie de 6 à 12,000 coups. Depuis Catherine II, on a supprimé des exécutions le luxe de barbarie dont on les décorait : on n'arrache plus les narines, on ne coupe plus la langue des condamnés, mais on marque pourtant encore avec un fer rouge au visage ceux qui sont envoyés dans les forteresses ou dans les mines de Sibérie.

CHAPITRE IX.

Habillement, Équipement, Armement. — Solde, Subsistances et autres Prestations. — Administration.

§ I. *Habillement, Armement, Équipement.*

L'empereur Alexandre, dans le changement qu'il fit à l'habillement et à l'équipement, consulta plus l'élégance que la commodité et l'utilité. L'empereur Nicolas, en se modelant à cet égard sur l'armée prussienne, a été plus heureux; il lui a rendu quelques-unes de ces qualités essentielles.

Le fond de l'uniforme pour toutes les armes est vert. La couleur du collet et des paremens est rouge ou bleu de ciel pour la garde, et rouge pour toute l'infanterie, à l'exception de celle de Lithuanie qui l'avait jaune; mais depuis la dernière campagne, elle porte l'uniforme des autres corps russes. Habillement.

L'infanterie légère a les collets et les paremens de même couleur que l'habit, et les passe-

poils d'une couleur tranchante. Les collets sont droits, justes au col, et boutonnés entièrement; ce sont de véritables carcans qui gênent la respiration.

Les pantalons avec guêtres jusqu'aux genoux ont été en usage jusqu'au règne de Nicolas, qui les a remplacés par de larges pantalons et des demi-guêtres par-dessous. Les soldats ont applaudi à ce changement qui leur a rendu les jambes. Les pantalons d'été sont à guêtres, en une espèce de coutil. L'infanterie a pour coiffure le schakos de cuir, couvert de drap noir, avec un plumet peu fourni, mais très-haut et assez lourd, qui gêne le soldat, surtout lorsqu'il vente fort.

L'habillement de la cavalerie est coupé sur les anciens patrons prussiens, si difformes par leur étriquement. On commence à s'apercevoir néanmoins qu'il convient de lui donner plus d'ampleur. La coiffure est le casque pour les cuirassiers, le schakos pour les dragons, les chasseurs et les hussards, le bonnet polonais pour les hulans. Tous les cavaliers portent moustache, à l'exception des cuirassiers. La couleur des uniformes est le vert pour les dragons et les chasseurs, le bleu pour les hulans, mais elle varie pour les cuirassiers et les hussards.

Le fond de l'uniforme de l'artillerie et du

génie est vert foncé, avec collets et revers de drap noir, passé-poils rouges; la coupe de l'uniforme de l'artillerie à pied et du génie, est comme celle de l'infanterie, et celle de l'artillerie à cheval est pareille à la coupe des chasseurs à cheval.

L'abonnement des corps varie pour chaque arme, attendu qu'il comprend plus ou moins d'effets; celui des corps de la garde est, par cette raison, le plus élevé de tous et aussi parce que les étoffes sont d'une meilleure qualité. On a calculé qu'il pouvait s'élever à 29 fr. par an par homme de la ligne, et à 48 fr. par homme de la garde.

Les effets d'habillement ont une durée fixée par les réglemens. La capote d'infanterie, le manteau et le sarreau de coutil dans la cavalerie, les schakos dans toutes les armes, doivent durer 3 ans; l'habit dans toutes les armes 2 ans, un an dans la garde; le pantalon dans l'infanterie 2 ans, dans la garde toute la cavalerie, l'artillerie et le génie un an seulement; le pantalon d'été et le caleçon dans toutes les armes un an; les chemises 4 mois; les bottes et les bottines d'infanterie 6 mois.

Lorsque dans la garde les hommes ont deux habits complets, dont un neuf, on leur dé-

compte le 3.e en argent : une partie leur est payée comptant, et le reste est placé sur leur tête à la banque de Pétersbourg, qui leur en sert l'intérêt.

Tous les effets d'habillement et la plupart de ceux de harnachement sont confectionnés dans les atteliers régimentaires; mais on fournit les cuirs et les toiles aux soldats, qui sont obligés de se faire faire leurs effets de linge et chaussure moyennant une légère rétribution.

Armement. L'infanterie est armée des fusils à baïonnettes du modèle français, de 1771, corrigé et raccourci d'environ 600 millimètres; la baïonnette est allongée dans la même proportion; la baguette est lourde et peut bourrer des deux extrémités. Tous les sous-officiers, les soldats de la garde, excepté les compagnies du centre des chasseurs de la garde, les compagnies de grenadiers et de carabiniers de tous les corps de l'armée, portent des sabres-briquets, plus gênans qu'utiles. Un seul bataillon de chasseurs finnois de la garde, a des carabines surmontées de sabres à l'instar des chasseurs tyroliens.

Les officiers d'infanterie sous Catherine II, portaient des sabres; Paul et Alexandre rem-

placèrent cette arme par une épée à lame plate. L'empereur Nicolas a rendu le sabre aux officiers de la garde et des grenadiers; ce sabre est pareil à celui que portent actuellement les officiers de l'infanterie française; il est à présumer qu'il sera donné à tous les officiers à pied de l'armée.

L'armement de la cavalerie ne diffère sensiblement de celui des autres puissances qu'en ce que le premier rang des cuirassiers et des dragons vient de recevoir la lance sans flamme, et que les files extrêmes de chaque peloton ont une petite carabine rayée. L'étoffe des cuirasses n'est pas à l'épreuve de la balle. On a trouvé beaucoup de cuirasses percées de part en part sur le champ de bataille de *Grochow*.

L'artillerie n'a pas de fusil, mais elle porte le briquet de l'infanterie.

Les troupes du génie sont armées du fusil d'infanterie et portent des scies à main au lieu de sabres. Un quart des hommes est en outre armé de haches et l'autre est muni de pioches.

La durée des fusils et des sabres est de 20 ans. Le fusil d'infanterie revient au gouvernement à 17 roubles 50 kopecks (17 fr. 50 c.).

Équipement.

Les gibernes de l'infanterie russe sont assez

grandes pour contenir 40 cartouches, approvisionnement ordinaire du soldat. La buffleterie est large et blanche dans les gardes, les grenadiers et la ligne ; elle est noire pour les régimens de chasseurs de la garde et les carabiniers. Les havresacs sont en peau de veau et d'une très-grande capacité. Les soldats y renferment leurs effets d'habillement de linge et chaussure, et, de plus, du biscuit, du sel. Les régimens de la garde sont obligés d'y mettre en outre leur uniforme de rechange. Aucun fantassin n'est plus surchargé d'effets de peu de valeur, que le soldat russe, et cela se conçoit : obligé de faire de fréquentes et lointaines expéditions, dans des pays dépourvus des ressources de la belle Europe, il doit emporter avec lui tout ce qui au bout d'un temps donné est susceptible d'être réparé ou remplacé. Les bretelles des havresacs sont réunies sur la poitrine par une courroie transversale. La durée de la giberne et de la buffleterie a été portée à huit ans. On évalue le prix de la giberne à 2 roubles et demi (2 fr. 50 c.), et la totalité des effets d'équipement à 10 roubles (fr.) par recrue d'infanterie.

Harnachement.

Les Russes se servent de selles hongroises modifiées ; elles sont beaucoup plus lourdes que

celles-ci, et il faut un homme vigoureux pour les mettre sur les chevaux avec tout leur harnachement; le siége en est encaissé et permet d'y être solidement assis. Les schabraques des lanciers sont en peau de mouton, et en drap dans les autres armes. On sangle le cheval au milieu du ventre; aussi lorsqu'il est resté quelque temps en place, ou qu'il a marché ou trotté, il faut le serrer de nouveau, autrement la selle tournerait et exposerait le cavalier à tomber dans les charges. La selle est placée sur une espèce de tapis de laine très-épais, et la couverture pliée sur le siége même. On pourrait croire que cela préserve le cheval de toute blessure; mais il n'en est rien; presque tous ceux qui ont été capturés par les Polonais, dans la dernière guerre, étaient garottés ou blessés au dos.

Les cuirs sont en général bons et forts, mais trop durs. Les mors sont très-rarement adaptés à la conformation des lèvres du cheval, et ils sont presque les mêmes pour les bouches qui ont des lèvres fines, fortes, et étroites, que pour celles qui ont des lèvres épaisses, larges, et charnues.

La durée de la selle est de 9 ans, celle de la schabraque et du porte-manteau en drap de 3

ans, et de la couverture de 4 ans dans la garde ; aussi l'équipement du cavalier s'élève-t-il terme moyen à 86 roubles. On compte que dans la ligne, il n'est pas moindre de 75 roubles (75 fr.) par chaque recrue.

C'est ici le cas de dire deux mots sur la tenue de l'armée russe.

Observations sur la tenue.

A ne voir cette armée que de loin, on est frappé de la beauté du coup d'œil qu'elle présente par son uniformité; mais si un général allemand ou français en passait une revue de détail, que de choses ne trouverait-il pas à reprendre! La propreté, cette garantie de la santé, ne régne nulle part. Les hommes changent rarement de linge, et sont toujours couverts de crasse, souvent même de vermine. L'intérieur des havresacs est infect : ils y renferment une infinité de vilenies, parce qu'on en fait rarement la visite ou qu'on ferme les yeux sur ce qui peut s'y trouver. Les vêtemens vieux sont rarement exempts de taches, et pourvu que la buffleterie soit blanche, les courroies de la sellerie d'un noir bien luisant, les officiers croient n'avoir rien à reprendre à la tenue.

L'armée russe est la première en Europe qui ait réformé la coiffure; car sous le règne de

Catherine II, elle avait déjà renoncé à la poudre et aux queues; mais on est tombé dans un autre excès : on coupe les cheveux si courts, qu'autant vaudrait raser la tête; cette mode chasse la vermine à la vérité, mais sous un climat si rigoureux, elle produit des refroidissemens de tête, qui envoyent une infinité d'hommes aux hôpitaux.

La coupe des uniformes est imitée des Prussiens; ce qui dans le principe n'était qu'une spéculation du gouvernement est devenu une mode. Pour qu'un habit aille bien, il faut qu'il dessine toutes les formes du corps, dût-on ne pouvoir agir, qu'aux risques de faire crever toutes les coutures. A ce défaut, qui gène la circulation du sang, ajoutez-en un autre qui, par sa bizarrerie, achève le supplice du soldat, je veux parler du système qu'on a adopté de matelasser la poitrine et de serrer l'habit au défaut des hanches. J'ai vu, dans la garde, des hommes ne pouvoir s'habiller seuls et être obligés d'avoir recours à leurs camarades pour revêtir l'uniforme.

Sous l'empereur Alexandre les capotes étaient roulées, et portées en écharpe sur l'épaule gauche; comme on exigeait que le havresac fût adhérent au dos, on serrait tellement la poitrine

quelles il est obligé, et pour le soldat le juste salaire de son travail, n'est pas considérée sous ce rapport en Russie. C'est une nécessité imposée aux empereurs et à laquelle ils se soumettent de mauvaise grâce ; en effet, nulle part en Europe la solde n'est plus bas tarifée : un maréchal d'empire, indemnité de table comprise, ne touche pas 22,000 roubles (fr.) par an, un colonel-commandant 4,200, un enseigne d'infanterie 450. Bien que la valeur de l'argent ait baissé considérablement depuis un siècle, la paie du soldat russe n'a pas varié depuis Pierre I; il ne reçoit dans la ligne après tout décompte, que 10 à 12 francs par an ; la différence de solde dans la garde est très-faible, bien qu'elle augmente par classe, et que les sous-officiers et soldats reçoivent des gratifications, tantôt aux fêtes de l'Empereur et de l'Impératrice, tantôt à l'occasion des parades ou des revues.

Pour mieux faire juger l'insuffisance de la solde nous joignons ici le tarif.

TARIF DE LA SOLDE.

Feld-maréchal	9345 R. 8
Général d'armée	4557 6
Lieutenant-général	2779 »
Général-major	2293 »

	INFANTERIE.			
	Vieille Garde. Sapeurs, Pionniers, Artillerie à pied de la Garde.	Jeune Garde. Sapeurs, Pionniers, Artillerie à pied de la ligne	Infanterie de ligne.	Vi A ch
Colonel	1200 R.	1200 R.	1200 R.	1
Lieutenant-Colonel	»	900	900	
Major	»	»	700	
Capitaine	900	780	720	1
Id. en second	780	720	690	
Lieutenant	720	690	600	
Id. en second	690	600	510	
Enseigne ou Cornet	600	510	450	
Sergent-major, ou maréchal-des-logis-chef	97 25	57 14 1/4	38	
Sergent, ou Maréchal-des-logis	57 54 1/4	38	14	
Soldat	13 46 1/2 16 22 1/4	» » 12	« » 10	2

Nota. Les officiers des régimens colonisés reçoivent, a indemnité, la moitié en sus de leurs appointemens.

Les troupes du Caucase, autrefois celles qui étaient cant dans le royaume de Pologne, étaient payées en argent.

mée russe.

INDEMNITÉ DE TABLE.

Commandant d'armée	12,000 R.	»
» de corps d'armée	10,000	»
» de division	6000	»
» de brigade	4000	»
» de régiment	3000	»
» de bataillon	1000	»

CAVALERIE.		GARNISON.		
Cuirassiers de l'armée.	Dragons, Chasseurs, Lanciers, Hussards, Artill. à cheval.	De la Garde.	De l'armée. Artillerie de Garnison.	Service dans l'intérieur, et Isnal.
1400 R.	1200 R.	1200 R.	900 R.	800
1200	900	»	600	500
1000	780	»	520	390
900	720	900	480	360
780	690	780	460	593
720	600	720	400	300
660	510	690	340	285
600	»	600	300	225
61	38	95 25	36	15
38	24	57 14 1/4	15	12
»	»	»	»	»
»	»	»	»	»
18	12	12	9 75	7 50

Un soldat de la Garde touche trois roubles de gratification le r de sa fête. Tout soldat, lorsqu'il est employé à des travaux itaires, reçoit dix *kopecks* (centimes) par jour.

Hors des frontières, les soldats sont payés en argent, ce qui quaıple leur solde.

Cette modicité de la solde commandée par la pauvreté du trésor impérial et la triste nécessité d'augmenter de plus en plus le chiffre des hommes de l'armée, entraîne à de graves conséquences. D'un côté, il oblige les czars à dédommager les officiers revêtus de hauts grades, par des gratifications continuelles, des dotations, des prêts de sommes considérables sans intérêt pour 4, 6 et 12 ans, et de l'autre, à fermer les yeux sur les rapines de tous ceux qui dirigent ou contrôlent l'administration; enfin, il fait retomber sur les habitans le fardeau de l'entretien des officiers subalternes, et des soldats.

Subsistances des hommes.

Outre sa solde, la troupe reçoit 1 kilog. et demi de farine de seigle et 104 grammes de gruau par jour; il est vrai que, lorsque les régimens sont en quartier, le soldat est nourri par l'habitant, qui se délivre ainsi des vexations auxquelles il serait exposé en agissant autrement; mais le bénéfice résultant de cet arrangement ne tourne pas tout à l'avantage du soldat, l'économie provenant de la suppression de la farine et du gruau est dans la plupart des corps la proie du colonel ou de ceux qui administrent.

Hors des cantonnemens, dans les camps

d'exercice, le soldat ne mange que d'une espèce de choux mal assaisonnés, avec un peu de graisse ou de viande; rarement il consomme des pommes de terre ou du gruau, et il ne boit que du *kvas*, espèce de boisson aigre, faite avec de la farine fermentée, ou du pain brûlé.

La nourriture des ouvriers, même les plus habiles, n'est guère meilleure que celle des simples soldats, car les bagatelles comme les pièces de valeur qui sortent de leurs mains sont confisquées au profit des capitaines ou des colonels qui ne les en dédommagent nullement, et en font un honteux trafic.

En campagne, la ration du soldat est d'un kilogr. de pain, 104 grammes de gruau ou de blé noir, le double de légumes secs, un demi kilogramme de pommes de terre ou de navets, 25 décagr. de viande et 1 décilitre d'eau-de-vie.

Dans la garde, la troupe reçoit en garnison, outre la farine et le gruau, 25 décagrammes de viande les jours gras et autant de poisson les jours maigres; mais, malgré ce surcroît, sa nourriture est loin d'équivaloir à celle de la ligne lorsqu'elle est cantonnée. En campagne la garde est traitée comme la ligne.

Lorsque les troupes sont casernées, les soldats vivent ensemble par compagnies, le capi-

taine désigne un sous-officier (*kaptenarmus*) pour surveiller l'emploi de l'argent de l'ordinaire; la direction effective de celui-ci est confiée à 4 soldats, un par escouade, choisis par leurs camarades, et dont l'élection se renouvelle tous les quatre mois. Cette élection, à côté du despotisme de la discipline russe, n'est pas le seul fait curieux de cette institution; il n'est pas moins admirable de voir les *artelszczyk*, ou soldats-administrateurs, professer la probité la plus scrupuleuse, au milieu des exactions journalières des officiers. Il n'y a point d'exemple qu'aucun d'eux ait détourné jamais à son profit un seul kopeck de la compagnie.

Ration des chevaux.

La ration des chevaux est de 209,72 litres d'avoine, 2,925 kilogr. de foin par an et par cheval. Dans les provinces du midi, l'entretien d'un cheval ne coûte que 78 fr. par an. Dans les provinces du centre, l'entretien est de moitié en sus, et dans celles du nord, il est double. La faculté d'avoir des chevaux, et par conséquent le droit aux rations de fourrages, n'est pas aussi restreint en Russie que dans les autres états, et cela provient de la grande abondance de fourrages. Les officiers généraux et supérieurs ont un grand nombre de chevaux,

et il n'est pas jusqu'au lieutenant d'infanterie qui n'ait aussi sa monture (*konia*). Cette immense quantité de chevaux appesantit la marche des armées russes, et ruine les pays dans lesquels elles séjournent.

Art de vivre des officiers subalternes dans les cantonnemens.

Nous avons dit que la faiblesse des appointemens ne permettait pas aux officiers subalternes de s'entretenir, mais voici comment ils s'y prennent pour joindre les deux bouts. Dès qu'un officier arrive dans un quartier, il s'établit dans le village le plus riche de tous ceux que son détachement occupe, et se fait désigner 7, 8 et jusqu'à 12 logemens, s'installe dans le plus convenable, et se fait apporter en dédommagement des autres, des poules, des œufs, de la crême, etc. Tous les soldats de son détachement sont à ses ordres, pour remplir les offices de cuisinier, laquais, cocher; c'est ainsi qu'avec sa solde chétive il parvient à faire bonne chère, et à mener joyeuse vie, sans compter qu'il emploie des moyens moins licites pour satisfaire des goûts et des besoins moins excusables. Il ordonne quelquefois une revue ou l'exercice sac au dos, mais sans effets : les sergens qui entendent à demi mot, font remplir alors les sacs de foin, et les bidons d'avoine

pris dans les granges des paysans, et, après l'exercice ou la revue, chaque soldat va vider son sac et son bidon dans le magasin de son lieutenant.

Tout ce que je dis ici n'est point une charge, une caricature du régime intérieur des régimens; ce sont malheureusement des faits réels; il y en aurait encore à raconter de plus bas, de plus vils et de plus ridicules; mais les moyens que j'ai cités rentrent à peu près dans les usages journaliers, ils sont tolérés, et même en quelque sorte nécessaires, pour l'existence des officiers dont l'insuffisance du traitement les oblige à ces malversations, s'ils n'ont pas de fortune.

Quand les soldats sont logés chez le paysan, ils jouissent de toutes les aises qu'ils peuvent se procurer sous le toît rustique. Ils mangent avec lui, ils couchent avec sa femme, ils se servent de ses habits; s'ils sont commandés au service à l'état-major du régiment, du bataillon ou de la compagnie, leur hôte leur remet pour autant de jours de vivres que leur absence doit durer et y ajoute encore quelques deniers de poche.

§ IV. *Administration des Corps.*

En Russie, les colonels et les capitaines dans l'infanterie et la cavalerie, les chefs de batterie dans l'artillerie, sont seuls, en ce qui les concerne chacun, les administrateurs naturels et uniques du régiment. On n'y connaît point les conseils d'administration.

Le colonel a la haute main sur l'administration générale, l'habillement, l'équipement, la solde, les subsistances, les fourrages; il est en rapport direct avec les commissaires et les fournisseurs. Il ne dépend que de lui de faire délivrer ce que le réglement passe aux troupes. Le colonel étant responsable, peut rejeter les subsistances, les étoffes, les cuirs, que le commissaire lui fait présenter; mais rarement cela arrive, et s'il menace de le faire, ce n'est qu'une ruse, afin d'obtenir un cadeau plus considérable du commissaire, auquel les fournisseurs ont fait déjà leur remise.

Les chefs de corps ont droit à des abonnemens pour l'entretien de l'habillement, de l'équipement, de l'armement, du harnachement, du campement; mais l'administration de ces masses, dirigée dans les vues uniques de leur

intérêt personnel, leur offre les moyens naturels de se dédommager de l'exiguité de leurs appointemens.

Cependant ces sortes de gains illicites ne sont pas les plus productives ; les plus habiles enflent l'effectif en dissimulant les pertes par mort et désertion, aussi long-temps que possible, afin d'augmenter le nombre des journées de présence, sur lesquelles s'établit la plupart de tous les droits aux prestations. Les capitaines, les colonels envoient des soldats dans des contrées environnantes, pour les faire travailler pendant la belle saison ; et, non seulement ils bénéficient sur leurs subsistances et leur solde, mais encore sur le prix de leurs journées de travail, dont ils conservent la plus forte partie.

Les colonels de cavalerie falsifient les états de présence des hommes et des chevaux ; ils laissent au vert une partie de l'année des chevaux qu'ils sont censés nourrir au sec ; ils s'entendent avec le commissaire du gouvernement et le commandant du district, pour faire coter la valeur des fourrages plus haut que la mercuriale de la contrée, ou ils achètent des récoltes sur pied, afin de les faire faucher par la troupe. Ils grivèlent sur tout ; il est vrai qu'ils

ont quelques dépenses à couvrir ; le prix des remontes, par exemple, est double ; car le gouvernement n'alloue encore que 250 fr. pour un cheval de grosse cavalerie, et 120 pour un de cavalerie légère ; mais au total, on peut assurer qu'ils ne perdent pas, et qu'ils savent se procurer d'amples dédommagemens de la parcimonie de l'Etat sur cet objet important. Les capitaines, les chefs d'escadron et de batterie, font sur une petite échelle, ce que les colonels font sur la grande. Il n'est donc pas étonnant qu'un simple capitaine, après avoir rétribué de leur complaisance son chef de bataillon, l'adjudant et le chirurgien du régiment, les aides-de-camp des généraux de brigade et de division, ne puisse tenir 4 à 6 chevaux à l'écurie et mener grand train, quoiqu'il n'ait pour toute fortune que ses chetifs appointemens.

Dans la garde, tous les profits passent aux commandans des régimens, et sont plus considérables qu'ailleurs ; ils ont à spéculer sur le bois, la paille et toutes les allocations auxquelles les soldats ont droit. On voyait à Varsovie, dans un régiment de la garde, pendant l'hiver, lorsque le froid était de 18 à 20 degrés, qu'on ne chauffait les chambrées que tous les dix jours, quand les hommes descen-

daient la garde, tandis que le gouvernement accordait assez de combustibles pour les chauffer deux fois par jour.

Les capitaines et les lieutenans sont réduits à leur traitement, mais il est rare qu'ils n'aient pas de fortune, et lorsque cela arrive, l'Empereur leur accorde des gratifications.

Ce n'est pas que l'administration des chefs de corps, de compagnie et d'escadron soit sans contrôle, sans formalité; au contraire, tout est prévu par les réglemens, aucune comptabilité militaire n'est plus paperassière en Europe; mais le vice radical, indestructible, réside dans la corruption et la vénalité de tous ceux qui sont chargés de veiller aux intérêts de l'Etat et de la troupe. On ne connaît point, il est vrai, dans les corps russes, les conseils d'administration; mais les opérations financières des colonels et des capitaines sont surveillées par les généraux sous les ordres desquels ils se trouvent; il y a des inspections tous les ans de tous les corps par les généraux commandant les brigades, les divisions et les corps d'armée. Ces revues, qui devraient être mortelles aux malversations et effrayer les coupables, n'inquiètent guère ces derniers; car, comme elles sont passées par des hommes aussi corrompus,

aussi nécessiteux qu'eux, il y a bientôt arrangement entre l'administrateur et le contrôleur, et, au moyen de quelques petits cadeaux pour désintéresser le médecin de la division, les adjudans du général de brigade, et du général de division ou du corps d'armée, d'un présent plus considérable au chef de l'état-major, la gestion du colonel est toujours trouvée parfaite. Ces friponneries se font du reste avec des procédés, et c'est en cela que les Russes font preuve d'une civilisation très-avancée. Le système général et public de dilapidation et de friponnerie s'arrête au dernier rang de la hiérarchie militaire : que l'on monte d'un échelon plus haut, on le retrouve déjà chez le sous-officier, chez le chirurgien, chez l'officier, et, plus on montera, plus on remarquera que ce système a pris d'extension.

§ V. *Administration générale.*

Jusqu'ici nous n'avons parlé que de l'administration des corps; nous connaissons peu l'administration générale. Les quatre branches qui la constituent, rentrent, comme nous l'avons dit plus haut, dans les attributions du ministre de la guerre, et se divisent en un

certain nombre de bureaux, dont les chefs réunis forment pour chaque branche une espèce de conseil consultatif. Les quatre directeurs forment, avec un nombre déterminé d'officiers-généraux, le conseil du ministre, et dans quelque cas du major-général. La vérification des comptes se fait dans chaque département. Cette opération a lieu, dans le génie, par arrondissement; dans l'artillerie, par arsenal; dans le commissariat, par circonscription territoriale.

Le personnel de l'administration se compose d'intendans et de commissaires divisés en plusieurs classes. La haute administration est encore à son berceau, et, quoiqu'un intendant russe ait publié trois gros volumes en baragouin allemand sur cette science au retour de la campagne de 1815, on peut assurer que ses collègues n'en savent pas long à ce sujet.

Administration en temps de paix.

Dans l'intérieur de l'empire, en temps de paix, les intendans d'armée, de concert avec les commissaires ordonnateurs, approvisionnent les corps, par l'intermédiaire d'un commissaire, qui correspond directement avec les commandans des régimens d'infanterie, de cavalerie, de batterie, et pourvoient à leurs

besoins, conformément aux réglemens et dans les proportions de l'effectif.

En campagne, l'intendant général est chargé de pourvoir aux subsistances des corps actifs. Il les fait suivre par des magasins ambulans, formés de voitures de paysans, à deux chevaux ou à deux bœufs, mises en réquisition. Dans la dernière campagne de Turquie et dans celle de Pologne, on adopta le même système; mais cet approvisionnement, indispensable dans des pays dépourvus de ressources, tels que la Perse et la Turquie, où d'ailleurs les corps à alimenter ne sont pas très-nombreux, ne dispense pas d'établir des magasins de 6 à 8 journées au fur et à mesure des progrès de l'armée. En effet, on a remarqué que les chevaux ordinaires du pays ne peuvent supporter de grands fardeaux, et sont à la charge de l'armée dont ils épuisent les fourrages, et que leurs conducteurs meurent souvent de misère et de faim. Dans la campagne de Pologne, malgré ces magasins ambulans, les troupes, après quelques marches, manquèrent de vivres, notamment lors de la bataille de *Grochow*, parce que les convois furent arrêtés par la difficulté des chemins. Indépendamment de ces approvisionnemens ambulans,

En campagne.

il est de règle qu'en campagne le soldat porte pour quatre jours de vivres, et les voitures régimentaires pour deux jours. L'armée ne peut donc s'éloigner de plus de dix marches de ses magasins.

Observations.

Ce que nous venons de dire sur l'administration suffit pour prouver *qu'administrer* en Russie, *c'est piller ;* nulle part, en Europe, on ne trouve autant de désordre et de corruption; avec le système qui a pris de si fortes racines dans tous les corps, on peut dire qu'il est à peu près impossible qu'un seul commandant occupe son poste avec probité et désintéressement; s'il s'en trouvait un qui voulût se conduire autrement que ses collègues, il lui serait impossible de satisfaire à toutes les exigences de ses supérieurs, il serait en butte aux persécutions et forcé plus ou moins promptement à quitter le service. Ajoutons à cela que l'envie et la haine de ses égaux le poursuivraient sans relâche, jusqu'à ce qu'enfin il résignât sa place à des officiers jetés dans le même moule qu'eux.

L'Empereur, non seulement connaît tous les abus qui se commettent, mais il les tolère; et tandis que l'administration des régimens se trouve dans les autres armées séparée du com-

mandement et confiée à ceux qui sont moins capables de faire un service actif, en Russie, au contraire, elle est la récompense des bons services. Il arrive souvent que, par une faveur toute particulière de Sa Majesté, un colonel ou un général, surtout dans la garde, promu à un grade supérieur, est chargé du contrôle de l'administration de son régiment, ce qui équivaut à une dotation de 40 à 60,000 roubles (fr.) de rente assurée, si les abus ne sont pas trop crians. L'autorité suprême suit en cela un système bien arrêté et tient dans ses mains ces ressorts secrets et puissans qui font mouvoir la grande machine militaire de l'empire.

CHAPITRE IV.

Tactique particulière de chaque Arme. — Grande Tactique. — Instruction.

§ I. *Tactique d'Infanterie.*

Jusqu'en 1814 les recrues étaient instruites d'après la méthode prussienne en usage sous le règne de Frédéric; mais depuis 1815 on les forme d'après les réglemens d'exercice français importés par les Polonais à leur retour sur les bords de la Vistule. Varsovie est le point où se formèrent à leur école tous les instructeurs russes. Il est vrai que l'orgueil moscovite ne voulut pas adopter entièrement le réglement français de 1791, et qu'il conserva quelques manœuvres des vieux réglemens anglais, et plusieurs autres tirées de ceux de l'Autriche, principalement sur la formation de quelques colonnes, et l'emploi des tirailleurs. Mais il sera facile de se convaincre par un coup-d'œil jeté sur les trois écoles de l'infanterie, que les modifications sont plus désavantageuses qu'utiles.

La position et la marche reçurent de grandes modifications à l'avénement au trône de l'empereur Nicolas; néanmoins les officiers ne peuvent perdre l'habitude d'exiger des soldats une immobilité si complette et si longue, que des soldats de 15 et 20 ans de service endurent chaque jour des châtimens pour n'avoir pu la conserver. École du Soldat et de Peloton.

On considère en Russie quatre sortes de pas.

1.° Le pas lent (*tchyi szag*), de 60 à 70 pas par minute. Cette marche fatigante, plaisait beaucoup à l'empereur Alexandre; aujourd'hui elle a perdu de la vogue, mais on y exerce néanmoins encore les soldats, on ne sait trop pourquoi;

2.° Le pas accéléré (*skoryi szag*), il est de 100 à 110 pas par minute; on s'en sert dans les manœuvres et les parades.

3.° Le pas redoublé (*udwoiyi szag*) introduit par le grand-duc Constantin à l'instar du pas anglais. Il a une vitesse presque double du pas accéléré, et de la même longueur; on en fait 140 à 160 par minute; on l'emploie dans les manœuvres, et quelquefois dans les parades; comme il serait impossible de conserver le tact des coudes à raison de son ex-

trême vitesse, les tambours battent pendant toute sa durée. Cette marche donne une grande célérité aux mouvemens, mais fatigue les soldats et peut causer du désordre dans les rangs.

4.° Le pas de course, particulièrement ordonné aux tirailleurs, sert néanmoins aux troupes de ligne dans quelques circonstances. Le grand-duc Constantin se plaisait à faire défiler ainsi les pelotons à distance entière ou en colonnes serrées.

Le maniement d'armes ne diffère de celui des français que par quelques modifications que les princes, ou les commandans des corps, introduisent de temps à autre, pour se donner un air de réformateurs.

Dans la charge, les soldats ne retournent point la baguette comme en France; ils bourrent avec sa partie inférieure, ce qui leur fait gagner du temps et éviter des accidens. Les feux se font comme en France; néanmoins le 1.er rang ne se met point à genou, à moins que ce ne soit après des formations de carrés contre la cavalerie. On est bien pénétré sous ce rapport de l'idée de Guibert : *que cette génuflexion est ridicule, et peu militaire, et qu'aux approches de l'ennemi c'est une posture que souvent on ne*

peut plus faire quitter aux soldats. Le feu de file, ou de deux rangs, s'exécute en commençant par l'aile droite de chaque demi-section; mais les hommes du 3.e rang, en chargeant les armes pour le 2.e font un pas en arrière pour éviter d'en déranger les hommes.

La division des bataillons de toutes armes, sous les rapports de tactique, est la même. Chaque bataillon se compose de quatre compagnies dont une de grenadiers dans les régimens de ligne, ou de carabiniers dans ceux d'infanterie légère. Les compagnies d'élite forment deux pelotons; le premier de la compagnie de grenadiers ou de carabiniers, se nomme de grenadiers ou de carabiniers, l'autre de voltigeurs; ils se placent l'un à la droite du bataillon, l'autre à la gauche. Les compagnies du centre prennent rang d'après leurs numéros. École du Bataillon.

Une fois en ordre de bataille, les bataillons se divisent en deux demi-bataillons, et en 4 divisions de deux pelotons chacun.

Les pelotons se divisent, pour les manœuvres en deux demi-pelotons de 12 à 15 files, ou en quatre sections dont le nombre de files varie de 4 à 7, suivant la force du peloton.

Les bataillons se placent sur 3 rangs comme en France.

Ordinairement les pelotons de la garde sont égalisés pour les manœuvres, de 30 à 34 files, ceux de l'armée de 24 à 28 files.

Outre le commandant du bataillon, il y a un major et un adjudant du bataillon, grades correspondans à ceux d'adjudant-major et d'adjudant sous-officier dans l'armée française; le premier commande au besoin le 2e demi-bataillon dans les feux. Les capitaines commandent les pelotons impairs, les lieutenans les pelotons pairs, les sous-lieutenans et les enseignes sont en serre-file, et commandent au besoin les pelotons de tirailleurs.

Le drapeau est porté entre les 4.e et 5e pelotons, par un sergent qui se place au premier rang, entre deux sous-officiers; trois autres sont derrière eux au 3.e rang. Deux files de l'aile gauche du 4.e peloton et deux de l'aile droite du 5.e sont désignées pour la garde spéciale du drapeau. Les régimens de la garde, des grenadiers et de la ligne ont tous des drapeaux. Il n'y a que ceux d'infanterie légère qui se sont distingués en campagne qui aient cet honneur.

Les déploiemens, les changemens de front

et de direction sont tirés du réglement français, mais on exécute aussi le changement de front par files, ce qui simplifie ce mouvement, et lui imprime une célérité d'autant plus utile qu'il est plus usité dans l'ordre mince. Le changement de direction avec le bataillon déployé est totalement abandonné, parce qu'on a jugé cette manœuvre inexécutable sur un champ de bataille. Il n'est donné qu'aux soldats français, qui sont les plus agiles et les plus adroits de l'Europe, de l'opérer sans trop d'inconvéniens.

Colonnes et Carrés.

Dans l'armée Russe on forme les colonnes de plusieurs manières; les colonnes serrées en masse répondent bien à cette dénomination; les serre-files se rapprochent du 3.e rang du peloton derrière lequel ils se trouvent, en sorte que la distance entre deux pelotons n'est que double de celle qui existe entre les rangs.

Une forme de colonnes, introduite après la campagne de Turquie, mérite une attention particulière; le but de cette innovation était de se garantir des attaques inopinées de la cavalerie. On voulait réunir, dans une formation, le triple avantage de manœuvrer comme avec une colonne, de former à l'instant même un carré, et de placer dans son intérieur l'état-

major d'un bataillon. L'idée de cette colonne est prise des carrés, sur le centre de l'armée autrichienne ; mais comme les bataillons autrichiens sont de 6 compagnies, et que ceux des russes n'en ont que quatre, cette formation a subi des modifications qui ne sont pas en sa faveur. (*Voyez figure* 4). Elle s'exécute par régiment, bataillon, demi-bataillon et compagnie ; elle s'appelle colonne derrière le centre. Nous commencerons par décrire celle de bataillon.

La colonne de bataillon se forme sur les 4.e et 5.e pelotons ; le 2.e et le 3.e rompent par demi-peloton, et se forment en colonne serrée en arrière du 1.er demi-peloton du 4.e peloton ; les 6.e et 7.e pelotons se forment également par demi-pelotons en arrière du 2.e demi-peloton du 5.e peloton ; les 1.er et 8.e pelotons restent entiers à la queue de la colonne, le drapeau entre les 4.e et 5.e

L'état-major et les tambours sont commodément au milieu de la colonne, où il y a suffisamment de place. Ces colonnes ont l'avantage d'être formées et déployées promptement, et lorsqu'elles sont menacées de la cavalerie, n'emploient pas pour former le carré plus de temps qu'il n'en faut à un homme pour faire

un demi-tour à droite; alors les 1.er et 8.e pelotons font demi-tour à droite, et les trois files des aîles extérieures des pelotons qui se trouvent dans l'intérieur de la colonne, exécutent les à droite et les à gauche. Le drapeau entre dans l'intérieur du carré.

Cette formation a l'inconvénient de donner à la tête et à la queue de la colonne plus de développement et moins de force qu'aux autres faces, et par conséqnent de les exposer aux charges de la cavalerie. Ajoutons que le déploiement de cette colonne ne pourrait pas s'effectuer avec facilité sur les demi-pelotons qui forment les faces latérales de la colonne.

Cette colonne se forme de la même manière, derrière le centre d'un demi-bataillon ou d'une compagnie; mais alors les faces latérales sont formées par les petites sections russes (de 4 à 6 files). La même colonne, formée sur le centre du régiment, s'allonge outre mesure; ses flancs sont hors de proportion. En Autriche, les mêmes colonnes ont plus de proportion et de régularité.

Les carrés les plus usités en Russie sont les carrés formés de colonnes d'attaque doubles (*fig.* 5). Cette formation paraît être tirée des carrés anglais, dits *solides squares*, où les faces sont deux fois plus fortes que la tête et

la queue; mais, comme en Russie les faces sont de 6 files, et la tête et la queue de 3 seulement, ils ont l'inconvénient d'avoir les parties les plus exposées trop faibles. En Angleterre les côtés latéraux des *solides squares* sont de 8 files, et les autres de 4.

Dans les évolutions de ligne on considère une division composée *par exemple* de 8 ou 12 bataillons comme les pelotons d'un bataillon, mais l'application trop rigoureuse de ce principe cause le désespoir de beaucoup de généraux et d'officiers supérieurs.

Emploi des tirailleurs.

L'instruction de l'infanterie légère ne diffère de celle de l'infanterie de ligne que dans l'emploi des tirailleurs. Il semble qu'on ait voulu, comme dans l'armée anglaise, faire des manœuvres de ligne l'objet principal de l'instruction des bataillons de ligne, et ne les prescrire que comme des accessoires, dans ceux d'infanterie légère; mais en amalgamant des articles des réglemens prussien et autrichien avec ceux des Anglais, on est arrivé à avoir une instruction qui, n'ayant rien de précis, donne le champ libre à l'imagination bizarre des chefs; c'est le tourment des officiers et des soldats, qui, pendant la paix, ne sont jamais censés connaître

bien leurs manœuvres, et qui, à l'entrée en campagne, oublient ces belles théories des champs de manœuvres. Ainsi pour les bataillons de ligne, on suit tout-à-fait la méthode prussienne : chaque peloton fournit 12 tirailleurs des 2.e et 3.e rangs, avec un sous-officier, ce qui donne 104 hommes par bataillon. Ces tirailleurs sortent du bataillon et y rentrent au roulement; mais toutes leurs manœuvres s'exécutent au son du clairon. Lorsque le bataillon est déployé, les tirailleurs, après être sortis des rangs, se forment d'abord en pelotons sur les ailes du bataillon, à 4 pas en arrière du 3.e rang, puis se dispersent successivement. Lorsque tous les pelotons sont dispersés, la compagnie de grenadiers quitte sa place aux ailes, pour se mettre devant le centre en colonne par peloton, la gauche en tête, ou elle forme la réserve de la chaîne des tirailleurs.

Dans les colonnes d'attaque, deux pelotons de tirailleurs se forment en arrière des pelotons de la tête, deux en avant des pelotons de la colonne.

L'infanterie légère peut aussi employer ses hommes pour tirailler partiellement, comme dans la ligne, ou les disperser entièrement. Dans ce cas, on commence par disperser le 3.e rang du bataillon, et alors chaque division

(deux pelotons) se forme en colonne par pelotons, et peut être successivement envoyée en tirailleurs, ou bien on commence par envoyer en tirailleurs une compagnie quelconque du bataillon, et successivement toutes les autres.

Observations sur l'instruction des tirailleurs.

La formation des tirailleurs dans la ligne n'est pas à l'abri de critique. En effet, comme il n'y a que 96 hommes propres à tirailler par bataillon, si on en perd moitié ou les trois-quarts dans une affaire un peu chaude, on ne trouve pas facilement à les remplacer. Mais, outre cet inconvénient, la sortie et la rentrée des tirailleurs dans les rangs sont sujettes à de graves inconvéniens pendant l'action, surtout si, comme cela venait d'être introduit par le grand-duc Constantin, les tirailleurs tirés du 2.e et 3.e rangs sortaient en dérangeant les hommes du 1.er

L'emploi total des bataillons en tirailleurs est une mauvaise imitation du réglement autrichien, qui emploie, mais avec plus d'habileté suivant les circonstances, son 3.e rang pour former la réserve du bataillon, prolonger son front, fortifier ses ailes, ou enfin pour les réunir, en former des nuées, comme le fit à Wagram l'archiduc Charles ; on voit donc, en

cela, que le désir de perfectionner a égaré les tacticiens russes : à force de vouloir tout prévoir, ils ont tout embrouillé.

§ II. *Tactique de la Cavalerie.*

L'instruction des soldats et des chevaux s'est beaucoup améliorée depuis 1814; on a fait quelques progrès dans l'équitation, ce qui doit être attribué à l'ouverture de manéges dans presque tous les cantonnemens.

Ce n'est que lorsque l'homme de recrue fait passablement l'exercice à pied, qu'il apprend à monter et à dresser un cheval.

Les recrues, surtout celles des provinces du nord, sont maladroites, et n'apprennent que difficilement l'équitation; car elles emploient de la force où il ne faut que de l'adresse, et en se servant par crainte ou par gaucherie du caveçon, ils abîment les chevaux. Les officiers et les instructeurs ont hérissé l'instruction de quantité de difficultés qu'un écuyer consommé peut avoir l'ambition de surmonter dans un carrousel, mais qui n'ajoutent rien à l'assiette du cavalier. Ainsi, on a introduit dans les écoles un petit galop qui, par la position de la tête et du cou du cheval, tend à gâter les chevaux et

à faire de mauvais cavaliers. On s'applique à raccourcir aussi le trot, ce qui fait que les allures des chevaux ne sont pas franches, et qu'ils tournent sur les jarrets et non sur les épaules.

Les cuirassiers sont exercés au maniement de la carabine, qu'ils portent, lorsqu'ils sont à pied, comme l'infanterie porte le fusil. Les dragons sont armés de mousquetons et apprennent à combattre à pied comme l'infanterie. Dans la campagne de Pologne, on les a vus souvent combattre de cette manière. On s'apercevra bientôt qu'au lieu de pouvoir compter sur des cavaliers et des fantassins, on n'aura ni les uns ni les autres. L'exercice de la lance, pratiqué par les hulans, diffère de la vieille méthode des Polonais et ne vaut pas celui qu'on apprend en France et en Autriche. Ajoutons que les Russes sont maladroits, et quoiqu'ils aient reconnu toute l'utilité de cette arme dans les guerres récentes de Turquie et de Pologne, elle ne sera jamais bien redoutable entre leurs mains.

L'escrime est inconnue dans la cavalerie russe, même des officiers; ce n'est que depuis peu de temps qu'on a cherché à en répandre la connaissance dans l'armée, en établissant

des écoles à Pétersbourg et à Varsovie. Mais les maîtres d'armes, attirés à grands frais de France et d'Allemagne, ont leurs salles désertes. Les officiers ne prennent pas plus de goût à cet exercice que les soldats; et les élèves sortis des écoles ne se recommandent ni par leur légèreté ni par leur grâce.

Les régimens se forment en bataille en suivant l'ordre numérique des escadrons. Dans ceux-ci, les plus petits chevaux sont placés au milieu et vont en augmentant de taille jusqu'aux ailes. Deux escadrons forment une division qui est commandée par un officier supérieur et ont un étendart porté par un sous-officier; un escadron se partage en quatre pelotons, chaque peloton se subdivise en sections. Les pelotons sont de 14 à 20 files.

Le lieutenant-colonel commande la première division, les majors les deux autres; un troisième major commande l'escadron de dépôt. Les capitaines en 1.er commandent les escadrons; les capitaines en 2.e sont en serre file derrière les sous-officiers. Les pelotons sont commandés par les lieutenans ou cornettes, ceux des ailes par les plus anciens. Tous ces officiers se tiennent sur le front de leurs pelotons, à l'exception des derniers qui sont placés à l'extrémité du premier

rang, pour tracer la direction ; mais au moment de la charge, ils doivent se mettre devant les secondes files des ailes de leur pelotons.

Le fond du réglement d'exercice est celui de la Prusse, mais le grand-duc Constantin, qui était inspecteur-général de la cavalerie, y a fait de nombreux changemens qui ne sont pas tous heureux. Le général Patapof avait rédigé, d'après les idées du prince, un réglement qui s'est trouvé inexécutable, même au champ de Mars. L'école d'escadron diffère entièrement de celle pratiquée en France ; on exécute des demi-conversions au galop en plaçant un sous-officier en guide comme les Anglais, et jamais on ne fait de déploiement par pelotons, comme dans la cavalerie française et dans la cavalerie autrichienne ; les demi-conversions s'exécutent par trois tant que le nombre des files est exactement divisible par ce nombre, quand il ne l'est pas les sections du centre sont plus fortes. Dans les conversions entières, le mouvement s'opère d'une autre manière : un peloton de dix files se divise en trois parties, dont la première est de quatre files, et chacune des deux autres de trois. Les conversions par trois ont l'inconvénient de forcer les hommes à se compter continuellement pendant l'action, lorsque quel-

ques cavaliers sont mis hors de combat, et comme en pareilles circonstances tous ne conservent pas leur présence d'esprit, cela peut amener de la confusion. La division des pelotons chez les Français leur permet de placer les hommes les moins instruits au 2.e rang; tandis qu'en Russie, les cavaliers du 2.e rang doivent avoir beaucoup d'expérience et d'habileté.

Les colonnes sont formées par régiment, par escadron ou demi-escadron et par peloton. Dans cette dernière formation, on ne laisse qu'un pas de distance entre les pelotons. Les évolutions de ligne se font avec une division entière (4 régimens) et son artillerie à cheval; elles sont empruntées des réglemens prussiens. Les mouvemens s'exécutent au trot, souvent au galop, et avec beaucoup d'ensemble.

Le service des avant-postes et des flanqueurs a été long-temps négligé dans l'armée russe, parce que les cosaques le remplissaient parfaitement. Maintenant qu'on est menacé de n'en avoir plus assez, on exerce toute la cavalerie à ce genre de service; mais l'instruction n'est pas uniforme. Dans les cuirassiers et les dragons, la file extrême de chaque aile d'un Flanqueurs.

peloton est désignée sous le nom de file de carabiniers; elle est destinée au service de flanqueurs. On pense que dans la grosse cavalerie 16 hommes par escadron suffiront pour tous les cas extraordinaires dans lesquels un régiment serait obligé de tirailler ou de s'éclairer seul.

Les hulans ont, outre les files extrêmes de chaque aile des 1.re 2.e et 4.e pelotons; le 3.e peloton entier de chaque escadron destiné à ce service; ces hommes le font avec des pistolets. Les chasseurs et les hussards sont tous obligés de connaître l'exercice de flanqueurs.

Le réglement d'exercice n'était pas encore définitivement arrêté il y a deux ans. Tous les mouvemens se font par des signaux.

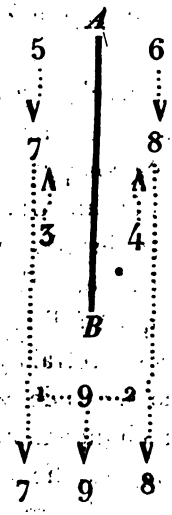
Les cuirassiers, dragons et chasseurs sont exercés à tirailler à pied, et en général on peut dire qu'on exige d'eux des choses difficilement praticables à la guerre.

Dans les cantonnemens, la dispersion des hommes rend l'instruction difficile, car souvent un escadron est cantonné dans des villages distans entre eux de 15 à 20 kilomètres; en hiver on exerce les soldats dans des manéges et des bâtimens couverts, à seller, à paquetter, et aux premières leçons à pied et à cheval.

§ III. *Tactique de l'Artillerie.*

Le service des bouches à feu se divise en service des pièces, et en manœuvres. Dans la première partie, on comprend les manœuvres pour ôter et amener l'avant-train, pour le service de la pièce en action, le pointage et l'évaluation des distances. Dans la seconde partie, se trouve tout ce qui a rapport à l'attelage, aux feux obliques, aux feux en retraite, à la marche, à la formation des colonnes de marche, et à leur déploiement, aux changemens de front, aux devoirs pendant la marche, aux soins qu'on doit aux chevaux, enfin à la manière de parquer les batteries. Tactique d'Artillerie.

Le service de la pièce dans les batteries à pied se fait presque de la même manière que dans toutes les autres artilleries; si, ce n'est que dans l'artillerie à cheval, les canonniers-servans se trouvent toujours des deux côtés de la pièce, l'un à côté de l'autre, et trois derrière. Lorsqu'elle doit faire feu, les hommes qui sont au milieu prennent les chevaux de ceux qui sont les plus proches, et les ramènent en arrière; un homme ne tient que deux chevaux. La figure suivante fera mieux sentir ce mécanisme:



Soit *A B* la pièce ; lorsqu'il faut la mettre en action, les N.os 5 et 3 rendent leurs chevaux au N.o 7 ; les N.os 6 et 4 au N.o 8 ; les N.os 1 et 2 au N.o 9 ; lorsque les canonniers doivent monter leurs chevaux, les N.os 7, 9 et 8 ramènent les chevaux, et tous les canonniers sont en état de partir simultanément avec la pièce. C'est au surplus la disposition adoptée dans les artilleries autrichienne et prussienne ; elle semble préférable à celle qui est suivie en France, où les canonniers sont en peloton derrière la pièce, et où un homme doit tenir quatre chevaux.

Quant aux manœuvres, nous pouvons dire qu'elles sont, tant pour l'artillerie à pied que pour celle à cheval, basées sur le réglement de l'infanterie. Il a même été rédigé un réglement analogue à celui des autres armes, qui n'est pas exempt d'exagérations; ainsi, l'artillerie se déploie, forme des colonnes par batterie ou par demi-batterie, etc. Dernièrement on a introduit la formation sur le centre, qui a l'avantage de pouvoir promptement ployer et déployer un grand nombre de pièces. Au reste, les changemens de front, les contre-marches et les autres mouvemens s'exécutent comme dans l'infanterie. La prolonge, fixée à la tête des flasques en avançant, et aux crosses en retraite, est particulièrement employée dans l'artillerie à pied; c'est dans l'intention de parcourir ainsi avec facilité tous les champs de bataille, et faire feu sans remettre les pièces sur l'avant-train. Manœuvres.

Quoique les troupes du génie doivent pouvoir servir indifféremment comme sapeurs ou mineurs, comme pionniers ou pontonniers, ce n'est pourtant pas par-là qu'elles brillent; car, comme il est plus aisé de faire parader une troupe sur un terrain bien horisontal, que de Tactique du Génie.

faire un simulacre de siége, de tracer une route, de construire un pont, c'est la partie de l'instruction sur laquelle les grands-ducs et les généraux insistent le moins. Les bataillons de sapeurs et de pionniers sont exercés plus souvent aux manœuvres de l'infanterie qu'aux travaux de leur arme proprement dits. Aussi ne peut-on les regarder comme de véritables sapeurs, mineurs ou pionniers. Les officiers de ces troupes sont loin d'avoir l'instruction de ceux de la Prusse ou de l'Autriche. On ne pourrait leur confier le tracé d'aucun ouvrage de campagne, et encore moins d'aucun travail dans les siéges. Cela est généralement reconnu dans l'armée russe. Le maréchal Diebitsch, qui avait apprécié les pionniers à leur véritable valeur, les employa comme grenadiers en tête de colonne pour rétablir, le 19 février 1831, près de Wawr, le combat compromis par l'attaque de la division Szembek.

§ IV. *Grande Tactique.*

Dans les principes fondamentaux de l'art de la guerre, comme dans les détails, les Russes ont toujours eu pour maîtres des étrangers. Vainqueurs ou vaincus, ils sont toujours sortis

plus habiles ou plus adroits, des luttes qu'ils ont eues avec leurs voisins. Voilà en quoi on peut justement les comparer aux Romains. Battus par les Suédois au commencement du XVIIIe siècle, ils ont appris dans leurs défaites l'art de les vaincre; plus tard, alliés ou ennemis de la Prusse, ils se sont appropriés toutes les améliorations que le génie de Frédéric apporta dans l'art de la guerre; dans ses désastres contre les Français, comme dans ses alliances avec les Autrichiens, la Russie étudia avec persévérance leur manière de combattre. Alexandre n'acheta à si haut prix le général Jomini que parce qu'il avait entendu dire que c'était le seul officier général qui comprît la manière de faire la guerre de Napoléon, et qui fût capable d'en dresser une théorie à portée des esprits les plus communs. Le génie fuit le sol de la Russie; elle n'a rien créé dans l'art de la guerre depuis cent cinquante ans qu'elle la fait avec tant de succès; mais elle est très-adroite à s'approprier et à mettre en œuvre les méthodes, les procédés qui, dans les armées européennes, sont une garantie de succès.

On a beaucoup vanté les instructions générales données au commencement de la guerre de Pologne : il est facile de se convaincre, par

l'analyse que nous allons en donner, qu'elles n'ont rien de neuf, et qui ne soit connu depuis long-temps dans toutes les armées de l'Europe.

Ordre et marche d'un détachement.

L'ordre de marche d'un détachement ou d'une avant-garde composée de trois armes, doit avoir lieu comme il suit :

1°. Les Cosaques;

2°. La cavalerie régulière avec l'artillerie à cheval;

3°. L'infanterie avec l'artillerie à pied ;

4°. Le train, une partie des caissons, quelques voitures pour les blessés la moitié des voitures d'administration, et un seul affût de rechange. Le reste des voitures et les bagages restent avec le train général de l'armée;

5°. L'arrière-garde composée d'un détachement d'infanterie et de Cosaques, dans les lieux boisés ; l'infanterie marche derrière les Cosaques ;

La cavalerie dans les défilés doit aller par trois, et partout ailleurs, s'il est possible, par demi-peloton (section), ou par peloton ;

L'infanterie, dans les défilés, doit marcher en colonne par section de 4 à 6 files, mais partout où le terrain le permet, en colonnes d'attaque double.

Dans les détachemens plus considérables, l'infanterie suivra immédiatement les Cosaques qui ouvrent la marche, et conservera le même ordre que dans les petits détachemens; elle s'ébranlera de grand matin; et quand l'étape est de 15 *verstes* ou plus, fera une grande halte. La cavalerie et l'artillerie à cheval régleront leur marche de manière à dépasser l'infanterie au moment où celle-ci fait halte, afin qu'aussitôt qu'elles auront défilé, elle puisse continuer sa marche.

Ordre de bataille.

Dans les bivouacs, les Cosaques seront aux avant-postes, tant dans les positions découvertes que boisées; mais, dans les premières, ils auront pour soutien la cavalerie régulière, dans les secondes l'infanterie. En ordre de bataille, l'infanterie sera sur deux lignes, chacune en colonnes d'attaque, à 300 pas l'une de l'autre. Le tiers de chaque division d'infanterie formera réserve.

L'artillerie se placera de préférence au milieu des brigades; les batteries de position sur les points les plus avantageux de la position, et les batteries légères en réserve, ayant les Cosaques sur leurs flancs.

Une partie de la cavalerie en terrain découvert

se placera sur deux lignes, dans les colonnes du centre, une division (deux escadrons) en tête, à distance entière autant que possible.

La seconde ligne de cavalerie ne se déploie jamais en arrière de la première; on mettra derrière la seconde ligne d'infanterie, quelques escadrons de la cavalerie dans les lieux couverts pour les attaques inopinées.

Dans les gros détachemens et les corps d'armée, outre la réserve particulière de chaque division, on formera une réserve générale composée du tiers ou du quart de l'infanterie et de la plus grande partie de la cavalerie.

e l'action de nfanterie.

L'infanterie n'enverra en tirailleurs que 100 hommes par bataillon, soutenus par des réserves; dans aucun cas on n'enverra un bataillon entier. Il est expressément recommandé de n'engager que le tiers de son effectif dans quelque cas que ce soit (1).

L'infanterie qui attaquera sera précédée d'un essaim de tirailleurs, celle qui devra emporter

(1) Ce principe n'a pas été strictement observé dans le cours de la campagne; à la bataille de Grochow, par exemple, à l'attaque du bois d'Aulnes, les bataillons qui y furent dirigés, se dispersèrent entièrement en tirailleurs, et il eût été difficile qu'il en fût autrement, tant il est vrai, qu'à la guerre, il n'est pas de principe absolu.

de vive force quelque point d'une position, sera précédée d'une forte masse de tirailleurs qui, à mesure qu'ils en approcheront, se replieront dans les intervalles des colonnes. Les colonnes qui attaquent ne tireront point, mais croiseront la baïonnette à 50 ou 100 pas. On prescrira aux colonnes d'attaque de s'avancer en échelons en conservant entre elles une distance égale à un demi bataillon pour pouvoir se déployer. La seconde ligne marchera à 500 pas de la première.

Au moment de l'attaque, si l'infanterie est chargée par la cavalerie, elle formera des carrés par bataillon, comme il a été dit, l'artillerie restant à sa place entre les colonnes.

Action de la cavalerie.

La cavalerie russe chargera celle des Polonais à 300 ou 400 pas en avant de son infanterie et de son artillerie, la première ligne déployée.

On recommandera à la troupe attaquante de n'avoir que le front d'une division, deux escadrons; les autres escadrons de la première ligne formeront, avec la division d'attaque, à droite et à gauche, des échelons distans de 50 à 100 pas les uns des autres.

La seconde ligne devra soutenir l'attaque de la première en la suivant à 400 pas, formée

en colonnes centrales par division, disposées, autant que possible, derrière les flancs.

Dans l'attaque de la cavalerie seule, la première ligne devra se déployer formée par échelons; la seconde ligne agira comme il a été expliqué plus haut; la 3°. ligne suivra le mouvement à 500 pas de la 2.° ligne, en masse par division.

Il sera ordonné à la cavalerie russe de charger l'infanterie polonaise, lorsque celle-ci sera à 150 pas de sa position, mais alors la 2.° ligne ne marchera pas sur les traces de la première; il lui sera recommandé de se tenir en observation vis-à-vis de la cavalerie ennemie, qui probablement aura coopéré à ce mouvement offensif; en même temps la réserve de cavalerie se portera au grand trot, précédée de son artillerie à cheval, pour soutenir cette dernière si elle était attaquée par la cavalerie ennemie.

Action de artillerie.

L'artillerie se trouvant supérieure en nombre et en calibre à celle des Polonais, on en mettra d'abord en position moitié en sus des pièces ennemies; on commencera l'action par démonter les pièces qui lui seront opposées, ensuite on dirigera le feu contre l'infanterie et la cavalerie.

Il est entendu que les commandans de corps, de divisions, et tous ceux auprès desquels se trouvera de l'artillerie, en disposeront suivant les circonstances.

Tels sont les principes de grande tactique, que le maréchal Diebitsch et le général Toll mirent à l'ordre du jour à l'ouverture de la campagne de Pologne. Maintenant je laisse à décider par les militaires, s'ils renferment quelques-unes de ces idées mères et fécondes en résultats pareilles à celles qu'on remarque dans les écrits de Frédéric et de Napoléon ?

Considérations.

Le fanatisme ou l'étiquette ont consacré un vieil usage dans l'armée russe, c'est de n'attaquer que le jour d'une fête patronale ou de cour. L'attaque est presque toujours précédée la veille au matin d'une reconnaissance qui a lieu presque à la même heure que l'attaque véritable. C'est une maxime généralement reconnue chez les Russes, que l'initiative est toujours couronnée de succès. Rien n'égale la précision et les détails avec lesquels sont tracées les instructions aux généraux commandans les attaques ; mais ce qui, dans une armée plus instruite et où la liberté d'action est bien comprise, serait un garant de la victoire, n'est trop souvent chez les Russes

que la cause de revers. Aucun général ne peut ou n'ose rien prendre sous sa responsabilité. Les circonstances qui ont motivé un ordre ont beau avoir changé, nul n'y apportera de modification, et chacun ira bravement se faire tuer ou se faire battre honteusement, là où le plus léger changement dans l'ordre primitif aurait assuré le succès de l'entreprise.

Nous pourrions citer cent affaires où, soit crainte de bévues, soit dans l'attente d'ordres supérieurs, des généraux sont restés dans une hésitation qui aurait pu leur devenir funeste devant un ennemi vigoureux et entreprenant; d'ailleurs, lorsque les colonnes sont attaquées par l'ennemi, avant d'avoir atteint leur destination, les Cosaques et les tirailleurs se replient toujours en désordre sur le gros des colonnes qu'ils précèdent ou flanquent, et ne manquent pas d'y jeter de la confusion. Les colonnes s'entassent, tourbillonnent et ne peuvent plus avancer ni reculer; d'un autre côté, comme la cavalerie ne se presse jamais d'arriver, et s'arrête presque toujours très-loin en arrière, les Cosaques étant ainsi dispersés et dans l'impossibilité de se rallier, il suffit de mettre en action toute son artillerie disponible et de faire pleuvoir sur ces masses une grêle de

boulets perdus, quelquefois même de lancer sa cavalerie sur elles pour les mettre en déroute. La poursuite des Russes est impétueuse, mais il est facile de leur tendre des piéges et de châtier leur audace. On sait que, dans la poursuite, la grosse cavalerie est en seconde ligne, l'infanterie en troisième, tandis que la cavalerie légère et les Cosaques se mettent à la poursuite; mais si la cavalerie est prise en défaut, elle se jette à travers les colonnes, et ne se rallie souvent que derrière l'infanterie qu'elle a enfoncée.

Le temps n'est plus où l'artillerie russe se faisait hacher sur ses pièces, ou prendre sur le champ de bataille par son opiniâtreté à tirer: elle se retire maintenant à la moindre apparence de danger; l'infanterie seule est toujours aussi tenace.

§ V. *De l'Instruction en général.*

Actuellement, que nous avons donné une idée de la tactique, disons comment on procède à l'instruction des corps. L'infanterie exécute les écoles de soldat et de peloton dans ses cantonnemens, depuis le commencement de mars jusqu'à la fin d'avril. Les capitaines sont responsables de l'instruction de leurs compagnies.

Au mois de mai, les bataillons et les régimens se réunissent pour l'exercice d'ensemble. Quelques corps d'armée ont des camps d'exercice, où se rend une brigade de chaque division; les deux autres cantonnent dans des quartiers resserrés à portée du camp, et chacune d'elles, à son tour, passe 20 jours au camp et 40 en cantonnement.

Il avait été résolu que, tous les deux ans, les corps d'armée se réuniraient pour manœuvrer ensemble, mais cela n'a été exécuté que par les troupes mises sous les ordres du grand-duc Constantin, et par celles qui sont en garnison à Pétersbourg. Durant les grands froids d'hiver, les soldats sont exercés aux détails et à l'escrime à la baïonnette, dans des salles couvertes.

Les exercices gymnastiques introduits récemment dans quelques corps d'armée, ainsi que la natation, donnaient beaucoup de tablature aux instructeurs et aux élèves sans qu'on en obtînt de bons résultats, parce qu'on ne gardait aucune mesure : on faisait sauter des hommes lourds et maladroits d'une trop grande élévation au-dessus de l'eau, et beaucoup perdaient la vie à cet exercice; d'un autre côté on ordonnait aux troupes de manœuvrer dans l'eau

en nageant, de défiler régulièrement devant le prince, en conservant les distances, et l'alignement comme sur terre. Ces niaiseries fatigantes ont dégoûté le soldat, qui a jugé, avec son gros bon sens, que ce n'était qu'un nouveau supplice inventé pour l'amusement de ses chefs.

Dans la cavalerie, depuis la mi-mars jusqu'à la fin d'avril, on exerce par peloton ou par escadron. Le 1er mai, les régimens entrent dans des cantonnemens plus resserrés, et les conservent pendant six semaines; ce temps est consacré à l'exercice d'ensemble par régiment. Ensuite les corps envoient au vert le quart de leurs chevaux surtout depuis que la ration de foin a été réduite de 7 kilog. à 5. Les escadrons se réunissent au mois de septembre. On donne aussi aux régimens de la garde et à ceux de la grosse cavalerie le vert dans les écuries, ce qui suspend toutes manœuvres pendant cette époque.

Dans les garnisons des grandes villes, les soldats sont également exercés pendant l'hiver; mais ils montent en outre la garde à pied et à cheval et fournissent des ordonnances. Au printemps et en été la cavalerie s'exerce par pelotons, escadrons, régimens et division entière; et presque chaque année à la fin du mois d'août

ou au commencement de septembre, il se fait de grandes manœuvres à Pétersbourg, Moscou, Kief et Varsovie.

Instruction des Officiers.

Les officiers supérieurs sont censés donner des leçons théoriques aux officiers inférieurs. Le cours de théorie se fait pendant l'hiver dans des salles construites *ad hoc*, et la théorie pratique se fait au cordeau ou avec des pelotons formés sur un rang. Quelquefois on manœuvre avec des régimens dont les jeunes officiers prennent le commandement. Le grand-duc Michel prenait même plaisir à rassembler les officiers, à les former en peloton et à leur apprendre comme à des soldats la marche, le maniement d'armes et les feux. Le grand-duc Constantin, appelé vulgairement le caporal de l'armée, n'a pas poussé si loin ce ridicule pédantisme.

Les généraux s'exercent dans les grandes manœuvres qui ont lieu, soit dans les camps d'exercice de leurs corps respectifs, soit dans les environs de la capitale. Les empereurs et les princes du sang impérial ont pour les manœuvres la passion effrénée qu'ont en d'autres climats les princes des nations moins belliqueuses pour

la chasse. Depuis le simulacre de guerre, donné en 1694 par Pierre Ier à trois lieues de Moscou, il ne s'est passé aucune année sans qu'on n'ait ajouté à la pompe de ces exercices.

CHAPITRE XI.

Qualités et défauts des différentes Armes. — Esprit des Soldats et des Officiers.

§ I. *Caractère de l'Infanterie.*

L'infanterie est sans contredit la meilleure arme de la Russie, ce n'est pas qu'elle soit intelligente, leste et manœuvrière ; mais lorsque le fantassin est enivré d'eau-de-vie, exhorté par les prêtres avant l'action, il marche au combat avec abandon, sans voir ni craindre le danger. Lorsque le feu commence, il ne manque jamais de se signer et de recommander son âme à Dieu ; le combat une fois engagé, les paroles de l'officier ont peu d'empire sur lui ; il n'est capable d'aucun élan ; si, à l'instant du choc, il pousse des cris, ces cris chez lui sont moins l'expression du désir de joindre l'ennemi, de l'effrayer ou de le vaincre, que des cris poussés en vue de s'étourdir lui-même et de faire diversion au bruit des boulets et des

balles qui sifflent autour de lui. Si l'infanterie russe fait mine de charger à la baïonnette, attendez-la de pied ferme, n'en paraissez pas ébranlé; elle s'arrêtera à coup sûr à une grande distance pour tirailler.

Habituée à être bien gardée au-dehors par les Cosaques, l'infanterie russe est très-confiante : dans son camp, elle se livre au sommeil avec abandon; tout y dort jusqu'aux sentinelles. Les fantassins russes sont de mauvais tirailleurs, ils sont trop esclaves de leurs exercices, trop attentifs à garder leurs distances, pour profiter des plis de terrain; ils n'ajustent presque jamais, et se contentent de tirer dans la position de la charge. Au reste, le peu de justesse de leur tir ne provient pas seulement de maladresse ou de négligence; plusieurs chefs de corps font souvent tailler la crosse des fusils de manière à donner de la grâce au port d'armes, ce qui se fait aux dépens de la justesse du tir. Ajoutons encore aux défauts du fantassin, qu'il est paresseux, lourd, et très-mauvais marcheur; une marche forcée met plus d'hommes hors de service qu'un combat. Mais, s'il est dépourvu d'ardeur, il est doué de sang-froid et de persévérance; il se fait tuer bravement à son poste; il peut être employé avantageusement en masse;

s'il n'a pas la fougue et l'intelligence, partage ordinaire des soldats du midi de l'Europe, il ne tombe pas aussi promptement que lui dans le découragement. Voilà les seules qualités que compensent ses nombreux défauts.

§ II. *Caractère de la Cavalerie.*

Malgré tous les défauts que nous avons signalés dans l'organisation de la cavalerie russe, il n'y a guère que celles de la Turquie et de la Hongrie, qui puissent lutter avec elle ; car elle possède des chevaux vigoureux, lestes et endurcis aux fatigues. Chose étrange ! avec la cavalerie la plus nombreuse et la mieux montée de l'Europe, les généraux russes n'ont jamais remporté de victoires éclatantes dans les dernières guerres ! Et si ce n'étaient ses Cosaques, on ignorerait que la Russie dispose de 80,000 cavaliers.

Ce qui s'oppose surtout à ce que la cavalerie acquière sa perfection, c'est l'ignorance des officiers de tous grades et l'égoïsme des officiers supérieurs. Les colonels ne mènent qu'à regret leurs régimens au feu ; et comme leur valeur ne prend pas sa source dans un sentiment de patriotisme ou d'honneur, ils renon-

cent souvent au succès d'un combat, par la crainte de perdre quelques chevaux qu'ils remplaceraient avec difficulté. Du reste, le cavalier russe est brutal et paresseux; il n'étudie pas le caractère de son cheval; il s'irrite de ses accès de gaîté, qu'il châtie comme des vices, ne s'enquiert pas de ses besoins, et, en route comme au bivouac ou à l'écurie, n'en prend soin qu'autant qu'il est surveillé.

Le cavalier russe est lourd et maladroit; il est mal en selle et ne sait pas tirailler. Il ne serait redoutable qu'en ligne, si les principes d'obéissance passive ne l'obligeaient souvent à user de toutes ses forces pour retenir son cheval. A nombre égal, la cavalerie russe aura toujours le dessous quand elle voudra se mesurer avec celle des puissances voisines. Cette infériorité est le résultat de deux causes; elle provient du peu d'élan des hommes et de l'ignorance et du calcul des chefs. Qu'on ne s'effraie donc plus des masses énormes de cavalerie que les armées russes traînent à leur suite; elles leur causeront plus d'embarras qu'elles ne leur procureront de succès. La cavalerie ne rend à la guerre de véritables services, que lorsqu'elle est maniée par des généraux formés spécialement pour cette arme.

Frédéric a remporté des victoires signalées sur ses ennemis avec une cavalerie inférieure en nombre à la leur. Qu'a servi au contraire aux alliés, en 1813 et en 1814, d'avoir tant de troupes à cheval? N'ont-ils pas été battus à Lutzen, à Bautzen, dans les plaines de la Champagne, par Napoléon, qui en manquait totalement? De simples conscrits à cheval, depuis 48 heures, n'ont-ils pas mis en fuite près Mormans en 1814, la vieille cavalerie du comte de Wittgenstein?

§ III. *Caractère de l'Artillerie.*

L'artillerie étant modelée sur celle de la Prusse, en a les qualités et les défauts. Elle est toujours sous les ordres de ses officiers généraux qui ne la quittent pas, l'étudient sans cesse et cherchent à en tirer tout le parti possible, à l'associer à toutes les manœuvres des brigades, des divisions et même des corps d'armée. Sous le rapport de la tactique, son instruction est très-avancée, et je crois qu'elle tiendrait tête à l'artillerie française, qui néglige peut-être trop de manœuvrer de concert avec l'infanterie et la cavalerie. Le matériel, le harnachement et les chevaux donnent une grande supériorité à l'artillerie

russe sur les autres artilleries ; mais les hommes sont en général maladroits et peu intelligens, les officiers lourds et d'une ignorance crasse. Dans l'action, le soldat accoutumé à faire le service machinal des pièces, ne s'attache qu'à tirer vite ; l'officier même croit son honneur intéressé à la promptitude du tir et ne s'inquiète nullement de l'effet qu'il produit ; quelquefois même il tire vite pour consommer ses munitions, afin d'avoir un motif de quitter sa position et de se faire remplacer.

La proportion de l'artillerie à cheval, qui est à celle à pied comme 1 : 3, suit les mouvemens de la cavalerie au galop et en carrière. Mais l'artillerie à pied, malgré les efforts qu'on a faits pour lui donner plus de mobilité, suivrait difficilement les mouvemens précipités de l'infanterie ; les canonniers sont obligés de courir à toutes jambes, et, comme leurs havre-sacs les gênent, ils tombent souvent d'épuisement en arrivant à la position indiquée, et ne peuvent servir leurs pièces ; ou bien ils s'y cramponent comme ils peuvent, ce qui les fatigue horriblement, et les expose à beaucoup d'accidens, les chevaux se trouvant trop surchargés. La prolonge à l'aide de laquelle on se promet plus de rapidité au besoin, ne peut

donner ce résultat que dans quelques cas des feux de retraite, mais on peut dire qu'elle est plus nuisible qu'utile dans les feux en avançant, par la nécessité où l'on est d'exposer les hommes et les chevaux au feu de l'artillerie ennemie à cause des mouvemens de conversion qu'on est obligé d'exécuter pour se mettre en batterie et y rester (1).

En campagne, les batteries de gros calibre sont placées en position, les batteries légères à pied sont réparties dans les divisions, protègent ou servent les mouvemens des colonnes d'infanterie, et l'artillerie à cheval est censée

---

(1) Le marquis de Caraman, dans son *Essai sur l'armée prussienne*, nous dit à ce sujet : « L'artillerie prussienne, ainsi que » l'artillerie russe, emploie sur le champ de bataille une prolonge » fixée à l'avant-train pour les feux en avançant et les feux en » retraite..... Cette disposition est peu usitée dans l'artillerie à » cheval, mais l'est particulièrement dans l'artillerie à pied, pour » pouvoir parcourir une certaine distance en faisant feu, sans re- » mettre sur l'avant-train. On tire ainsi plus vîte..... »

Il est vrai qu'en Prusse comme en Russie, on se sert beaucoup dans les manœuvres d'exercice des prolonges dans les cas cités par le général Caraman, mais c'est pousser trop loin l'avantage de la prolonge. L'expérience a appris, et surtout dans la dernière campagne, que son utilité se restreint réellement aux passages des fossés et des bas fonds; en effet, une pièce embourbée peut être plus facilement retirée lorsque les chevaux peuvent s'appuyer sur un terrain solide, et ces cas arrivent à l'artillerie à cheval comme à l'artillerie à pied.

porter avec vivacité des masses de feux dans l'ordonnance ennemie afin de favoriser le mouvement et l'action de la cavalerie de réserve, ou sur quelque point décisif du champ de bataille.

D'après l'organisation et la répartition de son artillerie, un corps d'armée russe de 30,000 hommes, traîne avec lui 112 pièces dont 36 ou 72 de position, selon qu'il est de ligne ou de grenadiers, tandis que le corps d'armée prussien de même force n'en a que 90; mais ce luxe de pièces n'est véritablement qu'un obstacle aux mouvemens offensifs; il est présumable qu'en attachant une si grande quantité d'artillerie à un petit corps d'armée, on a eu plutôt égard à l'esprit des troupes russes, qu'au rôle que cette arme doit jouer. En effet, les Russes sont plus redevables de leur réputation à la ténacité avec laquelle ils défendent des positions choisies, qu'à la célérité et à la vigueur de leurs opérations offensives. Concluons donc que si l'artillerie russe a la supériorité du nombre sur celles de l'Autriche et de la Prusse, elle est loin de les valoir pour le service, et, qu'à batterie d'égale force, elle ne brillera jamais.

Ce que je viens de dire ne se rapporte qu'au service de l'artillerie de campagne, car pour celui de l'artillerie de siége, ou de place, il n'y

a aucune comparaison à établir entre l'artillerie russe et celle des puissances voisines, elle jouerait un fort sot rôle dans l'attaque et la défense des places. On peut se rappeler encore toutes les écoles qu'elle a faites en 1828 au siége de Varna. Ses troupes n'ont aucune idée de la construction des batteries.

§ IV. *Caractère des troupes du Génie.*

Les troupes du génie n'ont de l'art difficile et compliqué de l'attaque et de la défense des places que des notions théoriques sans profondeur, et ignorent tout-à-fait l'art des constructions. Où auraient-elles eu l'occasion de l'apprendre? serait-ce par hasard dans la construction des misérables palanques, et des méchantes forteresses qui garnissent les frontières de l'Asie? serait-ce dans le blocus de Modlin, de Dantzig, de Thorn, de Hambourg ou de Dresde, dont elles n'ont jamais osé commencer le siége en 1813? ou bien enfin dans l'attaque de Varna, où se révéla toute leur ignorance, qu'elles auraient fait le long et difficile apprentissage de l'attaque des places? Il n'est pas nécessaire d'être très-versé dans la science de l'ingénieur, pour résoudre cette question.

A l'exception de cinq ou six officiers qui ont fait leurs preuves à l'étranger, on peut assurer

que le reste ne possède à fond aucune connaissance de l'ingénieur.

Cependant le corps du génie russe a de grandes prétentions. Il tient pour défectueux les systèmes de Vauban et de Cormontaingne, tant sur l'emplacement des places fortes que sur leur tracé. Il préfère aux préceptes de ces grands maîtres, le système aventuré de Hauser et d'autres stratégistes allemands, qui veulent peu de places fortes, et plutôt disposées en quinconce qu'en lignes parallèles à la frontière ennemie. Quant au tracé, ils adoptent un système bâtard, qui se rapproche plus de celui de Montalembert que de tout autre. C'est d'abord une enceinte anguleuse, casematée, et percée de crénaux et d'embrasûres. Elle n'a pour ouvrages extérieurs que des tours triangulaires, carrées ou à cinq faces, qui occupent les points les plus favorables des dehors. Ces tours, construites en maçonnerie, sont à plusieurs étages de batteries, et doivent, dans l'opinion des ingénieurs russes, offrir des abris bien plus sûrs aux défenseurs que les demi-lunes, les ouvrages à corne ou à couronne dont on se servait autrefois; il est certain que si elles n'ont pas toutes les qualités qu'ils leur attribuent, au moins les dispensent-elles des études difficiles du défilement, et c'est là

probablement la raison pour laquelle ils se prononcent en leur faveur.

§ V. *Esprit et Mœurs du Soldat russe.*

Les sentimens patriotiques sont inconnus au soldat russe : les mots d'honneur et de gloire n'entrent pas dans son vocabulaire, ne parlent pas à sa raison ; il faut éveiller ses passions, agir sur son physique, le prendre par les choses matérielles : une augmentation de solde, une diminution des années de service, l'espérance du butin, le plaisir de respirer un air plus doux, de se repaître de meilleurs alimens ; voilà les leviers qu'on emploiera toujours avec succès pour le remuer. Toute considération morale a peu d'influence sur lui, si ce n'est cette superstition religieuse qui lui fait considérer l'empereur comme l'élu de Dieu, auquel il doit obéissance en ce monde, et cette espèce de fétichisme qu'il a pour son drapeau.

Le Russe, par un penchant naturel à tous les hommes, aime sa maison, ses forêts, ses steppes, parce qu'ils l'ont vu naître, parce qu'il y a laissé sa famille ; mais la fierté, l'orgueil qu'inspire le bonheur d'être né sous un gouvernement libéral lui sont inconnus. Si, en

1812, il a combattu avec persévérance et enthousiasme, ce n'est point qu'il fût animé du désir de conserver l'indépendance de la nation dont il fait partie, mais parce que ses supérieurs et ses popes lui ont persuadé que les Français ne venaient que pour abattre les autels où sont exposées à sa vénération les images des saints, par l'intermédiaire desquels il espère obtenir de ses maîtres sur terre des traitemens moins rigoureux, et dans l'autre monde la récompense des tribulations qu'ils lui font souffrir dans celui-ci. Le soldat russe a horreur de la guerre en Turquie; il sait par tradition qu'il y est exposé à la famine et à la peste, qu'il y a peu de butin à faire, mais il guerroiera volontiers dans les parties les plus méridionales de l'Europe, sous un climat plus sain, car sa condition est plus douce que dans les cantonnemens de son pays; alors il suivra partout son régiment, où il retrouve la plupart des habitudes de sa cabane, ses préjugés, ses mœurs, ses autels et ses popes. L'intérieur d'un régiment est pour le soldat russe la patrie véritable. Les troupes des autres puissances sont presque toutes taillées sur le même patron, et peuvent se mêler facilement avec les peuples chez lesquels elles passent; se faire à leurs coutumes, à leurs opinions, à

leur genre de vie; les soldats russes, au contraire, s'isolent et demeurent étrangers au milieu des nations où les chances de la guerre les portent; ils restent presque toujours tels qu'ils ont été dressés dans leur pays; de là vient que l'armée russe qui passa avec Souvarof en Italie, et celle qui fit la guerre de France ont eu moins de déserteurs que les autres (1).

De ce que le soldat conserve le type de son origine, on aurait tort de conclure qu'il soit enclin à l'égoïsme; il est au contraire généreux envers ses camarades; il est rare de voir cet homme amasser un pécule, manger ou boire seul, mais le dogme de l'obéissance passive pervertit les meilleurs penchans: un soldat russe assistera sans émotion au supplice d'un camarade qu'il saura innocent.

Il est patient et subordonné, il s'emporte rarement, mais sa vengeance serait plutôt raffinée qu'impétueuse; pourtant, il est rare qu'il lève la main sur son supérieur; lorsqu'il est persécuté, il se suicide s'il ne peut se venger; il aime les chefs sévères, et il s'attache à eux pour peu qu'ils s'intéressent à lui et soient attentifs

(1) D'après des rapports officiels de cette époque, sur mille hommes on ne compta qu'un déserteur.

à prévenir ses besoins; un bon mot, une plaisanterie d'un supérieur est toujours bien reçue de lui, pourvu que cela ne dégénère pas en familiarité. Pour réussir avec lui, il semble qu'il faille le tenir entre les coups et les caresses, car d'ailleurs il a peu de confiance dans les hommes indulgens. Le soldat russe observe les préceptes de sa religion avec la sévérité du jansénisme; il jeûne les jours de carême, mais il se livre facilement à l'ivresse, tantôt à cause de la rigueur du climat, tantôt par suite de chagrin (*z gore*). Accordez-lui un moment de liberté, il oubliera dix ans de despotisme; pendant cet instant de relâche, il se livrera à toutes les débauches imaginables, et non-seulement les chefs n'interviennent point pour modérer ces excès, mais au contraire ils les tolèrent, les favorisent, et souvent les encouragent par leur propre exemple.

Outre les fêtes de Pâques, où, pendant quelques jours, tout soldat, en prononçant les mots *Jésus-Christ est ressuscité*, baise trois fois au visage son officier, son général et jusqu'à l'Empereur, il y a des fêtes de régimens, surtout dans la garde. L'Empereur, après une cérémonie religieuse, donne un déjeûner au château, où tous les officiers du régiment fêté,

deux sous-officiers et deux soldats par compagnie sont invités et mangent à la même table. C'est une imitation des saturnales romaines, où les maîtres servaient leurs esclaves. Il y a aussi des fêtes de compagnies, observées aussi religieusement que les premières, et auxquelles les princes et presque toujours les généraux assistent. Le sergent-major de la compagnie offre alors un gâteau à l'invité le plus élevé en grade. Il arrive même qu'un soldat présente le jour de sa fête un gâteau à ses chefs pour en obtenir quelque petit cadeau.

Le soldat russe dans ses chansons n'a pas cette gaîté folâtre, cette vivacité des Français, ni les sentimens romanesques des Polonais : ses chants portent une certaine empreinte de tristesse et de mélancolie, parfaitement en harmonie avec son caractère et sa position. On lui inspire un respect religieux pour l'empereur, les princes et les généraux ; il les craint plus qu'il ne les adore ; mais il regarde comme ses véritables pères les officiers subalternes qui sont avec lui dans les casernes, dans les cantonnemens, les bivouacs, qui partagent une partie de ses fatigues et de ses privations, et l'on prévoit que ce sera parmi ces derniers que sortiront les vengeurs de tant d'actes de despo-

tisme. En effet, c'est dans ces derniers grades de l'armée qu'on trouve le plus de jeunes gens disposés à accueillir les idées libérales, et ayant le sentiment de la dignité de l'homme.

En général, les hommes des gouvernemens du nord jusqu'à Twer ont un caractère moins doux, des idées moins étendues que ceux des provinces du midi; ils sentent moins la pesanteur de leurs fers, ils ont des désirs moins vifs de liberté. Consigné dans les casernes ou cantonné dans les villages isolés de l'empire, on n'a pas à craindre de voir le soldat russe profiter d'un échange d'idées; et cependant, telle est l'influence de la civilisation moderne, que le soldat russe séquestré qu'il est de toutes lumières, de toute communication de sentimens d'indépendance, n'est pas sans avoir fait quelques pas dans la route du progrès; il y a déjà dans l'air qu'il respire quelque chose qui modifie son organisation.

Le soldat russe ne s'inquiétant pas comme l'autrichien du chemin de la retraite, ni même s'il aura assez de munitions tant qu'il a des armes à la main, a acquis par cela même une certaine réputation; s'il n'a pas cette fierté caractéristique du soldat français, qui veut que son officier donne l'exemple et s'expose aux premiers coups,

il couvrira de son corps l'officier qu'il verra en péril, il le priera de ne pas s'exposer, il l'entourera en campagne d'attentions et de soins, il sera heureux de lui offrir son pain; mais c'est aussi en campagne qu'il remet à exercer ses vengeances contre ceux qui l'ont abreuvé de vexations pendant la paix. On dit qu'en tiraillant, plus d'un officier dont on avait eu à se plaindre a été percé du plomb de ceux qu'il avait tyrannisés.

§ VI. *Esprit et Qualités des Officiers.*

Il serait difficile de caractériser avec précision l'officier russe; depuis la création de l'armée, on a toujours eu peu de ressources en hommes capables pour les grades élevés; l'armée russe était un champ ouvert où les aventuriers de toutes les nations se précipitaient pour faire fortune. Du moment que les czars cherchèrent à s'allier avec les princes d'Allemagne, les officiers de ce pays ont pris une grande influence en Russie. Au commencement de ce siècle, les officiers des provinces conquises, comme les Finlandais, les Livoniens et les Polonais occupèrent les principaux grades de l'armée russe. Ce sont ces étrangers qui ont dirigé surtout les

armées d'Alexandre à Austerlitz, à Friedland, à Eylau, en 1812, et dans la campagne de France. Le petit nombre de généraux russes, appelés à jouer quelque rôle, en prirent de la jalousie et cherchèrent à les éloigner du commandement; c'était une lutte continuelle. Pendant la dernière campagne de Turquie, le parti russe commençait déjà à se renforcer visiblement, quoique Diébitsch, le chef du parti étranger, eût fait éloigner de la cour tous ceux qui pouvaient mettre obstacle à ses projets, et surtout Yermolof, le coryphée du parti russe. La campagne de Pologne a porté le dernier coup au crédit des officiers étrangers et aux officiers des provinces conquises. Il y a aujourd'hui, indépendamment de cette espèce d'officiers, deux autres classes distinctes dans l'armée russe, savoir : celle de la haute et celle de la petite noblesse. La première envahit les grades supérieurs par intrigue; ceux qui la composent reçoivent leur éducation dans leur famille, par des instituteurs étrangers qui ne leur apprennent guère que des langues vivantes; la danse, le chant, la musique, le savoir-vivre, et, de l'art militaire, tout au plus l'escrime. Une partie entre dans le corps des pages ou d'autres institutions militaires; mais, comme privilégiés, ils peuvent obtenir des

grades en passant des examens pour la forme. L'autre classe, composée de noblesse parvenue à la pointe de l'épée depuis Pierre I.er, est destinée à remplir les grades inférieurs jusqu'à celui de major; elle passe par les écoles militaires, ou s'enrôle dans les régimens où elle n'apprend que le mécanisme du métier. Les officiers de cette dernière catégorie supportent tout le fardeau du service actif sans jouir de ses avantages. De cette manière, les uns et les autres n'étudient et ne connaissent guère plus leur propre pays que les pays étrangers. Les mots d'honneur, de gloire, dans le sens qu'on y attache généralement, ne sont pas plus intelligibles pour les derniers que pour les soldats; l'élévation des sentimens, l'instruction, la philosophie qui appartiennent à une civilisation avancée, ne sont le partage que d'un très-petit nombre de jeunes gens des premières familles de l'empire qui ont eu le bonheur d'avoir d'excellens instituteurs, ou de ceux qui ont été élevés dans les provinces allemandes et polonaises.

L'officier russe, dans quelque catégorie qu'on le prenne, ne résiste pas à ce vieux penchant des Asiatiques pour les expéditions lointaines, pour les invasions à la Xerxès, à la Tamerlan; il est avide de s'étendre, il voudrait passer,

ravager comme un torrent; son drapeau que son orgueil se complaît à voir flotter sur les terres étrangères les plus reculées, n'est point tant à ses yeux le symbole de la réunion, qu'il n'est le signe de la conquête sauvage, de l'asservissement d'autrui. L'officier russe ne saurait aimer sa patrie comme un Polonais, un Anglais ou un Français; la patrie n'est point pour lui un centre de lumières, de progrès; c'est un peu plus que la tente autour de laquelle le Baskir ramène ses troupeaux, que la hutte où le chasseur rentre le soir après des courses dans la montagne. Tous ses rêves sont pour la guerre du côté de l'Allemagne et de la France; dans ses foyers domestiques, sa vie est pâle, monotone, symétrique, surchargée d'exercices, de manœuvres; c'est au-dehors qu'elle prend de la couleur. Il quitte alors ses champs de neige, son ciel lourd et sombre, les filles grossières de ses serfs, pour de plus heureux climats, pour les plus doux fruits, pour des femmes gracieuses et spirituelles, qu'il se flatte de ramener dans ses déserts. Toutes ses actions comptent alors devant l'empereur; les honneurs, les décorations pleuvront sur lui, sa vanité en jouit par avance. Entouré de domestiques, richement soldé, car sa paie est quadruplée, il mène la

vie fastueuse des guerriers orientaux; son cœur est libre pour les combats, son éloignement momentané des lieux qui l'ont vu naître, n'est point un tourment pour lui, et s'il n'est pas aussi attaché que le soldat à son régiment, du moins il en est fier, et c'est de son drapeau qu'il est jaloux. Sa plus grande ambition est de voir l'empereur décerner à celui sous lequel il a combattu, des inscriptions qui rendent hommage à la valeur de ceux qu'il ombrageait.

Un travers moins excusable de l'officier russe, c'est celui de se regarder comme d'une autre nature que le soldat; il ne lui parle pas comme à une créature de la même espèce, il affecte pour lui le même mépris qu'un planteur altier pour le nègre récemment amené des côtes de la Guinée; mais si son intelligence est un peu au-dessus de celle du soldat, il lui est bien inférieur sous d'autres rapports. D'abord il n'a pas sa sociabilité, ce qui le condamne à vivre isolé ou en petite coterie. On ne voit point dans les corps de l'armée russe, comme en Angleterre ou en France, ces rencontres joyeuses, ces réunions fraternelles d'officiers qui servent si bien à entretenir l'esprit de corps. On craindrait que cela ne donnât occasion aux officiers de pouvoir s'aboucher et de comploter, d'organiser des

soulèvemens; aussi, arrive-t-il souvent que les officiers des mêmes compagnies ne se voient qu'au moment de l'exercice; ils ne s'entretiennent que du service. Presque partout les étrangers vivent séparés, méprisant l'ignorance et la présomption des Russes. En général, tant qu'ils sont dans les grades inférieurs, ils professent des idées libérales; mais, dès qu'ils sont capitaines, la contagion les gagne. Moins exposés aux vexations de tout genre, ayant plus d'occasion de griveler, de se procurer des jouissances, ils deviennent ennemis déclarés des lumières et de la justice. Cela ne doit pas étonner, ils n'ont passé au service de la Russie que pour faire fortune.

En campagne, les officiers russes remplissent leurs devoirs, mais ne font rien au-delà; ils n'aiment pas à payer autant de leur personne que les Français et les Anglais; ils sont minutieux dans l'accomplissement des ordres, mais ne risquent jamais de faire mieux, crainte de faire plus mal, et d'assumer sur leur tête une responsabilité qui n'admet pas d'excuse.

§ VII. *Esprit et Qualités des Généraux.*

Les généraux russes sont, la plupart du temps, des étrangers qui trafiquent de leurs

talens, et que les empereurs ont un motif puissant de préférer aux indigènes. Un des plus grands capitaines de la Russie est sans contredit Souvarof. Cet homme d'un caractère féroce et de manières brutales, sut s'identifier avec l'esprit barbare et sauvage de ses soldats ; buvant, chantant, jouant avec eux, tout-à-coup il se relevait et les punissait avec la cruauté d'un tyran. D'un côté, par la terreur, il sut enchaîner la mutinerie des soldats ; de l'autre, par ses facéties grossières, il captiva leurs cœurs et dérida leurs fronts. Plus d'une fois, il les ramena au combat, en leur assurant que ceux qui périraient en combattant sur une terre étrangère seraient présentés à l'instant dans l'autre monde à l'impératrice Catherine, qui leur distribuerait de sa main la récompense de la valeur. Les généraux français de la révolution parlaient aux passions généreuses de leurs compagnons d'armes, le général russe, à leurs passions brutales. Les harangues de ceux-ci visaient à former des héros, les paroles de Souvarof ne tendaient qu'à communiquer la soif du butin. *Si vous prenez Ibraïlof, vous aurez trois jours de pillage*, disait-il à ses troupes. A chacun son rôle

Depuis les assauts d'Ibraïlof il s'est écoulé bien des années, et cependant Souvarof n'a

pas eu d'égal. Ce n'est pas certainement Koutouzof que l'on mettra à côté de lui; car, quoi qu'on en ait dit, les batailles d'Austerlitz et de Borodino ne donnent pas une grande idée de ses talens. Les généraux russes qui sont sur la scène sont : Paskévitsch, Yermolof, Schakofskoy, et Gortschakof. Le premier n'est connu que par ses succès en Asie, dus peut-être plus à la pusillanimité des Perses et des Turcs et au machiavélisme de la politique du cabinet de Saint-Pétersbourg qu'à ses propres talens; et par la campagne de Pologne, où il arriva juste pour porter le dernier coup à cette nation déjà épuisée, et dont l'armée était désorganisée.

Le général Yermolof, chef de l'olygarchie russe, est considéré comme capable; cependant il n'a jamais eu de commandemens importans, et on pense que celui d'une grande armée serait au-dessus de ses forces.

Schakofskoy n'a jamais commandé de corps détaché, et sera toujours éclipsé, s'il est abandonné à lui-même. Ce sera un bon lieutenant, mais qu'il ne faudra jamais perdre de vue.

Gortschakof, chef d'état-major de Paskévitsch, n'a jamais commandé qu'une brigade d'infanterie avant de passer chef d'état-major d'un corps d'armée en Turquie, et de diriger l'artillerie de l'armée devant Varsovie. C'est, dit-on, un

homme de talent qui entend bien cette arme ; nous l'accordons, mais qui ne sait qu'on peut être bon chef d'état-major, habile général d'une arme spéciale, et médiocre général en chef? L'histoire est là pour le prouver. Quelles actions peut-on citer, par exemple, des maréchaux Lauriston et Marmont, officiers d'ailleurs si distingués, de l'artillerie française ?

Nous n'avons pas compris parmi les généraux russes le comte Orlof, quoique très en crédit, car ce n'est qu'un courtisan fieffé, connu plutôt par ses missions diplomatiques que par ses exploits militaires. Il ne sera jamais appelé à commander des troupes que lorsqu'elles devront paraître pour appuyer les menées diplomatiques, comme dernièrement en Turquie.

Parmi les généraux étrangers, un grand nombre a rendu des services signalés, et tous ont contribué par leurs travaux à donner à la Russie ce haut degré de puissance qu'elle occupe en Europe. Cependant aucun d'eux n'a montré en particulier de vrai génie dans l'art difficile de conduire les armées.

A la tête de ces derniers, il faut placer le maréchal Diebitsch ; car, quoique la campagne de Pologne ait obscurci sa réputation, on ne saurait lui refuser plusieurs des qualités qui constituent les généraux. Bennigsen, Barclay de Tolly,

Sacken, Wittgenstein ne sont connus en Europe que par les défaites qu'ils ont essuyées à Eylau, à Lutzen et à Bautzen, à Montmirail et à Nangis; les deux derniers vivent encore, mais ils sont tout-à-fait usés. Les généraux étrangers de renom, capables de rendre encore d'utiles services, sont Toll, Pahlen, Jomini, Kreütz, Rüdiger, Geismar et Berg.

Le premier est un officier d'état-major d'un grand mérite, marchant de pair avec Diebitsch, avec lequel il était étroitement lié : c'est certainement celui qu'on peut ranger après lui; mais son titre d'Allemand, la haine des Russes, et l'ombrage qu'il porte à Paskévitsch le tiendront à l'écart tant que celui-ci sera en faveur.

Pahlen est un général qui commandera bien un corps d'armée; il a la réputation de bien conduire la cavalerie. L'écrivain Jomini n'a jamais commandé une brigade, et n'est bon qu'au conseil. Il se fait vieux, et manque de tenue. La franchise et la hardiesse de ses opinions, son irascibilité, une sorte de cynisme lui ont fait, dit-on, de puissans ennemis à la cour.

Kreütz, Rüdiger commandaient, dans les dernières campagnes, avec plus de bonheur que d'habileté, des corps détachés : on les croit de bons divisionnaires et rien de plus. Geismar, partisan si vanté, essuya plus d'un revers mé-

rité dans la dernière campagne. Il n'est bon qu'aux houzardailles ; il fera de belles expéditions avec un régiment, une brigade sur les flancs ou les derrières de l'ennemi, mais il perdra une division.

Le général Berg a plus de ruse et de finesse en diplomatie que de capacité militaire. C'est un favori du maréchal Paskévitsch, il remplit près de lui les fonctions du quartier-maître.

De ces divers aperçus, nous pouvons conclure que, malgré le grand nombre d'officiers nationaux et étrangers compris dans les cadres de l'armée russe, il n'en est aucun auquel elle puisse confier le commandement d'une armée de 100 mille hommes avec l'assurance qu'elle sera bien commandée ; mais en revanche, elle possède quelques généraux propres à exercer des commandemens secondaires et beaucoup d'hommes capables de conduire des brigades et des divisions, par l'expérience qu'ils ont acquise dans les dernières guerres de Perse, de Turquie et de Pologne. Sous ce rapport, on peut dire qu'elle l'emporte sur les armées de toutes les puissances voisines, qui n'ont, pour commander leurs brigades et leurs divisions, que des généraux cassés par l'âge ou sans expérience.

CHAPITRE XII.

Matériel et Établissemens d'Artillerie et du Génie.

§ I. *Matériel de l'Artillerie.*

Matériel de campagne.

L'artillerie russe de campagne se sert de canons et de licornes de bronze. Les premiers lancent des projectiles pleins ; les seconds des obus, et tous les deux de la mitraille, des boulets incendiaires et des boulets à éclairer. Les canons sont distingués par le poids des boulets en livres ; les licornes, par celui des obus en pouds. Les tourillons des canons et des licornes sont placés de 0,44, à 0,46 de la longueur de la pièce, à partir du bouton de culasse vers la volée. Ils sont au-dessous de l'axe de la pièce, à peu près comme en France. Le milieu de l'anse est perpendiculaire à la surface intérieure des tourillons. La partie supérieure du bouton est coupée droit, afin qu'on

puisse y adapter le niveau. Les grains de lumière sont en cuivre et vissés.

Les canons sont de douze et six livres, les licornes de 1/2 et de 1/4 de poud pour l'artillerie de campagne.

Les canons et les licornes sont divisés en trois parties : premier et deuxième renforts, et volée. Le calibre des canons est divisé en vingt-quatre parties égales, et celui des licornes en quarante-huit.

LONG. EN CALIBRES.	CANONS.		OBUSIERS.	
	de 12.	de 6.	de 1/2 poud.	de 1/4 p.
De la plate-bande de culasse.....	16 1/2	17	11	10
POIDS DES PIÈCES.	1654 liv.	743	1399	722

La durée des pièces de campagne est évaluée de 12 à 1800 coups.

Affûts. Les affûts sont en bois de chêne; ils consistent en deux flasques, liés par quatre entretoises, ceintrés au milieu de la surface intérieure.

La longueur des affûts légers est de 8 pieds à 8 pieds 6 pouces; celle des affûts de position de 10 à 11 pieds. Les premiers pèsent, avec les roues, le coin de mire et les leviers de pointage, de 20 à 22 pouds; les seconds 37 à 38.

L'affût seul pèse 16 à 17 pouds. Les essieux sont en chêne. L'encadrement de l'essieu est précisément au-dessous de celui des tourillons, lorsque l'affût a une position horizontale. Les roues sont en chêne ; elles ont 6 jantes et 12 rais ; les jantes sont retenues par des goujons et des clous rivés. Le diamètre des roues légères est de 4 pieds ; celui des pièces de position de 4 pieds 6 pouces. Les roues de derrière des pièces et des caissons sont les mêmes. Chaque espèce de pièces a son affût. Les affûts légers ont des coffrets sur l'avant-train pour des gargousses, et un petit coffret entre les flasques, pour des clous et d'autres menus objets d'approvisionnement. Les affûts de position n'ont pas de coffret sur l'avant-train.

Tir et portées des Canons et des Obusiers.

La hausse russe est une tige disposée en coulisse à peu près comme dans l'artillerie française, qui a un poids de forme ovale suspendu à une petite tringle, laquelle est fixée à la pièce ; mais dans plusieurs batteries on se sert quelquefois de hausses fixées au renfort de la culasse, et qu'on en ôte pour faire feu. Toutefois comme en Russie on tient plus à la célérité des feux qu'à la justesse du tir, et qu'on paraît persuadé, qu'après deux ou trois coups, un bon canonnier doit saisir le vrai point de mire, l'officier

évalue à vue d'œil la distance, et le canonnier donne la hausse qu'il croit nécessaire. En Autriche et en Prusse, on opère presque de la même manière, mais avec une précision remarquable. Il est vrai que les hausses sont détachées et supportées par une base concave, qui s'adapte sur la pièce, et que dans toutes les positions on peut pointer avec exactitude.

Les Russes font grand cas du ricochet tendu, et pensent que l'angle d'incidence ne doit pas avoir plus de 12°. Le projectile, d'après le degré de bonté de la poudre, a une vitesse initiale de 1275, 1325, 1375, et 1425 pieds, et les nombres correspondans de l'éprouvette sont 38, 41, 45, et 48 toises.

Nous donnons la portée des canons et des licornes, lorsque l'angle de mire est à 0°, et lorsqu'il est à 10°.

		HAUSSE.	CHARGE.	PORTÉE.
CANONS.	12	0°	4	362m
		10°	4	2011
	6	0°	2	259
		10°	2	1756
OBUSIERS.	1/2 poud.	0°	4	280
		10°	4	1570
		20° Lorsque le premier renfort repose sur le coin de mire de dessous	4	2144
	1/4 poud.	0°	2	288
		10°	2	1344
		16°	2	2078

Les boulets incendiaires et les boulets à éclairer ne sont lancés qu'à une petite distance à 780 mètres. Le 6 porte la moitié de ses boulets dans une cible de 4 mètres de long et de 2 de largeur; et à 1070 mètres, un sixième ou un septième. Le ricochet tendu à la distance de 1364 à 1950 mètres, doit porter dans la même cible un quart ou un cinquième de ses boulets. Le 6 ne peut être employé qu'à la distance de 1560 mètres, et le 12 qu'à 1950. La portée de ce dernier est donc d'environ un cinquième plus grande que celle du 6.

L'artillerie légère et celle de position ont la même espèce de caissons, qui sont, à proprement parler, des charrettes couvertes à deux roues et à limonière; ils ne diffèrent que par la disposition intérieure, ayant des compartimens qui varient suivant le calibre auquel ils sont affectés. Un caisson vide, sans ses compartimens, pèse 18 pouds 20 liv.; les compartimens pèsent près de 2 pouds; ils sont partagés par trois parois mitoyennes en 6 compartimens principaux. Caissons.

La pièce de 12 et la licorne de 1/2 poud ont chacune 3 caissons à 40 coups, mais pas de coffret sur l'affût.

La pièce de 6 a 2 caissons à 51 coups, et 18 sur l'affût.

La licorne de 1/4 poud a 2 caissons à 54 coups et 12 sur l'affût; ainsi l'approvisionnement de toutes les bouches à feu est de 120 coups par pièce; outre cela, il y a des caissons pour porter les artifices, les méches, etc.

Projectiles. Le diamètre de projectiles est en mesures anglaises.

PROJECTILES.	DIAMÈTRES.	CALIBRES DES PIÈCES.	VENT.
Canons.			
12.	4,579	4,739	0,160
6.	3,634	3,762	0,128
Obusiers.			
1/2 poud.	5,927	6,102	0,175
1/4 poud.	4,668	4,843	0,175

Outre ces projectiles ordinaires, les russes se servent aussi de boulets incendiaires.

Les balles à mitraille sont de 9 espèces, numérotées suivant leur grosseur, depuis le n°. 1, qui pèse 8 3/4 zolotnick jusqu'au n°. 9, qui pèse 4/5 zolot.

Les boulets et les obus sont attachés à la charge de poudre avec des sabots de bois qui enveloppent les premiers presque à moitié, et les secondes au quart. Les boîtes sont de fer-

blanc, et munies de culots. Chaque pièce a deux espèces de mitraille, une pour une distance assez éloignée, l'autre pour une distance plus rapprochée.

Dans l'artillerie de campagne les boîtes contiennent ordinairement, savoir : Charge et poids des boîtes.

		CHARGE DES BOÎTES.	POIDS DES BOÎTES. CHARGÉES. liv.	zolot.	VIDES. liv.	zolot.	POIDS DE LA CHARGE.
CANONS.	de 12.	41 balles du N° 8 ou 151 bal. du N° 3	23	52	19	80	4
	de 6.	41 b. du N° 8 ou 72 du N° 2, 27 du N° 1	11	65	11	37	2
OBUSIERS.	de 1/2 poud.	48 b. du N° 7 ou 94 du N° 5	26	61	27	38	4
	de 1/4 poud.	55 b. du N° 5, 5 b. du N° 4 ou 151 du N° 3	13	64	17	54	2

Les bouches à feu ont en campagne un approvisionnement de 120 coups, composé pour les canons de 80 coups à boulet, 20 à grosse et 10 à petite mitraille et 10 de boulets incendiaires, ou de 90 coups à boulet, 20 à grosse, 10 à petite mitraille; et pour les obusiers de 20 coups à grosse mitraille, 10 à petite, 80 à obus, 10 à boulets incendiaires.

On compte 240 toises de mèche par pièce, une fusée d'amorce ou étoupille par coup et 1/5 en réserve, et pour 5 coups une lance à feu. Étoupille.

On use 15 à 18 centimètres de mèche par heure. Dans les temps de pluie on se sert de lances à feu qui ont 3 à 4 centimètres de longueur.

Artillerie de siége.

L'artillerie de siége n'est pas organisée en batteries ; c'est le personnel des batteries de position qui en fait le service. Le matériel d'une batterie consiste en 18 pièces, et notamment en 3 pièces de 24 ; 3 pièces de 18 ; deux obusiers de 2 pouds ; 1 mortier de 5 pouds ; 1 de 2 pouds ; et en 8 mortiers de grenades de 6 livres.

Pièces.

La longueur des pièces de 24 et de 18 est de la tranche à la platebande de culasse, de 21 calibres ; l'épaisseur du métal du côté de la volée du 2.e renfort est de 18 1/2, et du côté de la culasse de 20. Le poids des canons de 24 est de 180 pouds 1664 kilogr. ; de ceux de 18 de 135 pouds, 1391 kilog. Les mortiers de métal de 5 et de 2 pouds ont une longueur de 3 2/48 de calibre, prise de la tranche au milieu des tourillons ; les mortiers à la Coehorn ont 2 39/48. Les premiers pèsent 90 pouds, les seconds 35. La longueur des canons et des mortiers, lorsqu'ils sont en fer, est la même, mais leur poids est plus considérable ; le canon de 24 pèse 210 pouds ; celui de 18 pèse 159 pouds. Le mortier

de fonte de 5 pouds pèse 136 pouds; celui de 2 pouds, 53 pouds 20 livres; un mortier de fer d'un poud pèse 96 pouds 20 livres.

La durée des pièces de siége est évaluée à 2,500 coups.

Pour le tir des bombes on a calculé des tables vérifiées après de longues et diverses expériences; on emploie aussi le tir de pierres et les feux verticaux de Carnot.

•

La longueur des affûts de siége va jusqu'à 14 pieds, et ils pèsent 75 à 83 pouds. Les affûts de mortier sont en bois de chêne à deux flasques avec 4 entre toises. Les affûts de mortier à la Coëhorn sont d'une seule pièce. Les affûts de siége ont des coffrets comme les affûts des batteries légères. L'artillerie de siége n'a pas de caissons, mais des chariots à munition. Les boîtes sont de fer blanc comme dans l'artillerie de campagne et munis de culots. La boîte du 24 contient 7 assises de 12 balles chacune du N.° 7, en tout 84; celle du 18, 6 assises de 12 balles, en tout 72. La boîte de l'obusier d'un poud contient 5 assises de 19 balles du N.° 8, en tout 95. Le mortier de 5 pouds lance 198 balles du N.° 9, en 6 assises de 33 balles chacune. Affûts.

Le diamètre du boulet de 24 est de 5,797,

celui du boulet de 18, de 5,251; le diamètre du mortier de 5 pouds est de 12,947, celui du mortier de 2 pouds de 9,487, celui du mortier d'un poud de 7,488. On emploie encore quelquefois dans l'artillerie de siége le *knypel*, espèce de projectile toute particulière qui consiste en deux cylindres de fonte réunis par une forte barre de fer. Les cylindres ont le calibre de la pièce et environ 1/2 calibre de hauteur et la barre 2 1/2.

Dans le matériel des places fortes, outre les pièces de l'artillerie de siége et de campagne dont nous avons déjà parlé, on emploie encore en Russie les pièces de 36 et de 30. Le poids de la pièce de 36 est de 300 pouds; celui de la pièce de 30, de 252 pouds. Leur diamètre est de 6,662 et 6,258. Les boîtes du 36 contiennent 151 balles du N.° 6, en 8 assises de 19 balles; celles de 30 ont 10 balles du N.° 7 dans la dernière assise, et 4 du N.° 6 au milieu, pour remplissage, sept assises du N.° 7, et 8 du N.° 6; en tout 102 balles.

§ II. *Établissemens d'Artillerie.*

Manufactures d'armes.

Jusqu'au commencement du XVIIe siècle, il n'existait point en Russie de fabrique de fer ni

de fonte, et le gouvernement était obligé d'acheter des armes à l'étranger. Le Hollandais André Vinius établit des fabriques de fer et de fonte mues par la puissance de l'eau. Le premier établissement de ce genre fut fondé en 1632 sur la petite rivière de Toulitza à 15 *verstes* de Tula. Depuis lors on en forma plusieurs autres dans les gouvernemens de Tula, de Kalouga et de Moscou. En 1764 un Hambourgeois éleva les premières fabriques de fer et d'acier à Olonetz. La première manufacture hydraulique pour la fabrication des fusils fut construite en 1648 à Moscou sur la Iaouza, par l'armurier Franakin. Une autre manufacture s'éleva en 1653, par les soins du hollandais Akema, et de Marcelius dans le village de Tchentsof sur la Skniga. Nikita Démidof Antonief transporta en 1,700 la manufacture d'armes à feu et de fonte sur la Neva en Sibérie.

Actuellement les principales fabriques d'armes sont : à Tula, Votka, Sesterbeck, Zlatoust. La fabrique de Tula, fondée en 1712 par Pierre Ier, fut augmentée successivement ; mais son état le plus florissant ne date que de 1817, époque à laquelle l'Anglais John Jones en prit la direction. Au moyen des perfectionnemens qu'il y apporta, la quantité d'armes à feu qu'on

peut fournir par an s'élève à 50,000 fusils ou mousquetons et à 25,000 armes blanches ; la mâchoire le corps de platine, la batterie, la noix et la bride, sont fabriqués en fer chaud malléable et au coin. Les principales armes qui sortent de cette manufacture sont des fusils pour l'infanterie, des carabines de cavalerie, des mousquetons, des pistolets, des baïonnettes et des piques.

Le total des ouvriers du sexe masculin qui y sont employés est de 7,071 et de 9,613 du sexe féminin, non compris 3,562 paysan dans les dépendances de la manufacture. Son entretien coûte 124,168 roub. La Sibérie lui fournit 70,000 pouds de fer, et 10,000 d'acier brut.

La manufacture de Votka est située dans le gouvernement de Viatka, district de Sarapoul, sur la petite rivière d'Isch. La couronne l'a achetée en 1763 de la famille de Schouvalof ; mais jusqu'en 1807, ce n'était qu'une usine, qui tirait sa mine de fer de Kuselova. On consacra 1,700,000 roubles (francs), et 7,000 recrues pour l'exécution de ses premiers travaux, et 142,000 roubles (francs) pour son entretien. En 1812, elle livrait déjà 7,000 fusils par an ; ce nombre s'élève aujourd'hui au double ; le nombre d'ouvriers qui y sont employés peut être porté à 3,000.

La manufacture de Sesterbeck, près de Pétersbourg, a reçu des machines sur le modèle de celles établies à Tula; elle serait en état de fournir annuellement 12,000 armes à feu, et autant d'armes blanches.

La manufacture de Zlatoust, en Sibérie, fournit principalement les sabres de la cavalerie et les sabres des pionniers; on estime qu'elle n'en confectionne pas moins de 50,000 par an. Le lieutenant-général Schaden est actuellement à la tête de toutes les fabriques d'armes de la Russie.

Il n'y a dans l'empire russe que cinq fonderies de canons; elles sont à Pétersbourg, Moscou, Riga, Kief et Kasan. L'Écossais Gascown, sous le rapport de la fonte des pièces d'artillerie, n'a pas rendu des services moins importans que John Jones dans la fabrication des armes portatives. Fonderies.

Depuis 1808 le coulage se fait avec des formes de sable. Le modèle est de cuivre, creux dans l'intérieur, et de trois à cinq lignes plus épais que le canon doit l'être. Le moule est composé de deux pièces principales dans la longueur qui se subdivisent, s'ajustent et se fixent au moyen de vis. La terre de moulage contient trois parties de sable tamisé, et quatre

parties d'argile sèche, grasse, et passée aussi au tamis; elle est battue humide jusqu'à ce qu'elle s'agglomère en pelottes. L'alliage dont on fait les pièces contient dix parties d'étain sur cent de cuivre. On se sert de fourneaux ordinaires et de fourneaux à réverbère; le forage s'exécute horizontalement. Pour s'assurer de la longueur et de la concentricité de l'âme, on se sert d'un instrument très-ingénieux en forme de règle parallèle.

Une instruction particulière détermine les conditions de réception des pièces; la tolérance est très-grande; il y a trois épreuves consécutives : dans la première on met un boulet, et la moitié de son poids en poudre; dans la seconde on met deux boulets et deux tiers de poudre; dans la troisième on met un boulet, avec la même charge de poudre.

Le Numéro et le poids de la pièce se marquent sur les tourillons. La lumière est dans toutes les pièces de deux lignes et demie.

Les bombes et grenades ne sont point concentriques à l'intérieur, mais elles ont un culot opposé à l'œil comme en France; l'épaisseur des bombes du calibre de 5 pouds est de 1,8 mètres; celle d'un quart de 0,7 mètres. Toutes les balles de mitraille sont coulées.

Nous ne connaissons que deux poudreries dans tout l'empire : elles sont à Ochta, près de Pétersbourg ; et à Schotersk, près de Gloukhow. Les raffineries sont à Pétersbourg et à Moscou ; elles doivent être considérables, mais nous ignorons la quantité de poudre qu'on en peut tirer annuellement. Le lieutenant-général Schulman en a la direction. Poudreries.

Pour faire le charbon on se sert de bois de bourdaine ou d'aulne, qui est brûlé dans un fourneau maçonné.

On fait trois sortes de poudre, mais qui ne diffèrent que par la forme des grains ; elles sont composées de soixante-quinze parties de salpêtre, dix de soufre, quinze de charbon. Les moulins à poudre consistent en deux cylindres qui se croisent et se meuvent sur une aire de fer, on y répand chaque fois environ 30 kilogrammes de mélange qui sont moulus en cinq heures de temps ; le grenage se fait à l'aide d'un crible de parchemin, après quoi on transporte la poudre dans des séchoirs échauffés par des poëles, puis on la tamise pour avoir de la poudre à canon, de la poudre à petites armes et de la poudre de chasse ; on la roule ensuite dans des tonneaux pour arrondir les angles des grains.

On se sert maintenant pour éprouver la poudre de l'éprouvette française ; c'est d'après le principe de Lombard que les Russes calculent la vîtesse de ces différentes espèces de poudre.

Arsenaux. La Russie a des arsenaux dits permanens, et d'autres dits temporaires ; les premiers sont à Pétersbourg, Bransk, Tula et Kief, les seconds à Pétersbourg, Tyraspol, et depuis la fin de la guerre de Pologne à Modlin.

Les arsenaux de Pétersbourg, Tula, Kief sont de vastes et élégans édifices, dont chacun peut contenir jusqu'à 100,000 armes portatives, et où on fabrique tous les affûts et autres objets du matériel de l'artillerie ; les autres ne sont que des dépôts. L'inspecteur en chef des arsenaux est aujourd'hui le général Rosen.

Artifices. C'est dans les arsenaux qu'on prépare les artifices. Les boulets incendiaires se composent de 24 parties de farine de seigle, 15 de poix, 2 de talc, 1 de colophane, 1 de cire jaune, 5 de salpêtre, et 8 de vieux linge brûlé. Ces projectiles sont ensabotés, soit qu'on les destine pour le canon ou pour la licorne.

La composition des carcasses est la même que celle des boulets incendiaires. On compose

les boulets à éclairer avec 20 parties de salpêtre, 16 de souffre, 3 de fine farine, et 1 d'antimoine. On prépare 25 kil. de cendres et 12 à 15 kil. de chaux vive pour 100 mèches.

On fait les lances à feu de 32 parties de salpêtre, 8 de soufre, 6 de poudre pilée, et 1 de charbon pilé fin. Les fusées d'amorce se font avec des roseaux; elles ont 2 demi-pouds de long, et 2 lignes d'épaisseur. On met dans l'intérieur du coton trempé de pulverin humecté, de sorte qu'il n'est plus nécessaire de le saupoudrer comme autrefois, et l'on n'a pas remarqué qu'en prenant feu, elle ait enlevé la mèche des mains du canonnier.

Observations.

La Russie, sous le rapport des établissemens d'artillerie, est très-inférieure à ses voisins, malgré les grands efforts qu'elle a faits, surtout depuis la paix de 1815, pour tirer parti des ressources de son territoire. L'accroissement même de ses manufactures d'armes, tout prodigieux qu'il soit, ne la met pas en état de subvenir à ses besoins, et elle a acheté, l'année passée, 200,000 fusils à Birmingham. Les institutions du pays, l'absolutisme du gouvernement ne permettant aucune émulation industrielle, tout devant être confisqué au profit d'un

seul, des maîtres habiles et patiens peuvent, avec le temps, initier des serfs aux procédés mécaniques de certains arts, mais ne parviennent jamais à en former des artistes, car les inspirations du génie ne sont fécondes et utiles que lorsqu'elles n'éprouvent pas d'entraves dans leurs développemens. Il faut donc avoir recours aux étrangers, qui sont presque les seuls directeurs et les principaux ouvriers de tous les établissemens de ce genre. A la vérité, le travail des esclaves est à vil prix; mais l'économie provenant de cet état de choses est bien compensée par l'inconvénient de ne pouvoir atteindre et suivre les progrès des arts dans leur marche de perfectionnement, et d'être exposé à fabriquer moins bien ou plus lentement des objets dont le renouvellement ne peut souffrir aucun retard, et dont la perfection a tant d'influence sur le succès des armées.

§ III. *Matériel du Génie.*

Outils. Agrès.

Ce matériel consiste en instrumens, outils et agrès nécessaires pour l'exécution des travaux journaliers qui se font en campagne, et pour les équipages de pont.

Le petit matériel comprend les pelles, pio-

ches, pics, hoyaux, haches, serpettes, jalons, piquets et assortimens d'ateliers d'ouvriers en fer et en bois, disposés dans des caissons à compartimens, attelés de trois chevaux, attachés aux divisions d'infanterie ou à la suite des parcs des corps de l'armée, pour le service de l'arme; la fabrication de ce matériel n'exige aucun soin particulier.

Il y a pour chaque compagnie de pontonniers, un équipage de pont formé comme il suit : Équipages de Ponts.

DÉSIGNATION DES VOITURES.	NOMBRE.	CHEVAUX.
Pontons	48	288
Nacelles	2	12
Caissons chargés d'objets relatifs au tablier du pont	2	8
Caissons d'agrès, d'outils, de vernis	9	27
Caissons d'effets d'ambulance	10	40
Forges	2	4
TOTAL	73	379

Les pontons chez les Russes consistent en une carcasse en bois de chêne, recouverte d'une toile vernissée. Ils ont 6 mèt. 40 cent. de longueur mesurée sur les plats bords; 1 mèt. 60 c. de largeur, et $0^{m}71$ de hauteur hors d'œuvre. La longueur dans le fond est de 5 mètres, hors Pontons.

d'œuvre. Les pièces qui composent la carcasse peuvent se désassembler; la carcasse est recouverte d'une toile à voile enduite d'un vernis ou de graisse pour empêcher l'eau de pénétrer; cette caisse a 7 mèt. 65 cent. de longueur et 30 mèt. 20 cent. de largeur; elle est faite avec du fil sain et sans nœuds. Le ponton, la carcasse, les ferremens et la couverture pèsent 400 kilog. On joint au ponton quatre poutrelles qui pèsent 235 kilog., cinq madriers qui pèsent 318 kilog. et deux petites poutrelles de guindage de 45 kilog.; total 998 kilog.

Pour jeter un pont de 50 pontons, on divise les hommes en dix détachemens.

Le premier, composé de 2 sous-officiers, de 12 hommes, passe sur la rive opposée, et jette les ancres.

Les 2.e, 3.e, 4.e, 5.e et 6.e, chacun composé d'un sous-officier et 14 hommes, déchargent les haquets, assemblent et mettent les pontons à l'eau, et transportent les poutrelles et les madriers.

Le 7.e, de 2 sous-officiers et 16 hommes, reste attaché au parc.

Le 8.e, de même force, est chargé d'établir les pontons à leur place et de poser et boulonner les poutrelles. Le 9.e, de même force, pose le plancher du pont.

Le 10.e, également de même force, établit la cinquenelle.

On règle l'intervalle des pontons d'après les charges qui doivent passer sur le pont; le plus grand intervalle est fixé à 3 mèt. 40 cent., le moyen à 2 mèt. 70 cent. et le plus petit à 2 m.

L'étendue du pont mesuré sur 3 pontons est de 11 mèt. 60 cent., elle admettrait 16 rangs, chacun de 5 hommes, ce qui fait 80 hommes, ou à-peu-près 1,600 kilog. Le poids que le ponton plancheyé peut supporter, immergé jusqu'aux plats-bords, est de 5,400 kilog.

§ IV. *Établissemens du Génie.*

Casernes et Hôpitaux.

La majeure partie des troupes étant cantonnée, il n'y a réellement de casernes pour l'infanterie et la cavalerie qu'à Pétersbourg, à Moscou et dans la Pologne. Ces édifices sont bâtis avec une sorte de magnificence qui contraste avec la nudité de leur intérieur, car leur mobilier est à peu près nul. Un lit de camp, un ratelier d'armes, une chapelle par compagnie le composent presque uniquement. Ces casernes et ces cuisines sont chauffées avec une sorte de calorifères, par les soins du génie.

Les écuries des quartiers de la cavalerie de

la garde à Pétersbourg, sont larges et bien aérées; elles sont sablées sur le pavé, chaque cheval est séparé et mange seul.

Il avait été question, en 1829, de faire construire, dans tous les chefs-lieux des régimens, des hôtels pour leurs états-majors, afin d'alléger un peu les charges du logement aux habitans, mais le mauvais état des finances et la guerre de Pologne n'ont pas permis de donner suite partout à ce projet. Cependant, dans beaucoup de provinces, les propriétaires ont déjà construit des maisons pour les capitaines et autres officiers.

Des Hôpitaux.

Il n'y a en Russie que quelques hôpitaux généraux, comme à Pétersbourg, Moscou, Riga, et certes il n'y a rien à dire contre l'ordonnance de l'architecture, ni contre leur distribution intérieure. Mais le régime y est détestable, tant à cause du manque des médicamens, de la qualité des alimens, que de l'insouciance des officiers de santé et de la barbarie des agens de l'administration. On ne reçoit dans ces hôpitaux que le trop-plein des infirmeries régimentaires, qui, d'ailleurs, étant trop éloignées des cantonnemens des corps, et peu nombreuses, ne servent qu'aux troupes

qui sont de garnison dans ces grandes villes.

Chaque régiment est censé avoir son infirmerie, où toutes les maladies sont traitées; mais ces infirmeries étant tout-à-fait à la merci des commandans des corps, sont dans un état plus pitoyable encore que les hôpitaux. Les visites ne se faisant qu'une ou deux fois par an, lors de l'inspection générale, plus de gêne, plus de réserve pour des chefs qui spéculent sur le traitement des malades.

Arsenaux, Magasins.

Les arsenaux et autres établissemens, dans le petit nombre de places où il s'en trouve, sont fort bien bâtis et parfaitement distribués. Partout on y reconnaît la main des étrangers qui ont heureusement profité des progrès faits dans les arts et les sciences.

§ V. *Places-fortes.*

La Russie possède peu de places fortes. Cependant, en 1819, l'inspecteur-général en trouva 49, non compris 8 postes militaires. Récemment, ces places ont été divisées par leur importance en trois classes, conformément au tableau ci-joint :

PLACES-FORTES.

DE 1re CLASSE.	DE 2e CLASSE.	DE 3e CLASSE.	POSTES MILIT.
Pétersbourg.	Narwa.	Neuschlot.	Troick.
Cronstadt.	Novogdwinsk.	Jangutzk.	Kizilskaia.
Viborg.	Friedrichsham.	Schwartholsk.	Ural supérieur.
Sweaborg.	Ulandsk.	Arensbourg.	Zwieringolotsk.
Revel.	Dunamunde.	Perno.	Buhtarminsk.
Riga.	Bender.	Sofia.	Jenischensk.
Dunabourg.	Tyraspol.	Kilia.	Semipolatynsk.
Bobruysk.	Ismailof.	Pérécop.	
Kief.	Kinburn.	Fanagoria.	
Sévastopol.	Enikalé.	Caucase.	
Bakou.	Astrakhan.	Mozdok.	
	Derbent.	Kislar.	
	Orenbourg.	Redut-Kalé.	
	Omsk.	Orsk.	
	Anapa.	Saint-Pierre, sur la ligne de Sibérie.	
		Ust-Kamienogorsk.	
		Irkoutsk.	
TOTAUX. 11	 15	 17	 7

TOTAL GÉNÉRAL.... 56.

On peut assurer que la plupart des places, figurant dans cet état, ne sont que de misérables bicoques à peine à l'abri d'un coup de main, ou qui n'ont que des citadelles en bois, susceptibles seulement d'être défendues contre les hordes barbares des contrées limitrophes; les plus considérables, tant par leur position que par l'étendue de leurs ouvrages, sont les suivantes : sur le golfe de Finlande : Riga, Revel, Narwa, Sweaborg et Cronstadt; dans l'ancienne Pologne : Dunabourg, Bobruysk, Kief; dans

la Bessarabie, Bender, à l'embouchure du Danube, Ismaïlof; les forteresses sont d'ailleurs mal entretenues, car, excepté Cronstadt, Dunabourg et Bobruysk où l'on travaille continuellement, les autres sont pour ainsi dire abandonnées, et il n'en reste que les masses.

Avant la campagne de la Pologne, la 1.re brigade de pionniers et la 2.e division d'infanterie étaient employées aux travaux de Dunabourg, et la 2.e brigade de pionniers et la 10.e division d'infanterie à ceux de Bobruysk : un grand nombre des prisonniers polonais remplacent aujourd'hui ces troupes dans leurs rudes travaux.

CHAPITRE XIII.

Écoles Militaires.

On peut ranger les écoles militaires de la Russie en deux catégories : celles de la première admettent des gentils-hommes ou des fils d'officiers destinés à devenir enseignes après avoir fini leurs études ; les écoles de la seconde reçoivent des enfans de troupe, qui, après avoir suivi des cours d'étude spéciaux, remplissent les fonctions de topographes, de sous-officiers, d'écrivains, chirurgiens, musiciens et de maîtres ouvriers dans les corps.

Pierre I.er posa les fondemens des écoles de la première espèce en formant des compagnies d'instruction ; mais l'impératrice Anne, guidée par les conseils de Munich, institua en 1731, la première école de cadets de terre ; ses successeurs et principalement l'empereur Alexandre, ouvrirent plusieurs autres établissemens ; l'empereur Nicolas a érigé une académie militaire et une école primaire, mais il a donné à

toutes les écoles une organisation appropriée à leur objet particulier. Elles ont moins pour but de répandre les lumières dans l'armée que de procurer au pouvoir des machines moins rudes à manier et d'un effet plus étendu et plus varié.

Les écoles ont toutes une organisation militaire; on divise les élèves suivant leur nombre en bataillons, escadrons ou compagnies. En général l'instruction intellectuelle devrait être de sept heures par jour. La religion est le premier ressort dont on se sert pour inspirer aux enfans la crainte de Dieu et le dévoûment envers l'empereur. La tactique particulière à chaque arme forme la partie la plus étendue des études intellectuelles. Le reste du temps est consacré aux leçons d'équitation, d'escrime et de danse, dans les écoles ouvertes aux gentilshommes.

Tous les élèves des écoles militaires vont aux camps d'instruction pendant les vacances, et y sont exercés au service de l'arme à laquelle ils sont destinés. Cela pourrait avoir son utilité; mais la manie des exercices, poussée aussi loin qu'en Russie, ne peut avoir que des conséquences funestes. Cela tend à faire reculer l'armée vers l'époque dont Pierre I.er la fit sortir; effectivement les occupations physiques, les

exigences minutieuses du service, ne permettent pas aux jeunes esprits de prendre leur essor et de se développer. Pour affermir ce système de caporalisme par un exemple capable de frapper l'esprit des jeunes gens, on a eu l'idée de placer en 1827 le prince impérial, âgé de dix ans, sac au dos, dans les rangs des voltigeurs du premier corps des cadets.

§ I. *Écoles de la Noblesse.*

Corps des Pages.

Le corps des pages est l'un des plus anciens et celui à l'organisation duquel on s'est complu à donner des soins assidus et délicats. Ce corps a été créé par Élisabeth; on y admet les enfans des premières familles de l'empire; l'entrée de cette institution est une faveur que l'Empereur n'accorde qu'à ceux des généraux les plus marquans et des personnes de la plus haute distinction. Les élèves portaient autrefois l'épée, étaient détachés successivement à la cour, où ils servaient à table, vêtus avec distinction, et assistaient à toutes les cérémonies où paraissait l'Empereur. On leur donnait une éducation plus recherchée que dans les autres écoles; leurs professeurs étaient choisis parmi les nationaux et les étrangers les plus distingués; mais l'empereur Nicolas leur a ôté le privilége

de sortir comme auparavant sous-lieutenans dans la garde; ils n'obtiennent plus que le grade d'enseigne ou de cornette, et on les astreint à un régime plus austère; ils ne portent plus d'épée, et, pendant les vacances, ils sont obligés d'aller au camp, sac au dos, avec les troupes.

Lycée de Czarskoié-Sélo.

Le lycée de Czarskoié-Sélo est une école qui fournit des officiers à la garde et à l'armée. L'éducation y est plus étendue que profonde; il a la même organisation et les mêmes priviléges que le corps des pages.

École de Porte-Enseignes de la Garde.

L'école des porte-enseignes et des volontaires nobles de la garde, organisée en 1823, forme une compagnie, et fournit ses premiers sujets aux divers corps de la garde, et le reste à l'armée.

Corps des Cadets.

Le premier corps des cadets a été institué en 1731 par l'impératrice Anne, pour 56 élèves; mais l'année suivante, on en admit déjà 200, dont 150 Russes, et 50 Livoniens et Estlandais.

Catherine, en réorganisant cette école en 1781, augmenta le nombre des élèves. Aujourd'hui elle en a 600, divisés en 5 compa-

gnies, dont une de grenadiers, une d'enfans non classés, et trois autres de fusiliers. Ordinairement les élèves, après six ans d'études, passent officiers dans l'armée ; ils y séjournent un an de plus au moins lorsqu'ils veulent entrer dans l'artillerie, ou se vouer au professorat dans le corps des cadets.

Le deuxième corps des cadets provient de l'école d'artillerie, instituée en 1761.

Le corps de Paul est établi, comme les deux précédens, à Pétersbourg.

Le corps des cadets de Moscou, ceux de Tambow, d'Alexandre, de Toula et de l'école d'Orenbourg ont la même organisation et les mêmes priviléges ; mais ces trois derniers établissemens sont moins nombreux.

Écoles locales.

Par un ukase du 25 février 1830, on a ouvert à Nowygorod, Polotzk, Pultawa et Elisabethgrad des écoles locales, dans chacune desquelles 400 jeunes gentilshommes recevront une éducation encore plus restreinte que dans les écoles précédentes ; mais ces établissemens, entretenus aux frais de la noblesse des provinces, ressortent de l'arrondissement. L'Empereur s'est borné à verser dans leur caisse un fonds de 200,000 roubles (francs).

Le régiment dit des nobles, qui est à Pétersbourg, reçoit des jeunes gens de 16 à 18 ans, qui y font pendant deux ans leur éducation militaire, et subissent un examen de sortie en présence de l'Empereur ou d'un prince du sang; cet examen roule sur l'école de bataillon. On insiste particulièrement sur l'intonnation, et les plus brillans sujets par l'étendue de leur voix et la force de leurs poumons passent dans les gardes. Il y a un escadron dit des nobles à Péterhof, qui remplit pour la cavalerie le même objet que le régiment des nobles dans l'infanterie.

École d'Artillerie et du Génie.

L'institut d'artillerie reçoit des jeunes gens nobles de 16 à 18 ans, après un examen. La durée des cours est de deux à trois ans; les jeunes enrôlés volontaires d'extraction roturière, ne sont plus nommés officiers dans les batteries s'ils n'ont subi préalablement dans cette école un examen sur certaines parties du métier, déterminées par un programme.

L'école du génie forme des officiers pour l'état-major de cette arme, et pour les bataillons de sapeurs, de pionniers à pied et de pionniers à cheval; elle est établie à Pétersbourg; l'âge d'admission et la durée des cours sont les

mêmes que pour les cours de l'école d'artillerie.

Le grand-duc Michel a l'inspection sur toutes les écoles nobles.

Voici le tableau des écoles ouvertes à la noblesse qui se destine à la profession des armes, indiquant le nombre des élèves et la dépense afférente à chacune d'elles pour l'année 1831 :

DÉNOMINAT. DES CORPS.	NOMBRE D'ÉLÈV.	DÉPENSE ANNUELLE.	
		roubles.	kopecks.
Corps des pages.....	168	272,549	13
Lycée Czarskoié-Sélo	50	163,088	70
Ecole des porte-enseignes de la Garde...	102	117,127	69
1.er Corps des cadets..	696	510,773	64
2.e » »	702	414,535	57
Corps des cadets de Paul	500	421,227	49
Id. de Moscou	638	580,147	88
Id. d'Alexandre	420	235,534	61
Id. de Tambow	102	21,005	62
Id. de Tula	95	46,761	19
Ecole d'Orenbourg....	50	25,125	66
Régiment des nobles...	897	406,743	5
Institut d'artillerie.....	182	163,168	50
» » du génie.....	165	146,092	27
TOTAL.....	4767	3,331,861	3

En prenant une moyenne, on voit que l'entretien de chaque élève coûte 698 roubles

72 kopecks. Les quatorze écoles ont fourni, en 1831, 468 officiers, sur lesquels le premier corps des cadets en a donné 78, l'école d'Alexandre 71, l'école du génie 33, et celle d'artillerie 30.

La première et la plus importante des écoles de la noblesse est l'académie, instituée par ukase du 16 novembre 1830, dont nous allons donner brièvement l'organisation. Académie militaire.

Elle forme des officiers d'état-major, et répand la connaissance des sciences militaires dans l'armée; elle n'a que 60 élèves, dont 40 à 50 pour l'état-major, et 10 pour l'artillerie et le génie. Le chef de l'état-major général Czernichef en est le directeur, et 4 officiers supérieurs commandent les élèves officiers. Les cours des sciences sont théoriques et pratiques. On admet par concours, dans cette école supérieure, les officiers de la garde, de l'artillerie et du génie, jusqu'au grade de capitaine en second, et ceux de l'armée jusqu'à celui de capitaine en premier.

Les directeurs des premier et second corps de cadets, des pages, des cadets de Paul, de Moscou et d'Alexandre présentent pour candidats à l'académie, ceux des élèves âgés de 18 ans, qui, à la sortie de ces écoles, sont les plus capables de leur promotion.

Tous les aspirans subissent un examen sur

les langues russe, allemande ou française, sur l'arithmétique, l'algèbre jusqu'aux équations du second degré, la géométrie et la trigonométrie rectiligne, sur les sciences militaires, les élémens de la fortification passagère et permanente, et de l'artillerie, sur la tactique théorique et pratique de l'infanterie, de la cavalerie ou de l'artillerie, sur l'histoire et sur la géographie. Les cours de l'académie sont de deux ans; on y enseigne l'algèbre, l'application de l'algèbre à la géométrie, les sections coniques, la géométrie descriptive, la statistique, la fortification, l'artillerie et la grande tactique.

Les officiers de l'armée touchent 500 roubles (fr.) de gratification par an, pendant le temps de leurs études. L'examen de sortie a lieu au mois d'octobre, et les trois premiers élèves reçoivent à titre de récompense : le premier, le grade supérieur à celui dont il est titulaire avec une médaille en or, sur laquelle son nom est gravé; le second une médaille pareille en argent, avec une gratification d'une année de solde; le troisième une petite médaille en argent, avec une pareille gratification. Outre cela, les noms de ces officiers sont inscrits sur deux tableaux suspendus dans une des salles de l'académie.

Les officiers, en sortant de l'académie, re-

tournent dans leurs corps, où ils restent au moins deux ans avant d'être admis à l'état-major général; cette admission se fait sur le rapport du quartier-maître général, qui tient le contrôle de ces officiers, et c'est alors qu'ils ajoutent l'aiguillette à leur uniforme; lorsque pendant ce temps ils parviennent au commandement d'une compagnie ou d'un escadron, ils ne peuvent quitter leur corps qu'après avoir servi au moins un an dans ce nouveau grade.

Il y a pour l'administration de l'école, un conseil permanent, composé de six membres, dont le quartier-maître général, le chef d'état-major du corps des gardes, le vice-président de l'académie et trois généraux pris dans l'état-major, l'artillerie et le génie font partie. Indépendamment des cours, qui sont assez bien faits, il y a de fréquentes conférences où l'on agite des questions militaires, sous la direction des officiers supérieurs, des professeurs et du vice-président de l'académie.

Écoles mobiles.

Indépendamment de ces quatorze écoles ouvertes à la noblesse, il y a encore des écoles mobiles au quartier-général de chaque corps d'armée; celles-ci sont entretenues aux frais des sous-officiers qui y entrent, avec quelque

assistance de la part des chefs de leurs corps respectifs. Elles sont fréquentées par des jeunes gens de condition noble ou roturière, qui s'enrôlent volontairement. Le nombre des élèves est indéterminé et variable. La durée des études n'est pas fixée, mais elles ne roulent que sur les connaissances purement mécaniques de leurs armes respectives. Les cours sont faits par des officiers des régimens du corps, qui ne sont eux-mêmes pas fort instruits. Les élèves, après avoir subi un examen devant le commandant du corps d'armée, passent officiers dans leur régiment.

Institut d'Alexandre.

Sous le nom d'institut d'Alexandre, fondé par l'empereur Nicolas en 1830 à Czarskoié-Sélo, il existe une maison de refuge où l'on reçoit des orphelins au-dessous de l'âge de dix ans, qui sont élevés par des gouvernantes, sous la protection de l'impératrice. Lorsqu'ils ont atteint l'âge de douze ans, ils passent dans les compagnies irrégulières des corps de cadets.

Observations sur les Écoles nobles.

Tant d'écoles et d'instituts devraient nécessairement propager les connaissances et l'instruction dans l'armée. Cependant il en est autrement, soit par l'avarice et la barbarie des

directeurs, soit par l'ignorance et la sévérité pédantesque des professeurs. A l'exception des écoles spéciales pour l'état-major, l'artillerie et le génie, ces institutions peuvent être regardées comme des écoles de tactique-pratique du dernier degré, ne valant pas, à beaucoup près, les écoles régimentaires de l'Autriche. Le système du *caporalisme* et de l'obéissance passive y est poussé jusqu'à l'absurde. Les élèves, éloignés de leurs parens, sans guides affectionnés qui les dirigent, façonnés à une discipline vile et dégradante dès l'âge le plus tendre, ne trouvant dans leurs maîtres que des officiers d'une rigidité inexorable, perdent en peu de temps les dispositions les plus heureuses de la nature; leur physique s'altère, leur esprit se fausse; imbus de préjugés, privés de tout ce qui pourrait enflammer, transporter leur jeune cœur d'une ardeur magnanime, jamais les mots de liberté, de patrie, de gloire même ne résonnent à leurs oreilles. Abrutis par les idées religieuses, rétrécies par celles de dévoûment sans bornes pour l'Empereur, ils sortent des écoles tout bouffis du plus sot orgueil, et s'imaginant que le suprême mérite d'un officier est de faire obéir et pirouetter les troupes avec une précision et une

mesure automatiques, sans aucun égard aux conditions morales.

Les écoles du premier degré, qui par l'habileté des professeurs attirés à grands frais de l'étranger, et l'élite des sujets qui y sont admis devraient être des pépinières de savans et d'artistes, n'ont encore produit que des hommes médiocres, parce que les Russes ont en général peu d'aptitude pour toutes les sciences qui soumettent les combinaisons du génie aux calculs profonds de l'analyse. S'ils suivent les cours avec succès et comprennent avec autant de rapidité les mathématiques élémentaires que le premier tiers des élèves des universités allemandes ou des colléges français, ils s'arrêtent tout court devant l'analysé, qui oppose à leur intelligence des obstacles insurmontables. Ils trompent tous les efforts de leurs professeurs, dont ils font le désespoir. Toute leur aptitude se borne alors à apprendre par cœur des séries de calculs et de formules dont ils ne comprennent ni le sens ni l'étendue. Ces jeunes gens, cependant, s'imaginent avoir atteint les limites des mathématiques! Plus heureux dans les sciences d'application, ils font des progrès assez rapides dans la fortification, dans l'artillerie, dans la topographie, dans le dessin linéaire,

mais il ne faut pas leur demander de nouvelles idées ; ils n'inventeront rien. Dans ces branches, tous leurs talens se réduisent à copier, à imiter exactement le projet qu'ils auront étudié. Ils mettront de l'entente dans la distribution des ateliers, ils dirigeront avec à-plomb de grandes masses d'ouvriers, ils suivront les détails d'exécution d'un ouvrage avec intelligence : c'est là tout ce qu'on peut attendre d'eux. S'il faut créer des usines, trouver des mécanismes, établir des systèmes, découvrir des méthodes, leur science n'ira pas jusque-là.

On peut donc conclure de tout ce qui précède que, malgré tant d'écoles fondées avec ostentation depuis un siècle, il n'en sortira jamais d'hommes qui se feront une réputation européenne dans les sciences, ni dans les arts, ni dans la guerre.

§ II. *Écoles des Enfans de Troupe.*

Disons maintenant quelques mots des écoles des sous-officiers et soldats.

Tous les enfans de troupe sont la propriété de la couronne ; ils étaient envoyés, depuis 1798, à l'âge de huit ans, dans des écoles nommées divisions d'orphelins militaires, bien qu'ils eussent encore leurs père et mère exis-

tans. L'empereur Alexandre, en 1824, les avait attachés à l'état-major des colonies, et on avait institué pour eux des écoles primaires, où ils apprenaient à lire et à écrire, et les différens métiers relatifs à leur prochaine destination dans l'armée. Ces écoles étaient établies à Moscou, Riga et Kief pour les régimens colonisés. Mais Nicolas, qui a l'intention d'en tirer parti plus promptement, les a encadrés, en 1826, dans des bataillons cantonistes qui forment huit brigades. Dès 1827, on organisa des cantonistes de la brigade de Pétersbourg; un régiment de carabiniers d'instruction, destiné à former des instructeurs d'infanterie, des topographes et des guides. La brigade de Moscou forma un second régiment, qui est une pépinière de sous-officiers et de musiciens.

En 1831, on comptait dans les huit brigades de cantonistes 23,406 élèves encadrés, non compris 93,453 externes vivant chez leurs parens, ce qui formait un total de 116,859 élèves, qui dans quelques années sauront lire et écrire, et relèveront un peu l'armée.

Après un service de quelques années dans les brigades d'instruction, les jeunes serfs de la couronne, réputés instruits et façonnés à la discipline, passent dans les bataillons ou esca-

drons actifs. Ceux de ces enfans qui, par la foiblesse de leur constitution, ne paraissent pas susceptibles du service actif à l'âge de 16 ans, sont envoyés dans les écoles de médecine et d'art vétérinaire, où on leur donne des notions de chimie, d'art vétérinaire et de maréchallerie; au bout de 2 ou 3 ans d'études, ils sont placés dans les corps comme garçons-chirurgiens ou vétérinaires à vie, emplois assimilés au grade de sous-officier.

Les topographes reçoivent des notions d'arithmétique et de géométrie-pratique, ainsi que de dessin de la carte pendant deux ou trois ans. Lorsqu'ils ont acquis le degré d'instruction requis, ils passent *topographes*, qualité qui leur donne également à vie le grade de sous-officier. Le corps des topographes est composé de 1,500 à 1,800 individus. Il dépend de celui d'état-major, qui en dispose pour l'exécution de la plupart de ses travaux.

Aux écoles des enfans de troupe, nous ajouterons l'école d'équitation fondée à Pétersbourg en 1819, qui reçoit directement ses élèves des corps de cavalerie. On les choisit parmi les sous-officiers les plus jeunes et les plus propres aux exercices équestres, sortis la plupart des en- École d'équitation.

fans de troupe. Cette école contient 80 élèves en deux divisions de 40 hommes chacune. On leur apprend à monter et à dresser les chevaux de selle. Le cours d'instruction est de deux ans; il est purement pratique et de manége; l'art de l'équitation n'est pas encore raisonné en Russie; en sortant de l'école, ces sous-officiers deviennent instructeurs dans les corps de leur arme.

ɔservation sur ɪs Écoles l'Enfans e troupe.

Dans les écoles d'enfans de troupe, l'enseignement se restreint au plus stricte nécessaire de la pratique. Ne croyez pas qu'on y démontre la théorie des procédés d'un art ou d'une science appropriée à l'esprit droit, mais inculte des élèves; cela pourrait former des savans, des artistes, et on ne veut que des ouvriers. Un topographe n'apprend uniquement que les propositions de trigonométrie rigoureusement indispensables, et n'est jamais poussé plus avant. Son instruction est terminée lorsqu'il sait lever avec un instrument d'une propriété donnée et qu'il dessine correctement la carte: aussi, dans les 1,200 topographes dont s'énorgueillit l'état-major russe, n'y a-t-il pas l'étoffe d'un seul topographe français; ils dresseront un itinéraire, lèveront une position, réduiront une carte aux carreaux; mais ne leur en demandez pas davan-

tage. Ils ne sauraient se servir d'instrument à miroir, d'équerre d'arpenteurs, de théodolithe. Un sous-officier destiné à être écrivain n'est tenu qu'à connaître les quatres règles de l'arithmétique et les formules de comptabilité ; les élèves dont on se propose de faire des sous-officiers, apprennent à lire, à écrire, les quatre règles, les réglemens de service ; ce but atteint, leur éducation est complète.

Considérations générales sur les lumières dans l'Armée.

En général, ce qui tient à l'emploi mécanique des armes est bien enseigné partout en Russie ; mais une instruction plus élevée est très-rare. Les récompenses données à *Boutourlin*, à *Cancrin*, à *Markovitch*, à *Gogel*, à *Okounief* pour des écrits qui ne sortent pas du cercle de la médiocrité, et qui, à l'exception de ceux de *Boutourlin* et *d'Okounief*, n'ont pas franchi les frontières de l'empire, attestent l'ignorance qui règne dans les hauts grades de l'armée. Tous les soldats, presque tous les sous-officiers, sergens-majors, et même les trois-quarts des officiers de garnison et des invalides actifs, ne savent ni lire ni écrire. Dans les corps actifs, même ignorance des sous-officiers et soldats. La plupart des officiers sait lire, écrire et calculer, mais voilà tout ; à quoi il faut pourtant

ajouter la connaissance du mécanisme de la tactique et des ukases. Là se borne toute leur instruction, quelques années après leur sortie des écoles. Et où pourraient-ils puiser le goût des études? Serait-ce lorsqu'ils sont dans des cantonnemens éloignés de toute ressource intellectuelle, où ils vivent dans l'isolement du pâtre auprès de son troupeau, ou bien lorsqu'ils sont campés auprès du Caucase, faisant des houzardailles avec les Circassiens, ou bien encore lorsqu'ils guerroient dans les contrées policées du midi de l'Europe? Quels moyens auroient-ils dans ces trois positions, de cultiver les sciences; quel pourrait être le but de leurs études? Sous un gouvernement ombrageux, despotique, auquel on ne peut plaire que par une obéissance ponctuelle, rigidement servile et qui exclut tout raisonnement, la culture des sciences et des lettres est chose inutile et dangereuse; elle ne mènerait qu'au criticisme. Enfin, malgré l'étalage fastueux de ses écoles, le gouvernement n'a jamais eu l'intention de propager les lumières; il suffit qu'un officier montre de l'application et du goût pour les sciences, pour qu'il soit persécuté; ce serait un crime impardonnable à un subalterne de montrer plus de lumières que ses supérieurs.

J'ai connu des officiers instruits et pleins de mérite, obligés de se couvrir du masque de l'ignorance pour ne pas porter ombrage à leurs chefs. Les seuls officiers auxquels il soit permis d'avoir des lumières, sont ceux de l'état-major; mais ils appartiennent à l'aristocratie russe, intéressée autant que les czars à perpétuer l'ignorance de la nation. D'ailleurs ils n'ont aucune action directe sur les troupes, sont rarement en contact avec elles, et ne sauraient ébranler leur fidelité.

CHAPITRE XIV.

Influence de la Politique russe sur le système militaire. — Nécessité d'une Ligue européenne pour mettre un terme à ses envahissemens. — Plans d'opérations contre la Russie dans le cas d'une Ligue générale ou d'une Ligue partielle.

Nous venons d'exposer les différentes parties du système militaire de la Russie, nous en avons signalé tous les avantages et tous les défauts; il nous reste à faire voir ce qu'il a emprunté à la politique pour se soutenir, et comment il convient de l'attaquer.

Après que les czars eurent abattu les princes et les boyards qui se partageaient les différentes parties de l'empire depuis des siècles, ils consolidèrent leur pouvoir en érigeant une milice permanente et soldée, et en adoptant en même temps un système de guerre et de conquêtes qui tint continuellement leurs nouveaux vassaux en haleine. Mais jusqu'à Pierre Ier l'œuvre avança peu. En extirpant un mal, les czars en laissèrent grandir un autre ; l'influence

des Strélitz s'accrut de l'autorité perdue par les grands vassaux ; ils voulaient disposer de la couronne à leur gré, comme d'autres gardes prétoriennes. Pierre, qui s'était aperçu de la tendance de cette milice, résolut de saisir la première occasion de s'en débarrasser : elle ne tarda pas à se présenter. Les Strélitz ayant trempé dans la sédition excitée par sa sœur pendant qu'il voyageait dans le centre de l'Europe, il les décima, licencia le reste, et les remplaça par des régimens formés par des officiers étrangers, à l'instar de ceux qu'entretenaient les autres puissances de l'Europe.

Le bon service de ces régimens, façonnés au joug de l'obéissance passive, lui donna l'idée d'en former d'autres sur le même pied, avec des serfs, par voie d'enrôlement forcé ; la noblesse en eut le commandement, et ce fut pour le czar un nouveau moyen d'attacher à sa fortune tous les seigneurs qui avaient été dépouillés d'une partie des droits que leur attribuait la féodalité. C'est avec une armée formée de ces élémens, que Pierre attaqua Charles XII au commencement du XVIIIe siècle, de concert avec les Polonais, et qu'il conquit la Livonie, l'Estonie, l'Ingermanie, une partie de l'Ingrie et de la Finlande, provinces suédoises, qui,

en Suisse et en Hollande ; ses escadres, unies à celles des Turcs, font la conquête des îles vénitiennes ; en 1801 il réunit la Géorgie à l'empire par un simple ukase, et il venait de se faire nommer grand-maître de l'ordre de Malte, lorsqu'il fut assassiné.

Alexandre, auquel des flatteurs ont donné le nom de *pacificateur*, ne trouvant pas que l'armée fût assez nombreuse, l'augmenta considérablement, et s'occupa d'abord du soin de reculer ses frontières. Le Danemarck et la Suède avaient encore des forces navales très-imposantes. Cette dernière pouvait encore inquiéter Pétersbourg ; l'île d'Aland mettait ses côtes à l'abri d'invasion pendant que le golfe de Bosnie est couvert de glaces, et Sweaborg commandait la navigation de celui de Finlande. Les Perses pouvaient déboucher du Schirvan avec avantage contre les Russes, blottis dans la Géorgie, et les Turcs, maîtres de la Bessarabie, les tenaient en échec sur le Dniester. Alexandre débuta par déclarer la guerre à la Porte sous de futiles prétextes. Il se ligua en 1805 avec l'Autriche, et en 1806 avec la Prusse contre la France, et néanmoins, par le traité de Tilsitt, il partagea sans scrupule avec Napoléon une partie des dépouilles de son allié, vaincu par

les armes françaises, de même que, trois ans plus tard, il accepta sans pudeur une partie de la Gallicie autrichienne, après avoir joué un rôle double dans la campagne de 1809. En 1812, il acquit par le traité de Bucharest avec les Turcs, contre lesquels il était en guerre depuis 1809, la Bessarabie et la partie de la Moldavie située à la gauche du Pruth et de l'embouchure septentrionale du Danube. Le résultat de ses dernières guerres contre Napoléon lui procura le duché de Varsovie, dont il érigea un royaume qu'il annexa à son empire. Il fomenta en 1821 l'insurrection des Grecs contre la Porte, et s'autorisa de ces troubles pour porter une armée d'observation sur les frontières de la Moldavie et de la Valachie.

Nicolas, en montant sur le trône, déclara la guerre à la Perse, et la termina en se faisant céder une nouvelle portion de territoire au-delà d'Erzerum. On sait qu'après la guerre de Turquie, il retint la Moldavie et la Valachie pour gages de la contribution qu'il imposa à la Porte. Si depuis il s'est déclaré le plus ferme protecteur de l'empire ottoman; si après avoir préservé sa capitale de l'invasion égyptienne, il a retiré ses troupes des environs, c'est qu'il savait bien que leur présence rallumerait

des haines mal éteintes et qu'il voulait fomenter des divisions intestines qui forçassent le sultan à les rappeler. Que ces dissentions viennent à éclater, alors Constantinople aura garnison russe, et on verra qui de l'empereur Nicolas ou du sultan Mahmoud exercera la souveraineté réelle sur les débris de l'empire des Osmanlis.

Ainsi fut fondé et s'est agrandi par la conquête et l'usurpation, en moins de 150 ans, un empire que des écrivains superficiels ont comparé à l'empire romain, sans faire attention à la différence des moyens employés par tous deux pour reculer les bornes de leurs frontières. L'état romain, faible à son origine, s'éleva lentement, ayant à lutter contre la jalousie de ses voisins; il lui fallut plus de quatre siècles avant qu'il pût sortir de l'étroite Italie. En moins d'un seul, l'empire russe a démembré deux grands empires, la Perse et la Turquie, absorbé un vaste royaume, la Pologne, et réduit un autre, la Suède, aux plus petites dimensions. Les peuples barbares que les Romains assujétissaient échangeaient leurs mœurs sauvages contre les bienfaits de la civilisation; ils conservaient leurs coutumes, leurs lois, leur langue. Ceux qui ont été conquis par les

Russes, au contraire, impitoyablement arrachés aux lieux qui les avaient vu naître, pour peupler d'autres contrées, ont perdu avec leur indépendance, leurs habitudes, leurs droits et jusqu'à la faculté de se servir de leur langue maternelle. A Rome, la patrie était une divinité dont le culte enfantait des prodiges, l'armée était identifiée avec l'état, et la splendeur était l'œuvre de la nation entière. Ce qui semble paradoxal, mais ce qui démontre clairement l'extrême différence qu'il y a entre l'empire romain et l'empire russe, c'est que les élémens destructeurs du premier ont favorisé l'élévation du second et son incroyable développement. En effet, si l'on convient que ce furent la dépravation des mœurs, l'affaiblissement des vertus civiques, la cupidité et l'amour effréné du luxe des patriciens qui firent dégénérer l'armée et tomber Rome en décadence, il n'est pas moins exact de dire que la Russie doit son accroissement à l'abrutissement du peuple, à l'ignorance de l'armée et à sa férocité; à l'avidité de la noblesse, à sa soif des richesses et du faste asiatique auquel elle sacrifie jusqu'à l'existence de ses serfs. Enfin les czars, foulant aux pieds la justice et l'humanité, se sont attachés à corrompre le moral de l'armée

en faisant du pillage et de la spoliation la prime du courage. Aussi leurs troupes, moins avides de gloire que de butin, dévorent les ressources du pays, disposent des lumières des nobles et des bras des esclaves sans compensation pour le bien-être du peuple qu'elles écrasent du poids de leur domination.

Depuis un siècle que la Russie s'est élevée au rang des premières puissances, tous les efforts de son gouvernement se sont tournés à l'extérieur sans augmenter la prospérité du dedans. La politique astucieuse des czars a toujours arrêté le développement de la civilisation au sein de l'empire, et toujours la conquête précédée de promesses de paix et de modération a livré les vaincus à la merci d'un vainqueur barbare et rapace.

On ne pourrait citer qu'une seule époque dans l'histoire de la Russie qui ait eu quelques instans de grandeur, ce fut celle de l'invasion de Napoléon. Alors on vit Alexandre inquiet, tremblant pour sa puissance, articuler avec succès les mots de patrie et d'honneur, mais le danger écarté, la même main qui avait semé quelques germes de patriotisme, les extirpa dans le sang de ceux-là mêmes qui avaient consolidé son trône.

Quant au prince barbare et sanguinaire qui lui a succédé, nous laissons à l'inexorable histoire, souverain juge des peuples et des rois, le soin d'apprécier sa politique, ses actes et son caractère. Victime nous-même parmi tant d'innombrables victimes, nos jugemens naturellement empreints de passion perdraient une partie de leur autorité.

Nous nous bornerons à constater que Nicolas, digne continuateur de la politique de ses prédécesseurs, et le plus ardent ennemi de l'émancipation des peuples, s'efforce à resserrer chaque jour davantage le réseau de fer qui sépare le sien des nations civilisées, et que nulle grande pensée, nul sentiment généreux n'entra jamais dans son âme égoïste.

La Russie, jugée fort diversement par les hommes politiques, est représentée par les uns comme un fleuve dont le premier débordement doit tout renverser en Europe; elle est comparée par d'autres à un vaste édifice dont la construction téméraire, sans base solide, doit le faire crouler bientôt sous son propre poids. Nous pensons, nous, que ceux-là exagèrent la force de cet empire, et ceux-ci sa faiblesse; car si l'on ne considérait que l'immensité de son territoire, ses nombreuses armées et leur esprit d'avidité

et de conquête, on serait tenté de s'effrayer pour l'indépendance et les libertés des états de l'Europe, ou au moins pour celles des peuples voisins de cet empire; mais on se rassure et contre ses armées et contre 50 millions d'habitans pauvres, ignorans et disséminés sur ce sol vaste et aride, quand on songe à la mauvaise organisation des troupes russes, aux vices de l'administration civile et à la pénurie des finances du gouvernement.

Il est donc vrai de dire que l'avenir de la Russie est enveloppé d'un voile impénétrable, et que cette puissance est, par rapport à l'Europe, ce que sont, pour notre globe, ces météores redoutables dont la science n'a pu encore calculer la marche, ni déterminer les effets malfaisans. Sans doute le peuple russe, dont le caractère et les qualités appartiennent aux Slaves, aurait pu devenir une nation florissante sous un gouvernement paternel et éclairé; mais les autocrates, en s'entourant de tous les prestiges de la Divinité, et tournant l'esprit belliqueux des masses vers la spoliation et les guerres injustes, ont faussé son caractère, se sont emparés de toutes ses facultés, et lui ont fait prendre goût aux entreprises aventureuses et à la guerre de conquête.

Cependant, en fondant toute leur puissance sur leur formidable armée, les czars doivent, comme tous les souverains despotiques, trembler sans cesse de périr par elle, et de dérouler un jour aux yeux de l'Europe un drame terrible si ses cohortes, comme les janissaires, lèvent un jour l'étendart de la révolte. Les loisirs de la paix n'enfanteront-ils pas des idées séditieuses parmi les troupes qui se souviennent d'avoir déjà disposé du trône, et quand cette armée, qui commence à sentir son importance, voudra faire usage de sa force, elle disposera du peuple esclave, et ce sera fini du souverain desposte.

Plans d'opérations contre les Russes.

Résumant l'exposé que nous venons de présenter, nous demanderons si les grandes puissances de l'Europe peuvent voir avec indifférence l'influence malfaisante de la Russie s'étendre sur elles. Non, sans doute; car la morale et la politique des nations sont les mêmes que pour les individus; et si dans la vie sociale un homme doit répondre au degré de civilisation de la famille dont il fait partie, il est temps de demander à la Russie, qui n'a encore apporté pour sa part en Europe que guerres et dévastations, de renoncer à cette prépondérance

qu'elle n'exerce qu'au détriment de la civilisation et du genre humain.

S'il est vrai que prétendre empêcher une grande nation d'exercer sa prépondérance sur les autres soit une chimère, on ne disconviendra pas du moins qu'il soit prudent de se réunir contre celle qui, après l'avoir acquise par la force de ses armes, n'apporte aucun dédommagement aux peuples conquis. Or c'est bien là le cas avec la Russie ; on voit qu'elle peut soumettre l'Europe, la ravager, mais non la civiliser. Toutes les puissances se sont liguées, il y a vingt ans, contre la prépondérance de Napoléon ; et cependant, quelle différence entre sa manière d'user de la victoire et de traiter les peuples vaincus, et celle qu'adoptent les czars ! L'Italie et l'Espagne lui sont redevables d'institutions meilleures : qu'ont gagné les Tatares, les Cosaques, les Finlandais, les Polonais à passer sous la domination russe ? Ont-ils fait un pas dans la civilisation ? Ne leur a-t-on pas, au contraire, enlevé une à une toutes leurs anciennes libertés ? Les czars ne reculent les bornes de leur empire que pour asservir et extirper les germes de toute civilisation. Il faut mettre un terme à leur débordement.

Comment, dira-t-on, sera-t-il possible de

venir à bout de cette entreprise? Eh bien! par une coalition. Napoléon, qui n'avait ni l'Angleterre ni la Suède pour lui, l'a bien tentée, et peu s'en est fallu qu'il réussît. Pourquoi donc aujourd'hui la France, l'Autriche, l'Angleterre, la Prusse et la Suède ne se ligueraient-elles pas pour renverser d'un commun effort ce colosse qui pèse sur l'Europe, ou tout au moins pour le repousser vers l'Asie, dont il est sorti? Toutes ces nations ont des motifs assez puissans pour lui déclarer la guerre; car, sans rappeler les spoliations dont chacune d'elles a été victime, les affronts qu'elle a à venger, l'intérêt de sa propre conservation ne doit-il pas l'engager à s'unir pour détourner plus aisément le fléau qui la menace? Au lieu de ces coalitions projetées dans le délire de l'absolutisme pour river les fers de quelque nation ou pour étouffer les germes de liberté et d'indépendance de quelque autre, quel motif plus puissant, plus sacré pour les cabinets de ces six puissances de resserrer l'union de la famille européenne, de rétablir la Pologne, de restituer à la Suède les provinces qui lui ont été arrachées, de rendre à la Turquie la Moldavie et la Valachie, et de reporter sa frontière d'Europe au Dniester, de

mettre enfin les czars dans l'impossibilité de troubler à l'avenir les états voisins! Cette expédition sera plus profitable que toutes celles que l'on pourrait entreprendre dans l'intérêt d'une famille ou d'un état; elle assurera l'équilibre, le repos, la prospérité, si désirables de l'Europe; elle procurera la véritable gloire, la seule durable, l'unique à ambitionner.

En effet, le moyen le plus efficace et le plus prompt de détruire la prépondérance nuisible que la Russie exerce sur l'Europe, est une alliance désintéressée entre tous les états voisins, parce que, indépendamment de leur propre conservation, leur intérêt bien entendu est d'imprimer à leur politique un caractère de générosité et de grandeur.

On objectera peut-être les difficultés de l'entreprise; on nous citera les défaites de Charles XII et de Napoléon. Nous sommes loin de nier qu'une semblable expédition n'offre pas d'obstacles; toutefois, ils ne sont point insurmontables; et d'ailleurs les leçons de l'expérience seraient-elles donc à jamais perdues pour l'avenir? Si Charles XII, au lieu de courir de Smolensk à Pultawa, en s'attachant aux traces de Pierre I.er, eût marché directement sur Mos-

cou, c'en était fait de l'empire russe, il était coupé en deux, et Pierre courait risque de perdre sa couronne.

L'expédition conduite un siècle après par Napoléon, tout en suivant la même route, fut déjà combinée avec plus d'art; mais il la commença six semaines trop tard ; et parvenu à Moscou, il s'endormit trop aux espérances de paix dont on le berçait. Indépendamment de ces fautes, Napoléon, comme Charles XII, fit une pointe dangereuse d'environ 60 myriamètres, n'ayant pour base que 40 myriamètres du cours du Niémen. Avant de s'élever sur le plateau de Smolensk et de se diriger sur Moscou, il aurait dû rétablir le royaume de Pologne, et faire occuper par des troupes de cette nation les rives de la Dwina et du Borysthène, pour en interdire le passage aux Russes et les empêcher de prendre son armée à dos. Si les puissances du centre de l'Europe pouvaient un jour tomber d'accord, il est probable qu'on ne commettrait plus les mêmes fautes, et qu'on adopterait d'autres mesures.

La première de toutes est d'empêcher les Russes de prendre l'initiative de l'attaque. Aujourd'hui que le czar dispose des ressources de la belliqueuse Pologne, il pourrait d'abord

porter une armée sur l'Oder. En effet, n'ayant plus à redouter de la part de la Suède de diversion sur son flanc droit, ni d'être attaqué sur son flanc gauche et sur ses derrières par la Perse et la Turquie, dont les trônes sont renversés dans la poussière, il leur suffirait de laisser par précaution des corps d'observation de 25 à 30,000 hommes chacun en Finlande et sur les frontières de la Perse et de la Turquie d'Europe, pour diriger 200,000 combattans sur les bords de l'Oder, et de là vers l'Elbe et le Rhin, certain de pouvoir les alimenter avec les 100,000 hommes qui resteraient dans l'intérieur de l'empire.

Pour obvier aux malheurs qui résulteraient de cet état de choses, il faut aller chercher les Russes chez eux, après avoir assuré les derrières et les subsistances des armées d'opération. Cet empire n'étant fortifié ni par l'art ni par la nature, on aurait tort néanmoins de s'imaginer, sur le témoignage du maréchal Saint-Cyr, qu'il soit dépourvu de tout obstacle. Comme tous les pays barbares, il en présente à une invasion de naturels, non moins difficiles à surmonter que ceux que l'art prépare de longue-main dans les pays civilisés. Ces obstacles proviennent de la difficulté des chemins, de la rareté

des villes et des subsistances, et de la barbarie des habitans, qui se réfugiant comme des bêtes fauves dans les forêts, à l'approche des colonnes ennemies, en sortent excités par la faim et la soif de la vengeance, et ne font pas de quartier aux hommes isolés et aux petits détachemens qui tombent entre leurs mains.

Plan dans l'hypothèse d'une Ligue générale.

Il convient donc de partir de bases étendues, de former plusieurs armées, et de répartir les tâches. Il serait inutile de fixer ici le contingent de chaque puissance; il suffit de savoir que 500,000 hommes sont plus que suffisans pour remplir l'objet proposé, et il est hors de doute que la France, l'Autriche, la Prusse, l'Angleterre et la Suède ne soient en état de les rassembler sur les frontières occidentales de la Russie dès les premiers jours de mai.

L'empereur Alexandre n'a pu réunir et mettre en ligne en 1812 que 350 mille hommes; admettons que dans l'hypothèse d'une ligue générale, Nicolas puisse par des efforts mieux concertés en mettre 450 mille sur pied : les armées d'invasion auront toujours la supériorité d'un quart sur celles qui seront réduites à la défensive. Obligées de couvrir deux capitales, ces forces seront naturellement divisées; deux armées, l'une de 50, l'autre de 200 mille hom-

mes, auront la tâche de défendre Pétersbourg qui sera menacé dans les directions du sud, de l'est et de l'ouest; la troisième forte de 200 mille combattans protégera Moscou.

Pétersbourg et Moscou étant les deux centres de force et de puissance de l'empire, ce sera sur ces deux capitales que se dirigeront toutes les armées de la coalition. Exposons d'abord la marche de celles qui devront opérer sur la première.

L'armée de l'ouest, forte de 75 à 80 mille hommes, débouchant de Dantzig et munie d'un parc de siége, opérera sur la ligne la plus directe, en franchissant la Passarge, en arrière de l'Aller, et se portera jusque sur le bas Niemen. Si elle rencontrait les Russes en Prusse, elle serait soutenue par l'armée du centre, forte de 150 mille combattans, qui, de Varsovie, se sera portée vers le Bug et la Narew, mais ne commencera ses grandes opérations au-delà de ces rivières, que lorsque la première aura atteint Kowno. La raison en est évidente, elle se portera alors en forces sur la route de Bielsk et de Brzesc à Slonim, pendant qu'une de ses ailes fera des démonstrations vers Grodno. Il ne pourra donc y avoir sur la Narew que des combats, tandis qu'à Bielsk ou à Brzesc on livrera bataille.

Pour faire face de ce côté, il est probable que les Russes mettront en ligne 200 mille hommes derrière le Niemen, et qu'ils chercheront à s'y maintenir le plus long-temps possible; mais le cours singulier de ce fleuve, qui, à Grodno, forme un angle saillant vers la Vistule, le rend peu propre à servir de ligne de défense à la partie septentrionale de la Russie. On peut même, quand on est maître de la Prusse, forcer les Russes au moyen du Niemen à se retirer sur la Dwina et sur le Dnieper. Il faudra donc bien qu'ils se déterminent à se diviser en cas d'échec ou de retraite, et s'ils quittent le Niemen, une partie de ces forces se repliera sur la Dwina, vers Riga, et l'autre sur Orsza. Dès-lors plus de concert possible dans leurs opérations, et nous prenons sur eux l'ascendant de la victoire.

Dans ce cas, l'armée du centre débouchant de Kowno remontera la Wilia jusqu'à Wilna, pendant que l'armée de l'ouest, qui est déjà maîtresse des ports du littoral de la Baltique, s'avancera contre le corps de droite des Russes, et l'obligera, en passant la Dwina à Druja, à abandonner Riga à ses propres forces, de crainte d'être acculé à la mer. Le flanc droit de l'armée du centre ainsi débarrassé, celle-ci qui sera munie d'équipages de pont, de Witepsk pous-

sera vivement sur le lac Ilmen le corps du centre des Russes, et tâchera de le battre avant qu'il gagne Novgorod. Pour assurer les derrières de l'armée du centre, on laissera en observation entre la Dwina et le Dnieper, entre Witepsk et Smolensk, un corps de 40 à 50 mille hommes qui suffira pour s'emparer de cette place, ou du moins pour tenir en échec le corps de gauche des Russes qui aura été coupé sur le Niemen, au-dessus de Grodno, au début de la campagne, et qui pourrait chercher à s'établir derrière le Dnieper, s'il ne sentait la nécessité de se rallier à l'armée qui doit couvrir Moscou.

La marche de Wittepsk vers le lac Ilmen ne fera courir aucun risque, pourvu qu'elle s'effectue avec célérité, car il sera impossible d'improviser dans les colonies militaires apauvries de leurs hommes valides, une armée de réserve, comme on le ferait en France avec la garde nationale de quelque contrée que ce fût. La force du Russe est moins active que passive; elle consiste plus à souffrir qu'à agir. D'ailleurs ce mouvement sera favorisé par celui de l'armée de l'ouest, qui, après s'être emparée de Riga dont le siége ne saurait être long, se portera sur le Peipus, ainsi que par les opérations de l'armée de Finlande.

La Suède débarquerait aux environs d'Abo, sans que la Russie puisse s'y opposer, 30 à 40 mille hommes, lesquels, réunis aux troupes régulières et irrégulières qui s'élèveraient spontanément dans cette contrée belliqueuse et impatiente du joug des Russes, formeraient une armée de 80 mille hommes au moins. Cette armée ayant ses subsistances assurées soit par la flotte, soit par la flottille de canonnières qui longerait la côte, arriverait sans coup-férir jusqu'à Borgo, car il n'est guères probable que les Russes, assaillis de tous côtés, hasardent une concentration au centre du pays. C'est donc sur les bords de la rivière de Kymené, à 30 ou 35 myriamètres de Pétersbourg que se livrera la première bataille dont toutes les chances seront en faveur des Suédois, qui auront pour eux la supériorité du nombre et un siècle d'outrages à venger! La victoire remportée, l'armée suédoise marchera sans obstacle sur Pétersbourg dans les environs duquel elle donnera la main s'il était nécessaire à l'armée de l'ouest ou à celle du centre.

Mais il est probable que le concert de trois armées ne sera pas nécessaire jusqu'au dernier moment pour obtenir la paix. On présume qu'elle sera signée après une victoire remportée

par l'armée du centre ou l'armée de l'ouest sur les rives du lac Ilmen où du Peipus ; si, contre toute attente, les Russes s'opiniâtraient à défendre Pétersbourg, on livrerait bataille sous ses murs aussitôt que les trois armées auraient opéré leur réunion. Il est probable que cette bataille serait la dernière, car, à moins de fautes grossières que nous ne devons pas supposer, les alliés auront trois fois plus de monde à mettre en action qu'eux. Ils pourront être mis dans la position des Français à Leipzig, pour peu que les généraux des trois armées alliées sachent manœuvrer et mettent de l'harmonie dans leurs opérations. La victoire remportée, on prendra possession de la capitale, on s'y établira, on prendra des positions en avant pour garantir les cantonnemens des environs, et l'on attendra le résultat des opérations contre Moscou.

Quoique Pétersbourg ait été choisi par les czars pour leur résidence, cette ville n'est point la capitale véritable de la Russie. C'est Moscou qui est la clef du commerce, le grenier de l'empire. La possession de cette antique capitale rendra maître des rivières et des canaux qui le vivifient et mettent ses provinces méridionales en relation avec celles du nord et avec le siége

du gouvernement. Moscou fournit à Pétersbourg le froment des provinces méridionales, par une route de terre et une route d'eau, la Msta, qui toutes deux longent le lac Ilmen. Les subsistances sont aujourd'hui un objet capital dans une armée, et les difficultés que les armées françaises ont vaincues à cet égard, n'ont été surmontées que par l'enthousiasme du patriotisme, ou le dévoûment sans borne qu'elles eurent pour Napoléon. Bien que Moscou envoie des grains à Pétersbourg, les habitans depuis Novgrod jusqu'à Moscou ne vivent que de pain de son et de chouxcroute, et ne font usage que d'une mauvaise boisson fermentée qu'ils appellent *kvas*.

L'armée du midi, forte de 200 mille hommes, débouchant de Lemberg par les trois routes qui conduisent dans l'intérieur de l'empire, aura pour objet principal de s'emparer de Moscou, et pour objet secondaire d'occuper la Tauride. Elle s'établira d'abord aux sources du Bog après avoir livré bataille aux Russes pendant qu'elle tirera encore ses subsistances de ses propres magasins. La bataille gagnée, l'armée se partagera : 160 mille hommes se tourneront vers le Dnieper, le passeront au-dessus ou au-dessous de Kief, battront l'ennemi qu'ils trouveront sur

ce fleuve ou sur son affluent de gauche la Desna, et tâcheront de s'emparer de Kief. La possession de cette place est importante pour l'armée d'invasion, car il sera difficile aux Russes de la reprendre, n'étant attaquable que d'un seul côté, et ses fortifications étant, à ce qu'on assure, susceptibles de grandes améliorations. Maîtresse de Kief et de Czernigof, l'armée victorieuse poussera les Russes sur Moscou, par Orel et Tula, et leur livrera probablement une dernière bataille sur les bords de l'Oka. Cette bataille décidera du sort de la capitale dont la possession réagira bientôt sur les opérations qui auront lieu dans la partie septentrionale de l'empire.

Mais tandis que la grande armée marchera sur Moscou, 40,000 hommes descendront entre le Bog et le Dnieper, et s'empareront des points les plus importans entre les embouchures de ce fleuve et celui du Dnieper, dont la conservation est si nécessaire à la Russie. En effet, c'est par là que se fait presqu'uniquement le commerce de la mer Noire, qui alimente le trésor de la couronne. Cette occupation tarira des sources d'autant plus précieuses pour le gouvernement, qu'il en découle des fonds toujours disponibles, car ceux qui proviennent des con-

tributions rentrent lentement, et presque toujours à la suite de contraintes décernées par le fisc contre les contribuables.

Sur le littoral indiqué, on trouve le port de Cherson, l'unique chantier des Russes sur la mer Noire, qui a la plus forte garnison de la Tauride; Nicolajef, siége du personnel de la marine impériale; Odessa qui a une citadelle, mais qui manque d'eau. Cette place fait avec Theodoria, l'ancienne Caffa, le commerce le plus considérable. Cette expédition présentera d'autant moins de difficultés que le corps qui en sera chargé n'aura rien à craindre ni du côté de Kief, ni de celui de Kamienietz.

Tel est le plan d'opérations qu'on pourrait suivre dans le cas d'une ligue générale contre la Russie. Il serait superflu de raisonner ici sur son plus ou moins d'efficacité. Nous avons divisé nos masses, en leur assignant des théâtres d'opérations distincts, afin de leur ménager les moyens de subsister, sans lesquels il n'est plus possible de mettre de la ponctualité, de l'ensemble et de la célérité dans les manœuvres. D'ailleurs, lorsque les masses sont aussi fortes, on peut les faire agir sans inconvénient d'une manière indépendante, tandis qu'il est pour ainsi dire impossible de manier 300,000 hom-

mes réunis, sans les exposer à souffrir de la pénurie des subsistances.

L'objection la plus sérieuse qu'on puisse faire contre ce plan, c'est que l'Europe ne se liguera point contre la Russie, et que par conséquent on ne disposera jamais de forces assez considérables pour mener à fin ces entreprises gigantesques, et que pour peu que l'on tarde encore, l'alliance deviendra impossible. A cela je réponds que c'est un malheur, une faute que les générations futures reprocheront amèrement au siècle présent, car le premier et le plus sacré des devoirs de tous les gouvernemens est de conserver l'indépendance et les libertés des nations qu'ils régissent.

Mais à moins d'une ligue générale, l'Europe saluerait-elle le joug des czars ? Serait-il donc impossible de réduire la Russie ? La marine de la France, de l'Angleterre et de la Suède se laisserait-elle imposer des lois, par le pavillon qui s'est montré le dernier sur les mers ? Ne dépend-il pas d'elle de châtier l'insolence des prétentions de la Russie ? Que ces trois puissances concertent leurs efforts, et bientôt le czar, malgré la honteuse neutralité des autres états, sera obligé de reconnaître l'indépendance de la Pologne.

En vain la Russie fait étalage de ses flottes et de ses établissemens maritimes; quel que soit le nombre de ses vaisseaux, leur grandeur, la quantité de bouches à feu qu'ils portent, sa marine ne luttera pas long-temps contre celles des trois puissances les plus exercées dans l'art nautique. A la première rencontre ses escadres seront battues par une flotte combinée et laisseront le littoral de la Baltique sans défense à la merci des vainqueurs, auxquels il suffira de débarquer une cinquantaine de mille hommes sur la côte en arrière de toutes les lignes de défense, pour s'emparer de la capitale, ruiner les établissemens d'Abo, de Cronstadt, de Revel en quelques semaines d'opérations. En même temps une escadre anglo-française portant quelques milliers d'hommes de débarquement forcera le passage des Dardanelles, et ira ravager tous les établissemens maritimes que la Russie a dans la mer Noire.

Pour favoriser ces attaques de vive force contre les points les plus vulnérables de la côte, il faudrait nouer des relations avec le parti russe des novateurs, qui n'attend que de l'étranger des lumières et des institutions que les czars ont juré de n'accorder jamais à la nation. Le gouvernement serait dans la nécessité d'épar-

piller ses forces crainte de soulèvemens; mais alors les anciennes provinces polonaises s'insurgeraient de nouveau et entreraient en communication par les ports de la Baltique avec la flotte combinée, qui, leur fournissant des armes et des munitions, les mettrait bientôt en état de prendre une part plus sérieuse aux opérations. La haine contre les Russes n'étant que comprimée, elle éclaterait avec d'autant plus de force que les habitans de ces contrées auraient la certitude d'être soutenus et de voir leurs efforts couronnés de succès. Qui doute que la levée de boucliers de la Pologne aurait eu, en 1831, un tout autre résultat si l'armée polonaise avait pu se procurer des armes et des munitions?

Reste à examiner les cas où la guerre aurait lieu entre la Russie, la Prusse ou l'Autriche.

La Prusse, qui d'une de ses extrémités touche à la Russie et de l'autre à la France, n'est qu'une échelle militaire de cent myriamètres de hauteur, sur laquelle la première de ces puissances peut descendre à volonté. Il y a une grande différence entre sa situation politique et militaire d'aujourd'hui, et celle qu'elle avait sous le règne de Frédéric, malgré l'extension de son territoire. Autrefois, elle dominait la

Saxe, ainsi que les petits états allemands; elle était séparée de la Russie par la Pologne, d'où elle tirait son argent et ses plus braves soldats. Maintenant elle est en quelque sorte à la merci de la France et de la Russie, qui la choisiront pour le champ-clos où ils videront, les armes à la main, leurs longues querelles. Il entre donc dans la politique de son cabinet de renoncer à l'alliance funeste des czars, et de saisir la première occasion qui se présentera de se déclarer contre eux. Sans doute elle ne pourrait pas seule lutter contre ce colosse; mais pour peu qu'elle fût favorisée par l'insurrection des Polonais et par la neutralité des puissances maritimes, elle jeterait un grand poids dans la balance, et acquerrait pour sa sûreté future dans le rétablissement de la Pologne, plus qu'elle n'aurait dépensé dans une guerre qui aurait des résultats si utiles pour l'humanité.

Nous croyons superflu d'entrer dans le détail des opérations qu'elle serait dans le cas d'entreprendre; il est naturel de penser qu'elle en adopterait un à peu près semblable à la première partie de celui que nous avons esquissé dans l'hypothèse d'une ligue générale.

La position militaire de l'Autriche ne per-

met également pas à cette puissance de lutter seule avec succès contre la Russie, mais elle peut se procurer des auxiliaires pour tenir tête à son ambitieuse rivale. Il est temps pour elle d'ouvrir les yeux. Le cabinet de Pétersbourg, qui lui exagère le danger qu'elle court en Italie, en présence des Français, et lui montre pour prix de sa coopération contre eux l'Alsace et la Lorraine; prépare contre elle dans son intérieur des moyens d'agression semblables à ceux qui lui ont si bien réussi contre la Pologne et la Turquie. En s'alliant avec la Prusse, elle pourra aisément déjouer les projets ambitieux du czar, pourvu qu'elle promît aux habitans des anciennes provinces polonaises, qui gémissent sous la plus affreuse tyrannie, de leur rendre leur indépendance, de les constituer en royaume, et de placer l'antique couronne des Jagellons sur la tête d'un de ses archiducs.

Dans ce cas on suivrait le plan que nous avons tracé d'abord; et si l'Angleterre, la France et la Suède ne prenaient pas une part active aux opérations, du moins est-on en droit d'espérer qu'elles observeraient la plus rigoureuse neutralité.

Mais qu'ai-je dit? Est-il probable que, dans

une entreprise qui a un but si noble et si généreux, les deux états qui marchent à la tête de la civilisation restent inactifs ? Non sans doute. Espérons qu'éclairés sur leurs véritables intérêts, mettant de côté tous les sentimens de rivalité et de jalousie, leurs gouvernemens se réuniront pour préserver leurs états des ravages de la guerre de conquête et d'abrutissement.

Puisse cette alliance se former un jour! puissent les voisins et les alliés de la Russie, s'apercevant de sa duplicité, reconnaître leurs vrais intérêts, ou enfin, puisse le peuple russe concevoir ses droits, sa force; l'armée son avilissement et sa dégradation! C'est là le vœu le plus doux et le plus ardent de mon cœur, car outre le rétablissement de la Pologne, de ma chère patrie, je partage le désir de tout homme sensible et philantrope, de voir sortir les Russes de leur honteux et barbare esclavage, et tourner vers l'amélioration progressive des institutions civiles et politiques, cette humeur guerrière que les czars cultivent avec soin dans leur intérêt personnel.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pag.
PRÉFACE.	
INTRODUCTION.	1
CHAP. I.er Aspect physique de la Russie. — Gouvernement. — Population. — Finances. — Industrie. — Commerce. — Routes. — Canaux. — Administration de l'empire.	13
CHAP. II. Coup-d'œil militaire sur les frontières.	38
CHAP. III. Organisation particulière des différentes armes. — État-major. — Infanterie. — Cavalerie. — Artillerie. — Génie. — Troupes hors ligne et irrégulières.	85
CHAP. IV. Division des forces de la Russie. — Corps en station obligée. — Corps de l'intérieur. — Armées disponibles. — Organisation nouvelle.	101
CHAP. V. Colonies militaires.	118
CHAP. VI Recrutement. — Remontes.	154
CHAP. VII. — Avancement. — Récompenses. — Retraites.	166
CHAP. VIII. Discipline. — Justice militaire.	179
CHAP. IX. Habillement, Équipement, armement, solde, subsistances et autres prestations.	195
CHAP. X. Tactique particulière de chaque arme. — Grande tactique. — Instruction.	222
CHAP. XI. Qualités et défauts des différentes ar-	

mes. — Esprit des soldats et des officiers. 256
CHAP. XII. Matériel et établissemens d'artillerie et du génie. 283
CHAP. XIII. Écoles militaires. 308
CHAP. XIV. Influence de la Politique russe sur le système militaire. — Nécessité d'une Ligue européenne pour mettre un terme à ses envahissemens. — Plan d'opération contre la Russie dans le cas d'une Ligue générale ou d'une Ligue partielle. 328

FIN DE LA TABLE.

PARIS, IMPRIMERIE D'AD. MOESSARD,
rue de Furstemberg, n.° 8.

ERRATA.

Page	24, ligne	16,	*au lieu de :* 19,	*lisez :* 9.
	48,	3,	Kamlenietz,	Kamienietz.
	79,	16,	1000,	1600.
	89,	30,	10 brigades,	16 brigades.
	103,	21,	60,000,	71,084.
	113,	21,	recomposer,	recompléter.
	131,	2,	2000,	200.
	137,	20,	son lieutenant,	un lieutenant.
	184,	4,	généreux,	généraux.
	206, 3e colonne,		Major...70,	Major....780.
	207, 6e		Capit.e en 2.e 593,	Capitaine en 2.e....345.
	223,	10,	*tchyi*,	*tichyi*.
	223,	19,	*udwonyi*,	*udwoynyi*.
	223,	27,	le tact des coudes,	le tact.
	229,	19,	de 4 à 6 files,	de 4 à 7 files.
	240,	24,	dans les artill. autrichienne et prussienne,	dans l'artillerie prussienne.
	268,	22,	s'il ne peut se venger,	plutôt que de se venger.

UA 772 .T2 C.1
Tableau statistique, politique
Stanford University Libraries
3 6105 039 796 144

DATE DUE			

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305